This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

FOY

RE

NT

A 851,640

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES · 1817

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES · 1817

Le Théâtre Édifiant

MÊME COLLECTION

SAINT IRÉNÉE, par Albert DUFOURCQ, Professeur à l'Université de Bordeaux, Docteur ès lettres. 1 vol., 2e édit. **3** fr. **50**; *franco* . . . . . **4** fr.

ORIGÈNE, par F. PRAT, secrétaire de la Commission biblique. 1 vol. **3** fr. **50**; *franco* . . . . . **4** fr.

SAINT VINCENT DE LERINS, par F. BRUNETIÈRE, de l'Académie francaise, et P. DE LABRIOLLE, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse). 1 vol. **3** fr.; *franco*, **3** fr. **50**

SAINT JÉROME, par J. TURMEL. 1 volume, **3** francs ; *franco*. . . . . **3** fr. **50**

TERTULLIEN, par le même. 1 volume, 3e édition, **3** fr. **50**; *franco* . . . . . **4** fr.

SAINT JEAN DAMASCÈNE, par V. ERMONI, professeur au Scolasticat des Lazaristes. 1 volume, 2e édition, **3** fr. ; *franco* . . . . . **3** fr. **50**

SAINT BERNARD, par E. VACANDARD, Aumônier du Lycée de Rouen. 1 vol., 2e édit. **3** fr. ; *franco*. . . . **4** fr.

BONALD, par Paul BOURGET, de l'Académie française, et Michel SALOMON. 1 vol. 3e édit. **3** fr. **50** ; *franco* . . **4** fr.

MOEHLER, par Georges GOYAU. 2e édition, 1 vol. **3** fr. **50**; *franco* . . . . . **4** fr.

NEWMAN, *Le Développement du Dogme chrétien*, par Henri BREMOND. 5e édit. refondue et augmentée, avec Préface de Sa Grandeur Mgr MIGNOT, Archevêque d'Albi. 1 vol. **3** fr. ; *franco* . . . . . **3** fr. **50**

NEWMAN, *La Psychologie de la Foi,* par le même. 4e édition, 1 vol. **3** fr. **50**, *franco* . . . . . **4** fr.

NEWMAN, *la Vie chrétienne*, par le même. 3e édit. 1 vol. **3** fr. **50**; *franco* . . . . . **4** fr.

Ces trois ouvrages ont été couronnés par l'Académie française (1906).

MAINE DE BIRAN, par G. MICHELET, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. 2e édition, 1 volume, **3** francs; *franco* . . . . . **3** fr. **50**

GERBET, par Henri BREMOND. 1 vol. **3** fr. **50**; *franco*. **4** fr.

Présenter dans le cadre de leurs propres œuvres, c'est-à-dire avec les meilleures garanties d'objectivité, la pensée des Maîtres dont s'honore la littérature chrétienne, tel est le but de cette nouvelle collection. Des Introductions, des Tables détaillées, des annotations suggestives font de ces recueils d'Extraits des ouvrages parfaitement cohérents.

LA PENSÉE CHRÉTIENNE
Textes et Études

LE Théâtre Édifiant

CERVANTES — TIRSO DE MOLINA CALDERON

PAR

MARCEL DIEULAFOY

Membre de l'Institut

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD ET Cie
4, RUE MADAME, 4

1907
Reproduction et traduction interdites.

862
D57

LE SIÈCLE D'OR

LE

THÉATRE ÉDIFIANT

EN ESPAGNE

Comédies de Saints. — Drames divins.

Le théâtre, on l'a souvent répété, est un fils de l'Église, un fils dégénéré, honni et renié, mais qui, durant de longs siècles, grandit et vécut sous sa protection. En Espagne, plus que dans les autres pays, ces liens ont existé étroits et persistants. La raison doit en être cherchée dans la passion que nos voisins ont toujours montrée pour les spectacles et pour le théâtre en particulier, et dans une piété ardente entretenue par les huit siècles de la *reconquête* où la foi se confondit avec le patriotisme.

D'autres facteurs de cette union ou de cette sujétion du théâtre espagnol à l'Église romaine ont été signalés. L'établissement définitif du Saint-Office ayant coïncidé, sous le règne des Rois Catholiques, avec la première floraison de l'art dramatique, le théâtre dut, dès son éclosion,

219615

accepter une surveillance rigoureuse et se plier à une discipline sévère. Puis, le clergé séculier qui considéra longtemps la scène comme une annexe de la chaire, compta parmi ses membres les auteurs dramatiques les plus célèbres. Lope de Vega, Mira de Amescua, Montalbán, Tirso de Molina, Calderón furent d'excellents prêtres et remplirent avec honneur les hautes charges du sacerdoce. Grâce à cet ensemble de circonstances favorables, le théâtre religieux prit en Espagne une importance extrême, telle que sa richesse, sa variété et sa splendeur y sont incomparables.

Nos voisins désignent sous les noms d'*auto sacramental,* de *Nacimiento,* d'*auto del Corpus Christi* un drame qui répond à nos mystères.

Ce titre d'*auto* (acte) est caractéristique de l'esprit dans lequel ces pièces étaient composées et écoutées. Il s'agissait d'un *acte* solennel, édifiant, d'un *acte* de dévotion comparable aux *actes de foi* ou *autos de fe* de l'inquisition.

On ne connaît pas en Espagne une forme dramatique plus ancienne que celle de l'*auto sacramental* ni une forme dont le règne ait été plus long. Il est fait mention de pièces analogues dans le code des *Siete Partidas,* promulgué vers le milieu du XIIIe siècle par Alphonse le Savant et, au XVIIIe siècle, la vogue des *autos* était encore si grande que le pouvoir royal rencontra des difficultés extrêmes pour en empêcher la représentation quand, à la suite d'abus et de licences grandissantes, elle fut devenue l'occasion de véritables scandales.

Comme les mystères chez nous, les *autos* étaient donnés à l'occasion des grandes fêtes religieuses

et, suivant les circonstances, étaient représentés dans les églises, les couvents, des demeures privées et souvent aussi dans les rues et sur les scènes publiques.

Le jour de la Fête-Dieu, il n'était pas de villes opulentes ni de pauvres bourgades où l'on ne jouât un *auto sacramental*. Dans les unes comme dans les autres, une procession où figuraient à la fois le clergé et les acteurs sortait d'abord et parcourait les rues de la ville. En suite, avait lieu la représentation plus ou moins brillante, plus ou moins magnifique mais toujours solennelle et imposante, parce que la population souscrivait à des sacrifices très souvent supérieurs à sa fortune.

C'est dans l'une de ces processions que se montra pour la première fois la *Tarasca,* monstre hideux, au corps de serpent, resté traditionnel à Tarascon, dans le midi de la France. La Tarasque espagnole était chevauchée par une autre figure représentant la *Femme de Babylone* que les gens de Tolède nommèrent plus tard Ana Bolena (Anne Boleyn).

La Tarasque et la Femme de Babylone s'avançaient dans les rues dont les méandres sombres étaient égayés en ce jour par les damas, les brocards et les tapisseries de Flandre suspendus aux balcons, passaient entre les murailles formées par une foule compacte, la remplissaient d'étonnement et d'effroi et profitaient de sa stupeur pour glaner des coiffures, butin légitime des porteurs et des conducteurs du monstre.

Après la Tarasque, marchaient de jeunes enfants portant des guirlandes de fleurs et chan-

tant des hymnes pieux, des chœurs d'hommes et de femmes dansant au bruit des castagnettes et deux ou trois géants appelés *gigantones*. Alors, en grande pompe, aux accords d'une musique suave, foulant aux pieds une jonchée odorante, à demi perdus dans un nuage d'encens, apparaissaient les prêtres portant l'ostensoir sous un dais resplendissant. Diverses confréries faisaient cortège au saint Sacrement. Dans la capitale, le roi lui-même suivait à pied comme le dernier de ses sujets, un cierge à la main, la tête nue, gardant l'attitude d'un profond recueillement. Les grands officiers de la Cour, les chefs militaires, les ambassadeurs imitaient son exemple. Sur leurs pas roulaient des chars splendides, les chars de Thespis où étaient groupés les acteurs qui allaient jouer l'*auto sacramental*. Cette partie du cortège en constituait une partie si importante que, dans le peuple, la solennité du Corpus était souvent désignée sous le nom de la Fête des Chars, *la Fiesta de los Carros*.

De temps à autre, la procession s'arrêtait devant la demeure de quelque grand personnage qui avait disposé, pour l'accueillir, des reposoirs surchargés de fleurs, étincelants de lumières, abrités du soleil par des toiles tendues de maison à maison. L'officiant donnait la bénédiction à la multitude agenouillée et le cortège reprenait sa marche. Enfin, après une dernière station, les acteurs descendaient de leurs chars et apparaissaient bientôt sur la scène pour y jouer un *auto sacramental* approprié à la fête.

A côté de ces drames parfois naïfs, toujours touchants et dont quelques-uns renferment des

scènes d'une réelle beauté, grandirent plus tard les *autos morales*. On y vit discourir et faire assaut de subtilités théologiques, les Vertus, les Vices, l'Ame, le Libre arbitre, Adam, Eve, la Vierge, le Prince Divin, l'Empereur Céleste, la Mort, Satan, les Anges. Lope de Vega s'illustra dans le genre et composa entre autres moralités célèbres, la *Salvation de l'homme* représentée devant la Seo de Saragosse, et le *Voyage de l'Ame et de l'Amour divin*, joué à l'occasion du mariage de Philippe III avec Marguerite d'Autriche. Le Monde, le Péché, la Cité de Jérusalem, la Foi revêtue, malgré son sexe, d'un costume de capitaine général, les Prophètes, les Martyrs et les autres hiérarchies célestes font cortège au roi et à la reine reconnaissables, celle-ci dans la passagère de la nef commandée par la Foi, et le monarque, sous les traits du Sauveur Divin.

La France a connu ces allégories, les catholiques et les calvinistes y recoururent pour se livrer bataille, et encore, au XVIIIe siècle, l'on trouve dans le répertoire des collèges de Jésuites un grand nombre de pièces de circonstance renfermant les mêmes allusions transparentes et comportant à peu près les mêmes personnages que les *autos morales* espagnols.

Les *autos sacramentales*, comme d'ailleurs les *autos morales,* sont des narrations dialoguées plutôt que des pièces de théâtre. Mais nos voisins ont également cultivé dans le domaine religieux un genre dramatique apparenté de plus près avec la forme profane. L'on y trouve une action, une intrigue, une peinture parfois très vive des passions humaines, et aussi tous les rôles du théâtre

espagnol. L'on y voit même figurer le *gracioso* dont les saillies spirituelles et les répliques toujours amusantes tempèrent la sévérité de l'action. Tels sont les *drames sacrés* qui comprennent, sous cette dénomination générale, les *comédies de Saints* et *les comédies dévotes* ou *divines*.

Le drame sacré se rattachait à l'Église par la nature du sujet et, plus encore, par son caractère édifiant. La haute moralité du dénouement, l'exaltation des vertus cardinales, l'abomination du péché, la condamnation des vices lui donnent toute l'allure d'un sermon jeté dans un moule théâtral, ou d'un catéchisme attrayant et mondain. Le parfum religieux qui en émane est même si prononcé que le public ne s'aperçut guère de la transformation qu'avait subie l'*auto sacramental*. S'il se divertissait aux saillies et aux répliques du gracioso, s'il suivait avec un intérêt passionné le développement profane du drame, il s'attendrissait au récit d'une conversion, il frémissait quand l'esprit du mal assaillait un saint homme, il pleurait sur les défaillances ou les surprises de la chair, il triomphait des défaites de l'*Ennemi*.

Mme d'Aulnoy raconte dans ses mémoires qu'en 1679, ayant assisté à la représentation d'une comédie divine, elle fut très surprise de voir les assistants tomber à genoux, se frapper la poitrine et s'écrier *mea culpa*, tandis que l'acteur chargé du rôle de San Antonio disait un confiteor sur la scène. Cet exemple n'est pas unique ; on pourrait l'appuyer de mille autres et montrer ainsi que l'Espagnol apportait la même foi à l'église et au théâtre, et brûlait de la même ardeur religieuse qu'il assistât aux offices du culte ou à la représen-

tation d'une tragédie édifiante. Il y a là une prolongation curieuse d'un état d'esprit fort ancien et une confusion singulière sur lesquels je reviendrai d'ailleurs, mais il importait de les mettre tout de suite en évidence pour faire comprendre l'importance de ce genre dramatique et de ses manifestations.

A part *Polyeucte,* postérieur à la floraison de la tragédie édifiante en Espagne, à part *Saint Genest* et quelques rares pièces dont les auteurs sont cités par Corneille, qui, d'autre part, s'inspira, sans les nommer, de Calderón et de ses prédécesseurs, le théâtre européen dans sa plus belle période n'offre pas de pièces comparables aux drames sacrés de nos voisins. Et pourtant, la France, qui fut l'une des grandes éducatrices de l'Espagne, l'a également devancé dans cette voie. Le double modèle des *comédies de Saints* et des *comédies divines* se trouve comme tendance, comme sentiment et parfois même comme sujet, dans les Miracles de Notre-Dame dont nos aïeux se délectèrent pendant près de trois cents ans, sous la forme narrative et sous la forme dialoguée. Traduits en espagnol dès le XIIIe siècle, par Gonzalo de Berceo, ils avaient trouvé au delà des Pyrénées le succès qui leur était resté fidèle en deçà et si des modifications ou plutôt des accents y furent introduits par les tragiques espagnols, ils tiennent à la crise religieuse que traversa l'Europe dans le seconde moitié du XVIe siècle plutôt qu'au désir d'innover.

En France, avant cette époque, dans aucun milieu, sauf dans le monde universitaire et dans quelques couvents, personne ne s'inquiétait guère

des graves problèmes qui avaient agité le christianisme naissant et que la Réforme allait remettre en discussion. Le reflet de ces préoccupations ne se trouve donc pas dans les Miracles de Notre-Dame. Leurs auteurs se bornent à exalter la foi, à préconiser la dévotion à la Vierge et à montrer la mère du Christ secourable, puissante et accomplissant des miracles en faveur de ceux qui la prient, quelles que soient les difficultés où ils se trouvent, quelle que soit la gravité de leurs fautes. En même temps, ils prônent les mérites du repentir, de la contrition et du désir de la pénitence que Notre-Dame fait germer puis fructifier dans l'âme de ses serviteurs.

Tout autre était la situation religieuse de l'Espagne sous le règne de Philippe II. A peine victorieuse de l'envahisseur musulman, elle voit se dresser menaçante l'hérésie luthérienne. Au souvenir des huit siècles d'efforts héroïques qui lui ont été nécessaires pour reconquérir son indépendance et assurer le triomphe de la croix, elle se prend à trembler. Toutes les énergies, toutes les forces, toutes les pensées sont dirigées contre le nouvel ennemi, à ce point que Philippe II, afin d'être plus libre du côté des Luthériens, eût abandonné l'empire de la Méditerranée aux Musulmans dont il avait dû cependant réprimer les révoltes. Les vaisseaux qui triomphèrent dans les eaux de Lépante furent armés à son cœur défendant et, quand il connut la destruction de la flotte turque, il n'eut pas une parole d'éloge pour le chef de l'expédition, pour Don Juan d'Autriche, dont la chrétienté tout entière commémore la victoire le 30 septembre de chaque année.

Dans un pays comme l'Espagne, où la passion du théâtre était générale, la scène devenait un auxiliaire puissant et un agent de propagande précieuse à la disposition du pouvoir. Les grands tragiques furent-ils sollicités de s'associer à la campagne entreprise contre l'hérésie ou s'enrôlèrent-ils d'eux-mêmes dans la croisade? Quoi qu'il en soit, on les voit dès lors s'écarter des théories thomistes, incliner vers les interprétations molinistes et opposer l'espérance réconfortante en un Maître infiniment bon, infiniment miséricordieux, à la doctrine désolante de la prédestination absolue et antécédante que Luther avait exposée dans le *De servo arbitrario*.

Devant un public qu'eût effaré des discussions trop savantes, l'on s'en tenait aux premiers éléments d'une théologie pratique. Aussi bien, le *libre arbitre* et la grâce *efficace* étaient-ils magnifiés, tandis que les questions connexes n'étaient ni abordées ni même posées. Mais le peuple apprenait du moins, par des exemples choisis pour frapper son imagination, que le criminel, le brigand, le pécheur endurci ne devaient jamais désespérer de leur salut, s'il ne s'insurgeait pas contre les promesses de pardon et les lois d'amour données par le Christ à son Église et qu'en dehors de ces lois, il n'y avait que des catastrophes et des calamités à prévoir. Et, comme il s'agissait de rallier tous les bons vouloirs, les auteurs des drames sacrés, sans négliger la dévotion à la Vierge, prirent aussi pour thème la dévotion au Christ Rédempteur, à la croix ou à l'ange gardien, la pitié pour les âmes du purgatoire, l'amour filial. Ces dévotions et ces vertus ne suffisent pas à racheter des fautes

graves, mais pareilles à un tison couvert de cendres, elles sont le foyer obscur où s'enflamme l'espérance qui purifie l'âme pécheresse et la prépare à la contrition, à la pénitence et au salut éternel.

Telle est la raison de la seule différence notable entre les Miracles de Notre-Dame et les tragédies édifiantes du théâtre espagnol. A part cette distinction, tenant au milieu social et à l'époque, l'on n'a que des analogies à relever. Dans les unes comme dans les autres, il existe ce mélange intime du profane et du sacré, des passions humaines et des offices ou des prières liturgiques, des fils de la terre et des habitants du ciel et de l'enfer. Les unes comme les autres sont de véritables drames mis au service de l'enseignement religieux, les unes comme les autres peuvent se diviser en *comédies de Saints* et en *comédies divines*. Dans quelques tragédies édifiantes espagnoles se trouve même au début le sermon caractéristique des premières scènes des Miracles.

San Nicolas Tolentino, une comédie de Saint, due à la plume inlassable de Lope de Vega, se trouve dans ce cas.

La pièce s'ouvre par une mascarade fort gaie à la suite de laquelle on passe de la terre dans le ciel où Dieu juge l'âme d'un homme mort en état de péché. Puis c'est une place publique que sillonnent les oisifs de la ville. Mais arrive un moine et aussitôt la foule l'entoure pour écouter le sermon qu'il va prononcer.

Au nombre des auditeurs se trouve Nicolas Tolentino. La chaude parole du religieux l'émeut si profondément qu'il prend la résolution d'em-

brasser la vie monastique et qu'il entre en religion malgré les prières de sa famille. Il est de tradition dans le théâtre espagnol d'introduire parmi les graves personnages de la tragédie, un comique, le *gracioso,* qui parodie dans une note gaie les principales scènes de la pièce. C'est ainsi qu'un valet de Nicolas, décidé à suivre son maître au couvent, se querelle avec une servante qu'il avait promis d'épouser et qui voit ses espérances déçues. Tel est le premier acte.

Parfois la ressemblance entre les Miracles de Notre-Dame et les tragédies édifiantes ne se limite pas à l'esprit et à la forme et embrasse le sujet.

L'Adultère pénitente ou *Sainte Theodora* de Moreto, Cancer et Matos Fragoso, est inspirée du Miracle de *Nostre Dame d'une femme nommée Théodore qui se mist en habit d'homme... et devint moine.*

Théodora éprouve pour Philippe un amour partagé, mais elle a été forcée par ses parents d'épouser un riche habitant d'Alexandrie nommé Natalio. Une nuit, le démon écarte le mari et lui substitue l'amoureux disgracié. Au matin, Philippe s'éloigne, tandis que la jeune femme, affolée à la pensée de sa faute et de la juste colère de Natalio, prend un déguisement masculin, fuit le toit conjugal sans être reconnue et s'enferme dans un monastère d'hommes. Nul, pense-t-elle, ne viendra l'y chercher et elle y expiera son égarement. Mais le démon veille. Escomptant son premier succès et assuré, s'il pousse sa victime au désespoir, qu'elle reniera Dieu au lieu de s'avancer dans la voie de la rédemption, il la

poursuit au fond de sa retraite, la fait accuser de fautes dont elle aurait de la peine à n'être pas innocente et obtient son renvoi ignominieux.

Théodora, au lieu de se plaindre, accepte l'épreuve comme une expiation nécessaire, se réfugie dans la montagne et y mène la sainte existence des ermites toute consacrée à la prière, à la pénitence et à la mortification. Pendant ce temps, son séducteur s'est fait bandit. Et, comme les hasards de la vie le conduisent un jour en sa présence, elle éprouve la suprême consolation d'éclairer son âme et de le ramener au bien. Puis sentant que sa fin approche, elle reprend la route du monastère et y meurt entourée d'une gloire, assistée par les anges, édifiant tous les personnages du drame, y compris Natalio qui la cherchait pour se venger.

Je conviens que l'on trouve dans la vie des Saints la source commune des deux drames et de la *Légende dorée* où il est parlé de plusieurs saintes qui recoururent au même stratagène pour se faire admettre dans un couvent de moines. Mais à côté du canevas, l'on doit considérer les broderies et elles sont à peu près pareilles dans la version française et dans la version espagnole.

Sait-on que la Légende dorée a inspiré un acte analogue à la bienheureuse Catherine de Cardone ? Après avoir terminé l'éducation de Don Juan d'Autriche, elle entra en religion et choisit un ordre d'hommes, l'ordre des Carmes, trouvant encore trop mondain l'habit des religieuses. Sainte Thérèse, dans ses lettres, parle avec admiration et respect de cette femme dont la haute intelligence égalait les rares vertus.

En remontant à l'origine de la tragédie édifiante, je n'entends pas diminuer la gloire des auteurs espagnols. Mon unique souci est de revendiquer pour la France la création du genre et de montrer que, transplanté dans un terrain d'élection, il y prit une vigueur et un développement exceptionnels au moment même où, après une existence de trois siècles, il dépérissait chez nous.

Dans quelles circonstances l'emprunt se produisit-il?

L'Église qui avait toujours été puissante en Espagne, mais dont l'influence s'était encore accrue sous le règne de Philippe II, s'offensait des licences prises par le théâtre. L'enfant lui échappait, elle voulut le retenir dans son giron. En lui-même le fait est exact, puisqu'en 1598 une ordonnance royale défendit dans Madrid la représentation des drames et des comédies. Les scènes profanes se virent fermées pendant deux ans.

C'est précisément l'époque où s'organisait dans toute l'Espagne cette énergique défense contre l'hérésie luthérienne dont il a été parlé, et où se faisait sentir la nécessité d'associer le théâtre à la croisade.

Lope de Vega, qui dès ses débuts dans la carrière dramatique avait été très remarqué, fut obligé de se conformer aux édits et de plier son talent aux exigences du pouvoir. Il avait déjà composé des *autos sacramentales* et des *autos morales;* il en écrivit de nouveaux, sous une forme attrayante. Par les agréments dont il les dotait, Lope plaisait à la clientèle des théâtres interdits, qui trouvait dans les pièces religieuses quelques-uns des ressorts habituels des pièces profanes, tandis que,

par le choix du sujet, il calmait les susceptibilités du clergé.

La Naissance du Christ, la Création du monde et le *Premier péché de l'homme*, *Esther*, l'*Enlèvement de Dina* fille de Jacob, *le Gage racheté* répondent à ce programme. Les nouvelles pièces n'offensaient pas la morale, mais elles n'avaient pas la portée politique et religieuse que le pouvoir recherchait.

Alors Lope puisa des inspirations dans la *Vie des Saints* et fit représenter *le Cardinal de Belem, Saint Diego d'Alcala, Saint Wamba, le Baptême du prince de Maroc* et plusieurs autres comédies du même ordre aussi ingénieuses et aussi intéressantes que les pièces brodées sur des thèmes galants ou héroïques et où s'affirmait la thèse opposée à la Réforme. Dès le début, l'auteur jette le protagoniste dans les torrents de la vie mondaine, afin que, plus tard, quand la grâce deviendra *efficace*, il puisse opposer aux désordres d'une vie pécheresse le calme d'une existence consacrée au repentir et au rachat des fautes passées.

Le cardinal de Belem, en qui, faute d'être prévenu, l'on ne reconnaîtrait pas saint Jérôme, s'abandonne d'abord à la dissipation. Plus tard, il s'amende et, comme Héliodore chassé du temple, il subit des propres mains des anges le supplice des verges. Enfin, Dieu, pour l'éprouver, l'abandonne au démon, mais il triomphe de son adversaire dans une lutte ouverte et mérite d'entrer au paradis.

Saint Diego d'Alcala passe sa jeunesse auprès d'un saint ermite, s'engage dans l'armée où il s'élève par son courage jusqu'au grade de général,

est envoyé aux îles Fortunées, y commet des atrocités sans nom et rentre dans sa patrie pour expier ses crimes.

La même gradation s'observe dans *Saint Isidore de Madrid*, la plus célèbre et aussi la meilleure des comédies sacrées écrites par Lope de Vega. Ici encore toutes les valeurs de la gamme dramatique et religieuse se trouvent notées : récits de combats contre les Mores, fêtes champêtres accompagnées de chants et de danses à l'occasion du mariage d'Isidore et de la naissance de son fils, scènes d'une gaieté un peu grosse où retentissent les plaintes d'un sacristain réduit à la misère parce qu'Isidore jouit d'un tel crédit auprès du ciel que l'on ne célèbre plus de funérailles, scènes touchantes où les anges prennent la charrue du futur patron de la capitale de l'Espagne pour lui permettre d'assister à la messe sans mériter les reproches de son maître, dénouement mystique où le corps de saint Isidore opère des miracles.

Les historiens de la littérature espagnole tiennent Lope de Vega pour le véritable créateur de la comédie de Saints. La coïncidence entre la fermeture des théâtres et l'apparition de ses premières tragédies religieuses leur paraissent une preuve décisive. A la suite de l'ostracisme prononcé en 1598 contre le théâtre profane et pour répondre aux désirs de Philippe II, que le grand poète ait cherché dans la vie des saints les éléments des premiers drames sacrés dont le succès ait été retentissant, nul ne le nie; mais après avoir rapproché de ces drames et de ceux écrits par ses successeurs, les Miracles de Notre Dame,

il serait injuste de dénier à nos légendaires la conception d'un art à la fois si pur, si singulier et si puissant.

Comment Lope bénéficiait-il de la traduction des Miracles? Sans aucun doute par l'intermédiaire de ses devanciers; car on ne saurait admettre qu'il ait découvert le premier la richesse d'une source qui, depuis plus de deux siècles, coulait à travers l'Espagne. Seulement ses comédies de Saints naissaient avec la résistance que le génie imprime aux œuvres humaines et nous sont parvenues dans tout l'éclat de la jeunesse, tandis que celles de ses prédécesseurs mouraient souvent au déclin du jour qu'elles solennisaient. Elles n'en formèrent pas moins une longue chaîne dont les maillons extrêmes ont été seuls conservés.

Maintenant que l'Espagne et la France ont reçu leur juste tribut, une remarque générale s'impose afin d'éviter des surprises et de répondre à des objections.

Ainsi que je l'ai fait observer, un cadre profane plus ou moins consistant distingue les *drames sacrés* d'avec les *autos sacramentales* et les *autos morales*. Les scènes formant la sertissure de la gemme que l'auteur se propose d'enchâsser ne sont pas toutes en or de bon aloi. Il s'y introduit même parfois une proportion de métaux vils qui en abaisse le titre. Tels saint Jérôme, saint Isidore de Madrid, saint Diego d'Alcala, telle sainte Théodora, très grands pécheurs ou pécheresse, puis victorieux de Satan après avoir renoncé aux joies de ce monde. Et pourtant l'Inquisition bien chatouilleuse et bien formaliste a couvert ces pièces d'une approbation sans réserve et les censeurs ecclésiastiques en ont

autorisé la représentation, non seulement en public, mais dans les couvents d'hommes et de femmes.

Pour bien comprendre le sens des encouragements et la portée de la protection donnée par des hommes d'une science religieuse profonde, d'une susceptibilité toujours en éveil, rigoureux dans l'accomplissement du devoir, acharnés à la poursuite du mal, il faut se rendre compte de l'état d'esprit commun aux auteurs, aux comédiens et aux spectateurs. Tous étaient animés d'une piété ardente et d'un respect religieux dont j'ai fourni des témoignages. Le Saint-Office si sévère quand il s'agissait du dogme, se montrait tolérant dès que la foi n'était pas en péril et, en réalité, elle ne s'y trouvait jamais. Il en résultait que les poètes pas plus que leurs censeurs, pas plus que le public, ne voyaient de malices à des scènes un peu vives et que justifiait les fins de la pièce. Comment préserver de la déchéance morale ceux que le vice guettait, comment ramener au bien ceux qui avaient déjà succombé, si l'auteur n'eût opposé aux joies d'un jour les tortures éternelles et montré que ces tortures pouvaient être rachetées sur la terre? Quant au *gracioso*, l'on ne s'offusquera pas non plus de son langage. Il suffira de se souvenir que l'Église ne se montra jamais hostile à la gaieté. L'Espagne ne possède-t-elle pas un recueil où sont consignés les réparties, les saillies, les bons mots des plus grands saints? Puis, si la partie comique est audacieuse, satirique, triviale parfois, elle ne tourne jamais à la grossièreté ni surtout à l'inconvenance. Shakespeare n'eût pas été toléré en Espagne et certaines

comédies italiennes n'y eussent pas trouvé un auditeur.

Cet avertissement serait oiseux pour un compatriote de Cervantes ou de Calderón et elle l'eût été pour ceux de nos aïeux qui écoutèrent les Miracles de Notre-Dame, où se trouvent des tableaux d'un réalisme très vif et des épisodes bien singuliers, mais je l'ai cru nécessaire aujourd'hui que nos habitudes littéraires ont changé. Au surplus, si le pur froment et l'ivraie sont mêlés au moment de la semence, les bonnes herbes ne tarderont pas à grandir et prendront un tel développement qu'elles auront étouffé les mauvaises avant la moisson.

Il se pourrait qu'au nombre des prédécesseurs inconnus ou insoupçonnés de Lope de Vega, il fallût compter le célèbre auteur de *Don Quichotte*. Cervantes, comme auteur dramatique, passa sa vie durant près du succès sans jamais réussir à l'étreindre. Écrasé entre la renommée grandissante de Lope et le triomphe de *Don Quichotte*, il fut à tel point meurtri qu'il ne parvint pas à faire jouer les meilleures pièces de son théâtre et que, publiées en 1611, après mille vicissitudes, elles tombèrent aussitôt dans l'oubli. Nul ne saurait donc prétendre aujourd'hui que l'une des plus excellentes comédies de Cervantes, précisément une comédie de Saints, n'ait pas été composée avant l'époque où Lope de Vega écrivit ses premiers drames sacrés.

El Rufián dichoso, titre difficile à traduire parce que l'équivalent français — *le Truand béatifié* — le rend d'assez loin et que la traduction littérale est encore moins rapprochée du sens réel, offre

une peinture saisisante et bien curieuse de l'une de ces conversions qui sont l'essence même du théâtre édifiant. Il s'agit en réalité d'un garnement plus fou que mauvais, joueur, bretteur, fréquentant une détestable compagnie, rossant les alguazils, grisé par l'adulation de ses pareils, brûlant de se signaler chaque jour par de nouveaux exploits et d'autant plus audacieux qu'il se sait protégé par l'inquisiteur de Séville. Mais, s'il existe une incompabilité d'humeur entre la lame et le fourreau de sa dague, Cristóbal de Lugo ne commet aucune faute contre l'honneur et, au milieu de ses désordres, récite pieusement le rosaire, pratique la charité à l'égard des vivants et fait dire des prières à l'intention des âmes du purgatoire, comptant bien que, leur peine achevée, elles le protègeront. Puis, il ramène au bien ou du moins à leur mari les femmes honnêtes qui le poursuivent et se débarrasse des pécheresses qui le requièrent d'amour.

Lugo cotoie longtemps le chemin de Damas; il le rencontre enfin et s'y engage résolument. En butte aux obsessions du malin, découragé par des pertes au jeu, il a juré de se faire bandit s'il éprouvait un dernier revers. Soudain le vent tourne et, en moins d'une heure, il réduit son adversaire à merci. Alors, explique-t-il, comme le gain est le contraire de la perte, son vœu le contraint et le ciel lui commande de prendre une voie opposée à celle où il se fût engagé si la fortune eût persisté à le trahir. Au lieu de se jeter dans la montagne, il entrera dans un monastère.

Lugo obéit à son inspiration, part avec l'inquisiteur pour le Mexique, y devient un objet d'édi-

fication et, afin de sauver l'âme d'une pécheresse qui meurt en désespérant de son salut, il lui cède ses bonnes œuvres, ses prières, ses pénitences et prend en échange toutes les fautes de l'agonisante. Son corps se couvre aussitôt d'une lèpre hideuse et c'est au cours d'un long martyre qu'il rachète et expie les péchés dont il a eu la charité d'assumer la charge.

La pièce de Cervantes, bien espagnole à tous égards, présente un tableau achevé de l'existence des truands, des bretteurs et des autres suppôts de mauvais lieux et une peinture non moins curieuse de la vie conventuelle. Au point de vue religieux, la thèse de la justification et du salut par l'espérance en l'infinie miséricorde de Dieu, thèse qui se retrouvera dans la majorité des tragédies édifiantes, est mise en pleine et claire lumière; toutefois elle réside beaucoup moins dans la conversion de Lugo que dans la victoire remportée sur Satan et sur l'élite de l'état-major infernal, grâce au sacrifice héroïque dont bénéficie la désespérée.

La pièce est écrite dans une gamme sévère et sombre. La seule note de gaieté et de soleil est apportée par le *gracioso*. Le rôle dévolu à un jeune truand qui s'est converti et a pris l'habit en même temps que Lugo est plein de charme, de naturel et de bonne grâce.

Des éloges n'ajouteraient rien à la gloire de Cervantes. D'ailleurs, en lisant le *Truand béatifié,* chacun, j'en suis certain, portera un jugement que l'histoire impartiale, quand elle rend des arrêts sur un passé lointain, se doit de confirmer.

Pourtant, il est une lacune ou plutôt un scrupule que je regrette. Si en composant le personnage

de Cristóbal de Lugo, Cervantes n'eût pas craint d'en trop accuser les vilains traits et de diminuer la valeur du sacrifice final, il eût sûrement fait du protagoniste le séducteur de la femme près de qui on l'appelle pour l'assister à ses derniers moments et il eût écrit *Jocelyn* avant Lamartine. Je ne suis pas sans doute le premier à éprouver ce regret, car la scène modifiée dans le sens que j'indique se trouve ébauchée dans l'*Adultère pénitente* et à peu près terminée dans le *San Franco de Sena,* postérieurs à la publication du théâtre de Cervantes. Les contemporains feignaient d'ignorer les œuvres dramatiques de l'auteur de *Don Quichotte* et il n'est pas de belles situations qu'ils ne lui aient empruntées.

Dans un ordre d'idée tout différent, je signalerai, au début de la seconde journée, l'interrogatoire de Comédie par Curiosité, un très curieux hors-d'œuvre où Comédie explique qu'elle s'est affranchie des trois unités au nom même du progrès et qu'elle a substitué l'action au récit, afin de donner aux pièces de théâtre plus d'intérêt et de vie. Ici encore Cervantes devança Lope qui tenait pour mortifères les règles d'Aristote et prétendait « les enfermer sous six clefs avant d'écrire ». Mais il ne s'agit pas d'une question de priorité. L'intérêt de cette déclaration réside dans la diversité des avis émis par Cervantes suivant qu'il fait parler Comédie ou les personnages de *Don Quichotte.* Celle-là critiquant, ceux-ci approuvant les lois sévères du théâtre classique.

Cervantes s'était montré timide dans la peinture de la jeunesse vicieuse. Mira de Amescua, archidiacre de la cathédrale de Grenade et plus tard,

semble-t-il, aumônier de Philippe IV, abdiqua toute crainte et entra dans la voie des oppositions violentes. *L'Esclave du Démon*, trop vanté, à mon avis, est pourtant intéressant parce que toutes les scènes en furent plagiées et qu'il caractérise un état transitoire du théâtre édifiant, entre les drames sacrés de Lope de Vega ou la comédie de Cervantes et les chefs-d'œuvre de Calderón, de Tirso de Molina et de Moreto.

Don Diego aime Lisarda qu'il sait promise à un rival. Désespéré, il se décide à user de violence et pénètre par la fenêtre dans la chambre de la jeune fille. Au moment d'appliquer l'échelle au balcon, survient un pieux ermite, Don Gil, qui lui montre tout l'odieux de son entreprise. Diego se retire, mais Gil, qui lutte contre l'amour et qui est épris lui aussi de Lisarda, profite des préparatifs d'escalade, pénètre auprès de la jeune fille et succombe à la tentation.

Cependant, le valet de Diego s'est endormi auprès de l'échelle en attendant son maître. Comme il rêve tout haut, Don Gil tourmenté par le remords croit entendre la voix du démon. Il s'est fermé, pense-t-il, les portes du paradis, sa place est marquée en enfer. De désespoir, il s'abandonne au courant, tandis que Lisarda voyant se dresser devant elle la honte et le châtiment, se décide à fuir avec son séducteur et à devenir la compagne d'un bandit.

Un jour, au nombre des voyageurs arrêtés, se trouve Leonarda sœur cadette de Lisarda. A sa vue, Gil se sent pris du désir irrésistible de la posséder, mais elle s'échappe et se réfugie dans un couvent. Alors, le bandit, dont la passion s'exas-

père, appelle Satan à son aide et lui offre son âme contre la promesse d'obtenir Leonarda. Le pacte est aussitôt conclu et le titre de la pièce justifié. Devenu l'esclave du démon, l'ancien ermite somme le malin de tenir ses engagements. Voici en effet la jeune nonne; Gil se précipite pour la serrer dans ses bras et n'étreint qu'un squelette.

L'effroi le jette sur le sol et ramène sa pensée vers le Dieu de miséricorde. Le ciel écoute sa prière, l'archange saint Michel est envoyé contre Satan; le combat s'engage dans les airs et se termine par la défaite de l'esprit du mal. Devenu l'objet d'un miracle flagrant, l'esclave du démon brise ses chaînes, rentre dans les voies du salut et, tandis que repentant il s'achemine vers le ciel, il apprend la conversion de Lisarda et sa mort édifiante.

J'ai dit la fortune de *l'Esclave du démon* et l'estime où il est tenu; j'ajouterai que son succès auprès du public fut sans précédent. A dater de son apparition, les pactes passés avec Satan, dont la forme très ancienne se trouve déjà dans les Miracles de Notre-Dame, devinrent un ressort usuel du théâtre religieux et les violences, les rapines, l'assassinat, l'occupation favorite de l'homme qui, narguant les lois du ciel et de la terre, demande à la vie toutes les joies, toutes les jouissances qu'il en espère. Avec les brigands, les moines se multiplient et aussi les trocs de costume et d'existence entre ces représentants extrêmes de la société espagnole.

La *refonte* que beaucoup plus tard Moreto fit de la comédie dévote de Mira de Amescua ne diffère guère de l'original. Aussi bien, *Tomber pour se*

relever (*caer por levantarse*) ou *Don Gil de Portugal* - Moreto ne changea même pas le nom du protagoniste — prolongea-t-il durant de longues années le succès de *l'Esclave du Démon*.

A la bataille effective livrée par l'archange Gabriel au prince des Ténèbres, Moreto a substitué deux scènes d'un réalisme encore plus étrange. Dans la première, Don Gil qui vient d'étreindre un cadavre glacé, implore la protection de Dieu et, pour échapper aux conséquences du pacte fatal, appelle son ange gardien. Dans la seconde, Satan plaide devant l'ange envoyé par le ciel comme arbitre et soutient la légitimité du contrat aux termes duquel il possède et doit garder l'âme de Don Gil, puis l'avocat du créancier réfute les arguments du demandeur et, finalement, le juge prononce la rupture de l'acte de vente.

J'ai dit ailleurs que l'espérance pareille à un feu purificateur s'embrasait à un dernier tison qui couvait sous les cendres du péché. Ici la dévotion à l'ange gardien est le brandon d'où jaillira la flamme sainte. La thèse religieuse ne ressort pas seulement de l'action, elle s'affirme sans réticence ni faux fuyants dans le débat dont il vient d'être parlé. C'est bien parce que Don Gil se reprend à espérer que la grâce divine s'exerce à son profit et le guide vers la contrition et la pénitence libératrices. Les deux scènes sont décisives.

J'ai parlé brièvement de la comédie divine de Moreto. Je m'arrêterai plus longtemps sur une seconde pièce inspirée de *l'Esclave du Démon* et intitulée *le Damné pour manque de confiance* (*El Condenado por desconfiado*) ou *la Peine et la Gloire* — lisez l'enfer et le ciel — *échangés*. J'y

insisterai et je l'ai traduite dans son intégrité parce qu'il existe entre elle et le modèle la distance qui sépare un chef-d'œuvre d'un morceau intéressant et, surtout, parce que née sous la plume d'un prêtre savant et convaincu, elle ne contient plus seulement l'exposé direct, mais elle renferme encore la contre partie de la doctrine que l'Église demandait au théâtre de propager.

L'auteur, Fray Gabriel Téllez, plus connu sous le nom de Tirso de Molina, ne se contente pas de montrer comment et pourquoi le pécheur qui croit fermement et qui met sa confiance en Dieu peut toujours se repentir et obtenir de la miséricorde céleste le pardon de ses fautes ; il explique aussi comment et pourquoi Dieu retire la grâce efficace à l'homme méfiant qui essaye de lui arracher le secret de sa destinée et de convertir en une certitude matérielle les assurances qu'il doit tenir de la foi dans les promesses faites par le Christ à son Église.

Deux personnages répondent à cette double conception : Paulo et Enrico.

Paulo est un ermite qui, depuis dix ans, s'est retiré dans la montagne où il s'adonne à la prière et soumet son corps à de dures mortifications. Fils privilégié de la Providence, comblé des faveurs célestes, il est seulement enclin à s'enorgueillir de sa vertu. Comme le pharisien, il s'avance la tête haute, présumant trop de ses propres forces et du mérite de ses œuvres.

En revanche, Enrico est le symbole de la perversion et de la faiblesse humaines. Il semble entasser par plaisir les forfaits sur les vices et les vices sur les crimes, mais il se garde de nier Dieu ou sa

miséricorde — peut-être la pensée ne lui en vient-elle même pas — ; puis, au milieu de ses débordements sanguinaires, il conserve, blottie en un recoin de son cœur, une seule et unique vertu : l'amour filial.

Dieu, dans le désir d'éprouver son serviteur et d'abattre sa superbe, lui envoie un songe trompeur. Pour s'être endormi pendant qu'il priait et avoir rêvé qu'il expierait en enfer cette faute vénielle, Paulo, si assuré jusqu'ici de ses mérites, se prend à douter de son salut. Alors, il supplie le Seigneur de lui révéler le secret d'une destinée qu'il dépendrait pourtant de lui seul de faire heureuse ou funeste. Le voyant vaciller dans sa foi, Satan revêt la forme d'un ange, le confirme dans la pensée qu'en dépit de ses efforts chaque créature est prédestinée et lui apprend que son sort est lié dès toujours à celui d'un nommé Enrico qu'il doit trouver à Naples, près de la porte de la Marine.

L'allusion est transparente et il est impossible de ne pas reconnaître la doctrine de Luther incarnée dans ce démon déguisé en ange.

En proie à une inquiétude indicible, l'ermite se dirige vers la porte de la Marine, tout en essayant de se persuader qu'Enrico sera un modèle de vertu. Illusion bien courte. Enrico trône en effet à l'endroit indiqué, mais entouré de bandits, d'assassins, de courtisanes qui le couronnent parce qu'il est le plus pervers de tous. Il raconte lui-même ses crimes, se glorifie de ses meurtres, tire vanité de ses sacrilèges, et Paulo, dont le démon a ébranlé la foi, s'abandonne au désespoir.

Comment un misérable en qui sont résumés tous les vices pourrait-il échapper à l'enfer ? Alors que

servirait à Paulo de persévérer dans une vie de mortifications puisqu'il doit partager le sort d'un damné? Ne vaudrait-il pas mieux troquer le rosaire contre l'épée, la bure contre la veste de cuir et, à l'exemple d'Enrico, embrasser la carrière du crime?

En vain, le Seigneur indulgent à la brebis égarée envoie-t-il un jeune pâtre pour la ramener au bercail. Paulo hésite un moment, mais son orgueil oppose la raison humaine aux conseils de son ange gardien dissimulé sous les vêtements du pâtre et il persévère dans l'erreur. La lutte se poursuit encore entre l'esprit du bien et l'esprit du mal et, après chaque engagement, le tentateur, toujours victorieux, précipite sa victime plus avant dans le gouffre. Enfin, Paulo, frappé d'une flèche, meurt dans l'impénitence et dans la persuasion qu'un Dieu souverainement juste faillirait à la justice s'il sauvait Enrico et, par suite, s'il le sauvait puisque leur sort sont liés d'une manière indissoluble. Il meurt, mais il se réveille bientôt pour ne laisser aucun doute aux spectateurs et leur apprendre qu'il a reçu le châtiment de son obstination. Il est damné pour avoir manqué de confiance dans la suprême miséricorde de Dieu et professé la croyance à la prédestination. Le mot n'est pas écrit pas plus que celui de grâce, une attaque trop directe contre les thomistes eût provoqué des ripostes qu'il fallait éviter, puis le public n'eût pas compris l'auteur s'il se fût exprimé dans la langue théologique, mais, faute du mot, la pensée et la crainte de l'hérésie dominent tout le rôle.

Pendant que Paulo décourage la Providence, Enrico continue à mener une vie en exécration au

ciel et aux hommes. Il tombe enfin entre les mains de la justice et, au fond de son cachot, apprend la trahison de la femme qu'il aime. L'impuissance de se venger, la jalousie, la colère embrasent son cœur. Aussi bien, quand le gouverneur de la prison vient lui lire son arrêt de mort et quand des religieux se présentent pour l'assister à ses derniers moments, il les injurie et les chasse Cependant entre les sarcasmes et les menaces, quelques paroles laissent deviner une âme moins endurcie que celle de Paulo.

Soudain, le démon apparaît au condamné et lui montre ouvertes les portes de la prison. Qu'il les franchisse et il narguera la potence, et la vie lui sourira et il aura la joie d'assouvir sa vengeance. Mais une voix mystérieuse a résonné dans les sombres profondeurs de la geôle. Au salut offert par Satan, elle oppose la promesse de la liberté, si Enrico résiste à la tentation. Entre le ciel et l'enfer, le prisonnier n'hésite pas ; son âme obstinément fermée s'entr'ouvre à l'espérance et il suffit à son vieux père de se présenter pour avoir raison des dernières résistances. L'invective s'arrête glacée sur les lèvres, le fils respectueux demeure et le bandit s'évanouit. Dès lors, Enrico s'abandonne à la volonté de Dieu, fait le sacrifice de sa vie et, quand le bourreau se présente, il est si bien préparé à la mort que des anges l'assistent à ses derniers moments et emportent l'âme purifiée dans le séjour des élus.

Je ne m'étendrai point sur les beautés littéraires du drame de Tirso de Molina, car le lecteur, malgré les imperfections inhérentes à toute traduction, en aura quelques reflets. Je lui laisse le soin de les

apprécier. Je voudrais seulement signaler les peintures que la pureté du dessin ou la vigueur du coloris mettent en premier plan. Telle l'églogue qui ouvre le premier acte, telles les scènes attristées mais délicieuses où l'ange gardien se présente sous la figure d'un jeune pâtre et s'efforce de disputer Paul au démon, tels les rayons de douce lumière à la clarté desquels l'on voit Enrico cacher à son vieux père les côtés atroces de son existence, l'entourer de caresses et de prévenances et s'abstenir de commettre un assassinat à moitié payé d'avance, parce qu'il aurait à tuer un homme dont les cheveux blancs lui rappellent ceux d'un père bien-aimé, tel l'épisode du cachot où Satan offre la liberté et la vengeance au prisonnier en proie aux tortures de la colère et de la jalousie impuissantes.

Deux siècles plus tard, Gœthe, à la fin de son drame de *Faust,* soumettra Marguerite à cette même épreuve et trouvera dans les angoisses et la résistance de l'héroïne un motif suffisant de pardon.

Peut-être s'étonnera-t-on que la gaîté ait trouvé place dans un drame sévère consacré à l'exposition de thèmes religieux? J'ai répondu d'avance à cette critique. Si le *gracioso* de Tirso de Molina a les réparties moins naturelles que celui du *Truand béatifié,* ce frère légitime de Sancho, et l'un des plus aimables *graciosos* de la comédie espagnole, il n'en repose pas moins l'esprit et exerce une influence salutaire sur les nerfs un peu tendus des spectateurs.

Paulo et Enrico sont des exceptions et des figures dont les traits ont été grossis à dessein pour faci-

liter l'intelligence des enseignements contenus dans le drame. Mais, entre un ermite damné pour manque de confiance et un brigand qui mérite le ciel parce qu'il n'a jamais désespéré, il y avait place pour une figure plus humaine. Tirso de Molina le comprit et il écrivit *le Trompeur de Séville* (*El Burlador de Sevilla y Convidado de piedra*), afin de montrer que la foi et l'espérance sont des vertus nécessaires, mais insuffisantes si la contrition et le ferme propos de fuir le péché et de faire pénitence ne les accompagnent pas. Ce drame, qui mérite de prendre place dans le théâtre édifiant, est à la fois une réponse et un avertissement : une réponse aux fauteurs d'hérésie qui critiquaient l'Église romaine et la trouvaient trop compatissante aux pécheurs, et un avertissement aux insoucieux et aux imprudents qui, escomptant la clémence divine, différaient le soin de leur salut ou s'endormaient dans une sécurité trompeuse au risque de se laisser surprendre par la mort.

Le Damné pour manque de confiance et *le Trompeur de Séville*, indivisibles dans leur esprit, unis dans leur tendance apparaissent comme les volets d'un diptyque qui se complètent et s'expliquent.

Malgré la liaison intime de ces deux comédies dévotes, je n'ai traduit que la première. Le canevas de la seconde est connu et, pour la bien faire apprécier, il suffit de restituer au protagoniste les traits caractéristiques que les plus célèbres adaptateurs ont supprimé faute de les comprendre et sous prétexte d'équilibre moral. Le Don Juan luxurieux, trompeur et cruel, mais d'esprit religieux, « le fléau

et le châtiment des femmes » du drame espagnol, est devenu, sous leur plume, un grand seigneur libertin et impie. Et pourtant Tirso, dans l'unique dessein d'opposer la destinée glorieuse d'un bandit réconcilié avec le ciel à la fin d'un courtisan que la mort frappe en état de péché, a peut-être attribué moins de vices à Don Juan qu'à Enrico, mais l'un et l'autre gardent au fond de leur âme, la foi et l'espérance en la bonté de Dieu, l'un et l'autre donnent un démenti flagrant au pessimisme et au fatalisme de Paulo. Au point de vue philosophique, l'erreur des interprètes est capitale. La figure du principal personnage en est dénaturée et l'intention de l'auteur, travestie. D'une tragédie aux fins édifiantes, on a fait un drame lascif et fantastique.

L'on en jugera sur quelques scènes empruntées à l'original.

Don Juan, rejeté à demi mort sur la plage de Tarragone, a été sauvé par Tisbea, la fille d'un pêcheur, qu'il s'apprête à fuir après l'avoir séduite.

ACTE I

SCÈNE XV

(La scène débute par un dialogue entre le héros et son valet, Catalinon.)

CATALINON

Enfin, prétends-tu abuser de Tisbea?

DON JUAN

Mais oui, je n'entends rien changer à mes vieilles habitudes. Pourquoi m'adresser une pareille question, connaissant mon caractère?

CATALINON

C'est vraiment bien reconnaître son hospitalité!

DON JUAN

Ignorant! Enée fit de même avec la reine de Carthage.

CATALINON

Après la mort, vous payérez vos dettes et il vous en coûtera gros d'avoir ensorcelé et trompé les femmes.

DON JUAN

Quel long crédit vous m'accordez!

SCÈNE XVI

TISBEA, DON JUAN

. . . . . .

TISBEA

Je m'abandonne à toi, je m'en fie à la parole et je me place sous la protection d'un époux.

DON JUAN

Beaux yeux, dont les regards me tuent, vous n'aurez pas d'autre époux que moi, j'en fais le serment.

TISBEA

Souvenez-vous, mon bien, qu'il y a un Dieu au ciel et que nous mourrons.

DON JUAN, *à part.*

Quel long crédit vous m'accordez! (*Haut.*) Tant que Dieu prolongera ma vie, je jure d'être votre esclave. Voici ma main et je vous engage ma foi.

TISBEA

Je ne te payerai pas de dédain.

DON JUAN

Je brûle d'impatience.

TISBEA

Viens et cette cabane sera la chambre nuptiale où reposera notre amour. Cache-toi dans ces roseaux jusqu'à l'heure propice.

DON JUAN

Par où devrai-je entrer?

TISBEA

Suis-moi, je te l'indiquerai.

DON JUAN

Mon bien, vous êtes ma gloire.

TISBEA

Que Dieu te châtie si tu manques à ta promesse.

DON JUAN, *à part.*

Quel long crédit vous m'accordez!

ACTE II

SCÈNE X

DON DIEGO, père de don Juan, DON JUAN

DON DIEGO

... Bien que Dieu paraisse te protéger, souviens-toi que l'heure du châtiment approche. Et combien terrible sera la punition de ceux qui profanent son nom? Dieu est un juge terrible le jour de la mort.

DON JUAN

Le jour de la mort? *M'accordez-vous un aussi long crédit? D'ici là, il y a bien du temps, je ne l'épuiserai pas.*

ACTE III

SCÈNE XIV

DON GONZALO (La statue), DON JUAN

. . . . . .

DON GONZALO, *à Don Juan.*

Donne-moi cette main et n'aie pas peur.

DON JUAN

Que dis-tu? Moi peur? Serais-tu l'enfer personnifié que je te donnerais la main... (*Puis, resté seul.*)

Que Dieu me protège! Tout mon corps est baigné de sueur et mon cœur s'est glacé dans la poitrine. Quand il m'a saisi la main, il l'a serrée de telle sorte qu'on l'eût pris pour l'enfer incarné. Jamais je ne sentis une pareille chaleur. Et l'haleine, quand il parlait, était si froide qu'on eût dit l'haleine du démon...

SCÈNE XXI

DON JUAN, DON GONZALO, CATALINON devant une table tendue de noir, servie par des pages en deuil.

. . . . . .

DON JUAN, *à Catalinon.*

Assieds-toi.

CATALINON

Moi, Seigneur? j'ai dîné ce soir.

DON GONZALO

Obéis.

CATALINON

J'obéis. (*A part.*) Que Dieu me tire d'ici sain et sauf! (*Haut.*) Quel est ce plat, Seigneur?

DON GONZALO

Un plat de scorpions et de vipères.

CATALINON

Gentille attention !

DON GONZALO

C'est notre nourriture favorite. (*A Don Juan.*) Tu ne manges pas ?

DON JUAN

Je mangerais des aspics, si tu m'en servais, tous les aspics de l'enfer.

DON GONZALO

Je veux aussi te régaler de chants.

CATALINON

Quel vin boit-on ici ?

DON GONZALO

Goûtes-le.

CATALINON

Pouah ! Un mélange de fiel et de vinaigre !

DON GONZALO

C'est le vin qui sort de nos presses.
(*On chante dans la coulisse.*)
Qu'ils se persuadent bien ceux qui savent terribles les châtiments de Dieu qu'il n'y a pas de délai qui ne prenne fin, de crédit qui ne s'épuise, ni de dettes qui ne se paient.

CATALINON, *bas à son maître.*

Voici qui va mal ! Vive Dieu, si je l'ai bien compris, ce couplet s'adresse à nous.

DON JUAN, *à part.*

Mon cœur est de feu et mon corps est de glace.

LES CHANTEURS

Tant que dure la vie de ce monde personne n'a le droit de dire : « Quel long crédit vous m'accordez », alors que le paiement peut être exigé sans délai.

DON JUAN

J'ai dîné, faites lever la table.

DON GONZALO

Donne-moi la main. Aurais-tu peur de me donner la main?

DON JUAN

Que dis-tu? Moi, peur? (*Il donne la main.*) Qu'est-ce qui me brûle? N'approche pas, ton feu me brûle!

DON GONZALO

Ce feu n'est pas redoutable auprès de celui dont tu as recherché la flamme. Les merveilles de Dieu sont insondables, Don Juan. Aussi bien, veut-il que tu acquittes tes fautes entre les mains d'un mort. Telle est la justice de Dieu. Que celui qui doit, paye.

DON JUAN

Qu'est-ce qui me brûle? Éloigne-toi, ou je te tue d'un coup de dague... Mais, hélas! Je m'épuise à frapper l'air!... Je n'ai pas offensé ta fille, elle avait compris à l'avance que j'étais un trompeur.

DON GONZALO

Il importe peu maintenant. Que la destinée que tu as choisie s'accomplisse.

DON JUAN

Laisse-moi le temps d'appeler un prêtre qui me confesse et m'absolve.

DON GONZALO

C'est impossible, tu y penses trop tard.

DON JUAN

Je brûle, je m'embrase, je suis mort!

. . . . . .

Il suffit de comparer les répliques de Don Juan soulignées au premier acte, son monologue de la scène XV du troisième et ses dernières paroles avec les deux strophes du chœur de la scène XXI et la réponse suprême de Don Gonzalo, pour restituer, tel qu'il a été conçu, le caractère du protagoniste et se convaincre que ses réponses ne sont ni sarcastiques ni même ironiques. Quand il déclare trop longs les délais que ses interlocuteurs lui assignent pour se réconcilier avec Dieu, Don Juan est sérieux et entend dire qu'il ne les épuisera pas.

C'est que le Don Juan de Tirso de Molina a la foi. Il croit en Dieu et à l'immortalité de l'âme, il croit à l'efficacité de la confession, il croit à l'excellence des prières de l'Église pour racheter les âmes mortes en état de péché.

« Si tu es en peine, dit-il encore à la statue du commandeur, que je le sache et je te donne ma parole de faire tout ce que tu m'ordonneras. Jouis-tu de la présence de Dieu dans les cieux éthérés? Es-tu une âme damnée? T'ai-je donné la mort en état de péché? Parle, j'attends. » (Acte III, scène XIV.)

Comme dans Cristóbal de Lugo, dans Gil de Portugal, dans Henri, dans Franco de Sienne, et dans les pires bandits du théâtre édifiant, il y a en Don Juan un saint qui sommeille. Il suffirait d'une circonstance heureuse, d'un choc opportun pour le réveiller. Mais le trompeur de Séville, tout au soin de sa réputation, ne songe qu'à grossir le nombre

de ses conquêtes et reste sourd aux avertissements qui lui sont prodigués. Il grossira donc le nombre des réprouvés, mais il n'est point damné comme Paul pour manque de confiance. L'enfer le réclame « parce qu'il n'est pas de délais qui ne prennent fin, de crédits qui ne s'épuisent ni de dettes qui ne se payent », tandis qu'il se fie à la durée de la vie pour régler ses comptes avec le ciel. Il en est réclamé aussi parce que, de son propre mouvement et de sa libre volonté, il résiste à Dieu au lieu de lui obéir, parce que, faute de son consentement, la *grâce suffisante* n'est pas devenue *efficace*.

A part Don Juan qui persiste jusqu'à la mort dans la voie où il est engagé, les personnages des comédies dévotes s'amendent ou se pervertissent au cours de leur existence théâtrale sans raisons bien décisives et franchissent parfois d'un bond les limites extrêmes du vice et de la vertu. Cette mobilité de sentiment est un trait particulier du caractère espagnol et, si quelques auteurs ont préparé les transitions, tel Cervantes pour Cristóbal de Lugo, les autres se sont bornés en général à reproduire les traits des modèles offerts à leurs yeux. Excessifs par tempérament, sujets à des dédains et à des enthousiasmes subits, alliant des qualités à des défauts, dont l'assemblage paraît un défi au bon sens, épris des pompes de l'église, pieux, croyants et restés, en dépit de la religion, inaccessibles à la pitié et fidèles au culte sanglant du point d'honneur, les Espagnols offrent des exemples célèbres de ces conversions et de ces désespérances parfois éphémères, souvent durables et toutes sincères. Je citerai l'un d'eux, d'abord parce qu'il est

décisif, mais surtout parce que la jeune fille qui le donna fut l'inspiratrice de l'élève bien-aimé de Lope de Vega, Pérez de Montalbán, qui composa et fit jouer à la cour sa comédie fameuse de la *Monja Alférez*, puis de Calderón et de Moreto, quand ils écrivirent, le premier, *la Dévotion à la Croix* et, le second, *San Franco de Sena,* deux tragédies placées avec raison parmi les chefs-d'œuvre du théâtre édifiant.

Vers l'année 1620, l'Espagne et l'Italie furent révolutionnées par les aventures de Doña Catalina de Erauso, plus connue sous le surnom de la *Monja Alférez* (la Nonne Lieutenant).

Catalina était née à Saint-Sébastien en 1585. Son père, Don Miguel de Erauso, capitaine dans l'armée espagnole, et sa mère Doña Maria Perez de Galarraga y Arce, étaient de noble souche. Très jeune, elle fut confiée à une cousine germaine de sa mère, Doña Ursula de Unza y Sarasti, prieure d'un monastère de Dominicaines. Elle allait finir sa première année de noviciat et rien ne laissait deviner en elle un caractère opiniâtre et aventureux, quand, s'étant prise de querelle avec une professe, elle fut rudoyée si durement que, dans un accès de colère, elle s'enfuit du couvent C'était, elle l'a consigné dans ses mémoires, le 18 mars 1600, l'année même où naissait Calderón et où elle entrait dans son quinzième printemps.

La première nuit de son évasion, la fugitive erra dans une châtaigneraie ; le lendemain, son parti était pris.

« Je taillai des chausses dans une basquine de drap bleu que j'avais et, d'un cotillon vert de tiretaine que je portais dessous, je me tirai un pour-

point et des guêtres. Ne sachant que faire de mon habit de novice, je le laissai là. Je me coupai les cheveux. »

Ainsi transformée, la timide jeune fille de la veille se plaça d'abord comme page sous le nom de Francisco Loyola ; puis, son apprentissage de l'existence de garçon terminé, et des expériences décisives lui ayant montré qu'elle était en possession de son nouvel état social, elle en voulut connaître toutes les émotions et prit droit à travers la vie. Dès lors, Catalina réalise le type parfait de l'aventurier espagnol, trafiquant, jouant, intriguant, blessant, tuant, rossant les alguazils de la Vieille et de la Nouvelle Espagne, entrant dans l'armée, y gagnant le grade de lieutenant à la pointe de sa rapière, alors que ses folies et ses violences lui eussent mérité les fers, intransigeante sur le point d'honneur, et prenant des licences avec la bourse d'autrui, pauvre aujourd'hui, riche demain, fuyant la prison et accueillie avec honneur par les vice-rois, les princes, les évêques et les cardinaux, s'identifiant si bien avec son rôle qu'en parlant d'elle, elle emploie toujours le masculin sauf dans les cas désespérés, aux minutes de suprême détresse, quand elle sent l'approche de la mort et qu'elle a peur de l'enfer. Les temps devenant trop durs, Catalina soulève pourtant le masque de Francisco Loyola et fait une station salutaire dans le couvent de la Très sainte Trinité des Commanderesses de saint Bernard. Mais les jupes et les voiles lui pèsent; elle reprend son harnais d'officier, traverse l'Espagne et l'Italie et reçoit, comme consécration de sa vie, la bénédiction authentique du pape Urbain VIII à qui « elle narre du mieux

qu'elle peut sa vie, ses aventures, son sexe et sa virginité », et qui, de son côté, « lui octroie très gracieusement licence de porter l'habit d'homme » qu'elle ne quittera plus désormais.

Alors que la Monja Alférez était dans tout l'éclat de sa célébrité, Calderón, jeune officier de l'armée royale, mais déjà connu comme auteur dramatique, vivait à Madrid entre ses campagnes d'Italie et de Flandres. Il dut s'enthousiasmer aux récits du lieutenant Catalina de Erauso. Et trop heureux de modeler d'après nature une figure aussi étrange, il jeta dans le moule d'une comédie dévote — *La Dévotion à la Croix* — cette femme aux prouesses éclatantes, aux exploits retentissants, plus prompte à tirer la rapière qu'un hidalgo chatouilleux, alliant les pratiques de la piété et la continence corporelle avec le mépris de la vie humaine y compris la sienne, sacrant, jurant, priant, vivant un rosaire d'une main et une arme de l'autre, entre le couvent et les casernes, entre le scapulaire des nonnes et la veste de cuir d'un lieutenant du roi.

Et de fait, pas un trait de Catalina ne manque à l'héroïne de *la Dévotion à la Croix*. Le poète les a simplement grossis. L'entrée au couvent, la fuite, les batailles, les duels, les homicides, les retours à la religion, la foi vive et persistante et cette particularité finale et typique : la virginité traînée sans déchet ni dommages au milieu de ce monde invraisemblable de soldats, de débauchés, de bandits, d'habitués de tripots.

Les critiques allemands, qui professent une admiration d'ailleurs justifiée pour l'œuvre de Calderón et, après eux, les écrivains et les savants

des autres pays, ont cherché l'origine de ce drame étourdissant. Ils ont rapproché *la Dévotion à la Croix* de diverses pièces où le grand tragique semble en effet avoir pris le thème religieux du drame, mais aucun d'eux n'a signalé le modèle dont l'auteur s'inspira. Ticknor a même écrit : « Tout cet ensemble paraît être absolument une invention de Calderón. » L'erreur est d'autant plus singulière que pas un auteur espagnol n'a eu le sens de l'actualité au même degré que Calderón. Il portait parfois sur la scène non seulement les faits, mais les personnages contemporains et n'essayait même pas de déguiser leurs noms.

Dans certaines pièces historiques telles que *l'Alcade de Zalamea*, *Aimer après la mort, le Schisme d'Angleterre,* figurent Philippe II, Don Juan d'Autriche, Lope de Figueroa commandant du *tercio* de Flandres, Henri VIII, le cardinal Wolsey, Anne Boleyn, Jeanne Seymour. Les personnages du Schisme appartiennent à la première moitié du XVIe siècle, mais les Espagnols qui voyaient représenter *l'Alcade* ou *Aimer après la mort* pouvaient en avoir connu les protagonistes.

La Dévotion à la Croix ayant été traduite dans son intégrité et se trouvant à la fin du volume, je me bornerai à une analyse sommaire.

Eusebio, un enfant trouvé, mais recueilli dans une riche famille dont il a hérité, et Julia, la fille de Curcio et la sœur de Lisardo, se sont fiancés en secret. Lisardo surprend leur commerce amoureux, défie Eusebio et succombe dans le combat qui suit la provocation. Curcio ferme sur sa fille les portes d'un couvent, puis obtient contre le meurtrier de son fils un arrêt qui ordonne la confiscation des

biens et l'emprisonnement du coupable. Privé de ressources, poursuivi sans trêve ni répit, Eusebio a gagné la montagne et s'est fait bandit. Une nuit il s'introduit par escalade dans le monastère de Julia et pénètre dans sa cellule. Il devient pressant, il supplie; la religieuse refuse de l'écouter. Cependant, l'amour qu'elle croyait avoir dompté parle plus haut que le ressentiment; elle va céder, quand Eusebio aperçoit sur la poitrine de la jeune fille une tache rouge en forme de croix, pareille à celle qu'il porte lui-même. A cette vue, l'extrême dévotion qu'il a toujours professé pour le signe de la Rédemption réveille le sentiment du devoir et il s'éloigne brusquement.

Mais Julia, désormais incapable de maîtriser sa passion, abandonne le couvent, revêt un costume d'homme afin d'échapper aux gens envoyés à sa recherche et s'enfonce à son tour dans la montagne où elle vit du produit de sa chasse et de ses vols. Enfin, elle rejoint Eusebio. L'entrevue serait violente, si une troupe de villageois que conduit Curcio ne mettait les brigands en pleine déroute. Devant le péril, Julia fait taire la rancune et rallie les fuyards. Efforts et courage inutiles, Eusebio est tombé percé de coups. Curcio s'approche et en découvrant sur la poitrine du moribond la croix sanglante imprimée dans les chairs de sa fille, il reconnaît en Eusebio un enfant qui lui fut enlevé dès sa naissance.

A ce moment, survient Julia suivie des bandits qu'elle ramène au combat; mais aussitôt se produit un double miracle. Eusebio se réveille d'entre les morts pour recevoir l'absolution de ses fautes et Julia, qui apprend avec horreur leur étroite

parenté, disparaît à tous les yeux au moment où Curcio s'avance pour lui donner la mort.

Ainsi se manifeste sous une forme saisissante la puissante protection de la Croix et l'indulgente bonté du Seigneur envers ceux qui vénèrent le bois divin où il a exhalé le dernier soupir.

J'ai dit que Calderón avait emprunté à ses prédécesseurs ou plutôt avait reçu lui aussi de l'Église le thème du pardon et du salut par les mérites de la contrition.

La similitude du thème religieux implique des analogies inévitables entre *la Dévotion à la Croix* et les comédies dévotes dont je donne l'analyse ou le texte. Outre ces points de contact nécessaires, il existe d'autres ressemblances que la nature du sujet ne suffit pas à expliquer. Celle de la mort d'Eusebio et de Paulo du *Damné pour manque de confiance* rentre dans ce cas. Les deux bandits se réfugient dans une forêt ; tous deux y sont traqués et tués par une sorte de milice villageoise et tous deux y sont ensevelis sous des buissons. Enfin tous deux aussi ressuscitent durant quelques instants avant de s'endormir pour l'éternité.

Faut-il attribuer encore à un emprunt ou à une rencontre fortuite le don généreux que font de leurs bonnes œuvres, de leurs prières et de leurs pénitences, les confesseurs qui assistent, l'un la pécheresse du *Truand béatifié* et l'autre, le même Eusebio de *la Dévotion à la Croix*? Je laisse à chacun le soin de décider.

Je crois cependant que l'admirable scène de *la Jeunesse du Cid* où Rodrigue revoit Chimène après la mort du Comte et celle non moins émouvante où Calderón met une première fois en

présence Eusebio et la jeune fille dont il vient de tuer le frère en combat singulier, ont été inspirées par la nature du sujet. Quoi qu'il en soit, elles sont animéees de sentiments si nobles et si élevés que leur parallèle les exalte au lieu de leur nuire.

Des ressemblances sans doute fortuites, des réminiscences ou même des emprunts ne sauraient diminuer l'œuvre de Calderón. « *La Dévotion à la Croix*, écrit Schlegel — et l'éloge prend d'autant plus de prix qu'il sort de la bouche d'un luthérien — est une des comédies dévotes qui font de son auteur, le grand, le divin maître de l'art dramatique chrétien. » Schlegel ne s'en tint pas à de simples paroles. Il traduisit la pièce, la fit jouer et l'Allemagne ratifia son jugement.

La Dévotion à la Croix brille, en effet, par des qualités si rares et si étranges que, sur le terrain religieux, aucun tragique ne peut être comparé à Calderón. Par la nature de leur génie, Montañés et Murillo, les deux grands maîtres sévillains, méritent seuls de prendre place à côté de leur illustre compatriote.

Le second drame religieux inspiré par les aventures de la Monja Alférez, le *San Franco de Sena*, de Moreto, est construit comme *la Dévotion à la Croix* sur le modèle ordinaire des comédies dévotes. J'en parlerai cependant parce qu'il présente une situation dramatique qui lui assigne une place privilégiée dans le théâtre religieux.

Franco appartient à l'école vicieuse de Cristóbal de Lugo. C'est un mauvais sujet rué à travers Sienne. Coups d'épée, enlèvements, violences sont ses exploits coutumiers. Mais, comme les héros des tragédies édifiantes, il est resté croyant.

Il porte le scapulaire de Notre-Dame du Carmel et mettrait à mal quiconque mépriserait l'objet de sa dévotion.

Dans la même ville de Sienne, vit une jeune fille, Lucrecia, que l'on veut marier contre son gré. Pour fuir un fiancé abhorré, elle projette de se faire enlever. Franco se présente et elle abandonne la maison paternelle,tandis que sa servante Lesbia prête l'oreille aux déclarations du valet de Franco. Cette exposition, à quelques détails près, est un décalque des premières scènes de *l'Esclave du Démon* et de *Don Gil de Portugal,* mais la ressemblance va s'arrêter bientôt.

Après avoir enlevé Lucrecia, Franco ne renonce à aucun de ses vices et continue à fréquenter les maisons de jeu. Un jour qu'il a perdu jusqu'à ses vêtements : « J'ai encore mes yeux, s'écrie-t-il, je les joue. ... Malheur à qui refuse d'être mon partenaire; je lui arracherai les siens du visage. »

Le sort ne cède pas devant ce blasphème, suivi de cette menace impie, et Dieu, pour en punir l'auteur, envoie une flamme qui lui désèche les orbites. Terrassé par la douleur, l'aveugle se roule sur le sol et hurle son désespoir. Alors, il se souvient de Notre-Dame du Carmel; il l'invoque dans sa détresse et entreprend un véritable pèlerinage vers la pénitence et l'expiation.

« Que le monde le voie, que le siècle le sache : j'ai été aveugle tant que j'ai joui de mes yeux et la lumière m'éblouit depuis que je les ai perdus. »

Cependant Lucrecia, irritée de l'abandon dont elle est l'objet, s'est jetée dans la montagne où, secondée par Lesbia, elle est parvenue à recruter une bande de voleurs. Au nombre des bandits enrôlés, se

trouve l'Ange gardien de la jeune femme qui remplit auprès d'elle le rôle inverse que joue le diable dans les autres comédies. L'idée est touchante dans sa simplicité; déjà l'on sent que la pièce se dégage des conventions et des formules. Et de fait, l'Ange, au lieu d'éloigner Lucrecia de l'homme qui l'a perdue et abandonnée, la ramène vers la grotte où Franco consume ses jours dans la mortification et la prière.

La rencontre, admirablement amenée, est d'une beauté tragique. J'en ai parlé à propos de la comédie de Cervantes et, en y faisant allusion, je l'ai rapprochée du dernier épisode de *Jocelyn*. Ici, les deux amants se retrouvent dans une grotte obscure près d'un crucifix qui, dès l'entrée de la pécheresse, s'est retourné contre le rocher. Tremblante, écrasée sous le poids de ses fautes, vaincue par l'émotion, encore vêtue de son costume de bandit, à genoux devant l'aveugle qui expie dans un martyre sans fin ses péchés d'antan, Lucrecia pleure des larmes de repentir et attend anxieuse que s'ouvrent les lèvres dont le souffle faisait vibrer toutes les cordes amoureuses de son cœur.

Mais voici qu'une voix s'élève solennelle et s'adressant à la pénitente prosternée, l'instigateur de sa première faute, l'unique auteur de sa chute ramène à Dieu celle qu'il perdit, relève celle qu'il fit tomber.

« Le ciel a permis que les flammes voraces où tu devais brûler pour l'éternité servissent à éclairer ta route. »

Dès lors, le drame est terminé. La pécheresse réconciliée avec Dieu se retire dans un couvent du Carmel. Et, pour que les spectateurs ne gardent

aucun doute sur les mérites de son repentir, la scène s'ouvre, une croix lumineuse apparaît et, au pied, Lucrecia en agonie, soutenue par deux anges. La mort qu'elle implore accède à sa prière et l'âme est emportée au ciel pendant que des esprits invisibles entonnent le *Te Deum laudamus*.

L'analyse de quelques tragédies sacrées et les traductions qui les complètent suffisent pour donner une idée précise de cette littérature si curieuse, si belle et pourtant si peu connue au dehors et je ne me hasarderai guère en ajoutant au dedans de l'Espagne. Mais à côté de pièces telles que *le Truand béatifié, l'Esclave du diable, Tomber pour se relever, la Dévotion à la Croix* ou *San Franco de Sena*, qui rentrent dans la classe des comédies dévotes, j'ai cité les comédies de Saints, empruntées en général au martyrologe. Elles le cédèrent longtemps aux premières en intérêt dramatique et en puissance. Il était donné à Calderón de renouveler le genre et d'y triompher, comme il avait vaincu dans le drame profane.

Le Joseph des femmes est une transposition très dramatique et très belle de la vie de sainte Eugénie telle qu'elle est contée dans la Légende dorée, et présente des analogies singulières avec *le Magicien prodigieux* dont il sera bientôt question.

Une jeune fille d'Alexandrie, Eugénie, adonnée à l'étude des sciences profanes, s'achemine vers la religion du Christ parce qu'elle a constaté le néant de la philosophie payenne. Riche, admirée, adulée, elle repousse tous les partis qui s'offrent à elle. Alors, comme sainte Marie, comme sainte Marguerite, comme sainte Théodora, elle revêt un costume d'homme pour fuir la maison familiale et se

réfugier en un lieu où elle puisse poursuivre, à l'écart du monde, la recherche de la vérité.

Elle arrive sur les bords du Nil. Mais le Démon qui, pour la séduire, a pris les traits d'Aurélio, dont elle se sait adorée, l'y rejoint et l'incite au péché. Elle résiste à toutes les tentations et, comme le malin, irrité de son échec, va user de violence, arrive un vieillard que le ciel envoie pour la secourir. Le messager céleste lui apprend en même temps que, désireux de récompenser sa fermeté et son courage virils, Dieu lui permet de garder un vêtement d'homme et veut que personne ne la reconnaisse pour une femme, tant qu'elle croira devoir dissimuler son sexe.

Eugénie, morte pour le monde, ressuscite sous le nom d'Angelo. Elle est maintenant dans la voie du salut et partage avec son sauveur une grotte de la Thébaïde. Cependant la persécution contre les chrétiens, ayant augmenté de violence, ils en sont arrachés tous deux et vendus comme esclaves.

Angelo échoit à une riche patricienne, Melancia, qui tombe éperdument éprise de sa rare beauté. Melancia tâche d'abord de s'en faire aimer, puis elle se déclare, supplie et comme elle l'enlace de ses bras, le jeune esclave lui abandonne son manteau, se dégage et s'enfuit. Ainsi se justifie le titre — *le Joseph des femmes* — donné par Calderón à la tragédie.

A l'exemple de la femme de Putiphar, la dédaignée accuse Angelo de violence et obtient sa condamnation au bûcher. Mais avant de marcher au supplice, le jeune esclave se fait reconnaître et voici qu'un feu vient soudainement du ciel et consume Melancia.

A la vue de ce double prodige, le père et le frère d'Eugénie se convertissent au christianisme et comme tous trois aspirent au martyre, ils insultent les dieux de Rome et subissent une mort glorieuse.

Une apothéose où l'on voit les âmes bienheureuses emportées au ciel par les anges et les séraphins termine la tragédie. Calderón ne s'est pas contenté de déployer dans *le Joseph des femmes* les ressources de son génie et de son style éblouissant, il a voulu qu'une partie musicale très développée, une mise en scène féerique et une figuration brillante encadrent le triomphe du ciel sur l'enfer.

Le Magicien prodigieux, qui mérita l'admiration de Gœthe et qui est célèbre dans tous les pays où l'on rend à la littérature du Siècle d'Or le tribut d'éloges qui lui est dû, servit peut-être de modèle à Corneille quand il écrivit *Polyeucte*. Du moins dans les deux tragédies il s'agit du martyre d'un païen nouvellement converti et affirmant sa foi devant le gouverneur chargé d'appliquer les décrets contre les chrétiens. Le *Magicien prodigieux*, composé en 1637, fut joué la même année à Yepes, dans la province de Tolède, à l'occasion de la fête du saint Sacrement et *Polyeucte* ne fut représenté qu'en 1643. L'antériorité du drame de Calderón ne saurait être contestée. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'une simple question de priorité. L'intérêt est plus haut et réside dans la valeur respective des deux œuvres. Loin de moi la pensée d'exalter la tragédie espagnole aux dépens de la tragédie française, je trouve même excessives les critiques de Voltaire. Il faut bien reconnaître ce-

pendant que, condamné par le respect des trois unités à se maintenir dans un cadre étroit et rigide, forcé, dans ces conditions, de jeter sur les événements le voile glacé des récits, habitué par l'usage exclusif de l'alexandrin à un style d'une cadence uniforme, Corneille ne luttait pas sur un terrain favorable.

Allégé de son cortège de confidents et de confidentes, débarrassé même de Félix, transporté du palais de Métilène où il languit dans l'inaction, sur les places, au tribunal, sur le lieu du supplice, Polyeucte n'eût perdu aucune de ses beautés et eût gagné en émotion, parce que l'âme eût été remuée par le spectacle direct du drame au lieu de savourer d'admirables reflets littéraires.

L'amour de Polyeucte pour Pauline, tempéré par une foi ardente, et celui de Pauline pour son époux attiédi par l'affection persistante qu'elle porte à Sévère, excitent également moins de pitié que d'admiration. On sent qu'après le martyre de Polyeucte, Pauline, n'ayant plus à compter avec ses devoirs conjugaux, rendra leur libre cours à des sentiments victorieusement réfrénés et qu'elle trouvera dans son union avec Sévère la récompense de sa haute vertu et la consécration d'une tendresse réciproque.

Combien est plus poignante et plus religieuse la conception du caractère de Justine, l'héroïne dont la pureté illumine *le Magicien prodigieux.*

Elle aime Cyprien, un jeune païen d'une famille illustre, renommé dans Antioche pour sa science et la noblesse de son caractère, et elle en est aimée jusqu'à la folie. Mais elle maîtrise les battements de son cœur, elle souffre les atteintes de la

*

calomnie, elle repousse les assauts et déjoue les pièges du malin plutôt que laisser deviner sa tendresse. Elle ne s'ouvre de ses sentiments qu'à l'heure de marcher au supplice et, si elle les dévoile, c'est que Cyprien a renié les dieux des Gentils et a mérité lui aussi le martyre. Chaste et virginal aveu que les deux amants mystiques enseveliront dans la tombe ouverte sous leurs pieds.

En Espagne, en Angleterre, en Allemagne surtout, où Calderón est l'objet d'une admiration raisonnée, l'on a beaucoup écrit sur *le Magicien prodigieux* et l'on a signalé, sans en omettre aucun, ses ascendants et ses descendants. Les critiques ont signalé la scène où Cyprien, épris de Justine et désespéré de ses rebuts, vend son âme au démon pour posséder la jeune fille et l'ont rattachée à un épisode analogue de *l'Esclave du Démon*.

J'ai dit plus haut ce que je pensais de cet emprunt. L'on a également rapproché *le Magicien prodigieux* de la *Sainte Barbe du Mont* de Guillem de Castro et du *Martyre d'Antioche* de Milman. Enfin, il paraît incontestable que Cyprien et l'héroïne du *Joseph des femmes* sont au nombre des aïeux de Faust. Gœthe connaissait-il ces deux drames avant d'écrire sa célèbre trilogie? Oui, a-t-on affirmé. Je serais porté à croire le contraire. Il fut informé, sans doute, que le sujet de Faust avait été traité en Espagne; il fit traduire les deux drames divins de Calderón et les lut, mais s'il les eût connus à l'avance, il l'eût avoué comme il proclama son admiration. Au surplus, je conviens que l'une ou l'autre opinion n'importent guère à la gloire du poète allemand.

La critique est dans son rôle quand elle aborde de pareilles questions; la poésie dramatique s'en émeut beaucoup moins. On a chargé d'accusations analogues la mémoire du grand tragique espagnol; qu'en est-il advenu?

La vérité est que *la Dévotion à la Croix, le Magicien prodigieux, le Joseph des femmes, le Prince constant, le Purgatoire de saint Patrice* de Calderón sont plus impérissables que les cathédrales et chantent plus haut que leurs cloches la puissance de la religion.

Les tragédies édifiantes ayant été à l'origine dirigées contre l'hérésie luthérienne se bornent à exalter la Foi alliée à l'Espérance. La troisième vertu théologale, la Charité, dont la pratique est recommandée aux chrétiens sans distinction de secte ni d'église, n'était pas une arme efficace contre la Réforme. Aussi bien, sauf de rares exceptions, joue-t-elle un rôle accessoire dans le théâtre religieux du Siècle d'Or. Il est pourtant un drame célèbre et, d'ailleurs, peu connu dans sa forme originale, où la glorification de la charité le dispute à celle de l'honneur. Je veux parler de *la Jeunesse du Cid* (*Las Mocedades del Cid*) que j'ai eu déjà l'occasion de citer.

A la suite de ses premiers succès, Rodrigue, suivi d'une escorte de cavaliers et de serviteurs, se dirige vers Burgos où siège la cour. Soudain, des gémissements s'élèvent et frappent son oreille. Il s'arrête, écoute et découvre dans une fondrière un de ces lépreux en horreur au monde entier à cette époque. Aussitôt, il descend de cheval et, tandis que chacun recule épouvanté, il tend la main au malheureux, l'aide à remonter, l'enveloppe de son

manteau et partage avec lui non seulement ses provisions de route, mais l'assiette où il les dispose. Ensuite, il s'endort et, à son réveil, le lépreux a disparu pour faire place à une apparition radieuse, à saint Lazare, le patron de l'Espagne, qui, avant de remonter au ciel, loue le jeune héros de sa charité et lui prédit en recompense que la victoire lui sera toujours fidèle et que, même après sa mort, il triomphera des ennemis de la Croix.

L'épisode admirable dans sa simplicité est empreint d'une poésie et d'une grâce exquises. Il complète le portrait espagnol du Campeador qui, en dehors des lices et des champs clos, est tout émotion et tendresse. Combien on regrette que Corneille n'ait pas ajouté ce trait charmant à l'amant de Chimène. On ne l'en eut que plus admiré.

La Jeunesse du Cid ne rentre pas dans le cadre de cette étude; elle en sera pourtant la conclusion. Je n'en vois pas de meilleure ni de plus naturelle au panégyrique de la Foi et de l'Espérance que l'éloge de la Charité, fût-il détaché d'une comédie profane.

Je me suis efforcé d'introduire un peu de lumière à travers la masse profonde du théâtre édifiant, de remonter à ses origines et de choisir dans les trésors qui le composent des exemples précieux et caractéristiques. Encore n'ai-je parlé longuement ni des *autos sacramentales* ni des *autos morales* et me suis-je borné aux drames dont la morale et les enseignements étaient accessibles à tous les spectateurs. Mais il en est d'autres plus philosophiques où sont posés les problèmes les plus délicats se rattachant à la prescience divine, au libre arbitre et à la grâce,

et où se trouvent les solutions admises en Espagne à cette époque. Ces solutions sont précisément celles que donnent les docteurs de la loi islamique. On éprouvera peut-être quelque surprise à le constater, en tout cas elle sera passagère.

On répète à tort que le Musulman croit à la prédestination et qu'il est fataliste au sens absolu du mot. Mahomet, qui voulait développer les vertus militaires et faire des soldats insoucieux du danger et de la mort, a bien prêché que l'être humain naissait avec son *oiseau* (sa destinée) attachée autour du cou, mais cet oiseau marque avant tout l'heure de l'entrée dans le monde et celle de la sortie. Dans l'intervalle plus ou moins étendu qui sépare ces dates, l'homme ne connaît guère les entraves de la destinée. Certes, la créature n'a aucune action sur la marche des événements réglés dès toujours par le Créateur, mais elle peut essayer de se soustraire à leurs conséquences ou supporter les épreuves d'un cœur résigné et vaillant; elle peut lutter contre la tempête et chercher un abri pour y laisser passer l'orage ou, tel que Job accablé de maux immérités, s'incliner sous la tourmente et bénir la main qui la déchaîne. Sa conduite ne dépend que de sa volonté comme sa destinée future est réglée sur sa conduite ici-bas. Et il est nécessaire qu'il en soit ainsi, puisqu'une fin glorieuse et les jardins d'Eden sont la récompense de ceux qui, se conformant à la volonté du ciel, affrontent de leur plein gré les périls de la guerre sainte, tandis qu'un trépas ignominieux et les tortures éternelles sont la punition des incrédules ou des prudents et des lâches qui se cachent au jour du combat et

fuient la mort qui les poursuivra jusqu'au centre de la terre et les atteindra, en dépit de leurs efforts, à l'instant marqué par Allah.

D'autre part, dans tous les ordres de l'activité morale, intellectuelle ou physique, les Espagnols ont subi l'influence des Musulmans. J'ai eu l'occasion de le montrer souvent, je me borne à rappeler ici qu'une force irrésistible inclinait les Mozarabes, ces sujets chrétiens des Khalifes, à se fondre dans la population mulsulmane. La langue, le costume, les mœurs devinrent communs, les mariages mixtes se multiplièrent, des liens de famille s'établirent. Bientôt les frontières furent franchies. Victorieux sur les champs de bataille, les Espagnols étaient vaincus par une civilisation puissante et s'abandonnaient au charme corrupteur. Alvar, Euloge, Cyprien, Samson et tous les hagiographes qui en témoignent luttèrent avec plus de courage que de succès pour enrayer cette tendance.

« O douleur, s'écrie Alvar, les chrétiens ne savent même pas leur langue!... La jeunesse élégante possède à fond la littérature des païens et leur rhétorique mondaine, dévore leurs livres maudits, n'ont d'éloge que pour la poésie profane et ignorent ou méprisent les sources pures de l'éloquence chrétienne et les fleuves qui coulent de son paradis. »

Sur le terrain religieux, la défense fut en général efficace. Néanmoins, les Mozarabes adoptèrent d'abord quelques pratiques de pure forme du culte musulman, telles que l'attitude pour la prière et en vinrent par degré à professer comme leurs maîtres une sorte de fatalisme restreint, atténué dans ses conséquences fâcheuses par

une soumission sans bornes aux décrets du ciel.

L'infiltration se produisit par degré, sans que les membres des communautés chrétiennes en eussent conscience et gagna l'Espagne entière. Et de même que sur les parois des églises élevées en terre chrétienne aux premières années de la reconquête, on rencontre parfois des versets de l'Évangile écrits en caractères coufiques, de même que le rite mozarabe compte, encore de nos jours, un clergé et des fidèles orthodoxes, de même l'accord musulman entre le libre arbitre et la prescience divine purent être développés dans les deux chefs-d'œuvre du théâtre espagnol sans soulever ni observations, ni critiques.

Il est présumable que les lecteurs du Saint-Office et les censeurs royaux qui approuvèrent *la Vie est un songe* et *le Tétrarque de Jérusalem* et en autorisèrent la représentation, ne se rendirent pas compte des origines musulmanes de la thèse développée dans les deux pièces de Calderón. En tout cas, ils n'en furent pas choqués et l'on ne saurait arguer d'un défaut d'examen.

A part leur beauté sans seconde, ces deux drames auraient donc d'autres titres à la célébrité. On ne peut les mettre au nombre des drames édifiants, mais ils n'en sont pas moins les insignes représentants d'un théâtre religieux mozarabe où sont exposées des croyances réputées orthodoxes bien qu'influencées par le dogme musulman. Calderón les écrivit peu de temps avant de s'engager dans les ordres et elles me paraissent le résultat de son examen de conscience. Il y expose ses doutes, ses résolutions. On y sent les combats livrés dans son âme et le désir d'orienter et de fixer

sa foi sur un point de doctrine longtemps controversé et jamais fixé, et aussi la crainte de verser dans une hérésie condamnée telle que le pélagisme ou dans le *fatum* payen. C'est le travail d'un esprit très pieux, mais obsédé par des scrupules dont il veut se libérer, c'est la synthèse des réflexions venues à la pensée de chrétiens inclinés au fatalisme mais effrayés par la Réforme et qui, par un singulier jeu de la fortune, recourent à toutes les armes pour la combattre, même à celles que le Musulman a laissées entre leurs mains glorieuses.

CERVANTES

Miguel de Cervantes Saavedra (1547-1616) se donne lui-même comme originaire d'Alcalá de Henares, une ville qui fut célèbre par son université et qui est située à quelques lieues à l'est de Madrid. Cette déclaration met fin à la longue dispute qui s'était élevée au sujet de son lieu de naissance. L'on ignore la date exacte de sa venue au monde, l'on sait seulement qu'il fut baptisé à l'église Santa Maria Mayor, le dimanche 9 octobre 1547.

La critique nous a peu renseigné sur ses premières années. Il se trouvait à Rome en 1569 et remplissait, auprès du nonce Giulo Acquaviva, les fonctions de chambellan. En 1570, alors âgé de vingt-trois ans, Cervantes s'engage dans la compagnie commandée par Diego de Urbina, capitaine au fameux régiment d'infanterie de Miguel de Moncada. L'année suivante il est à Lépante, reçoit deux balles dans la poitrine et a la main gauche fracassée. Il prend part à des combats devant Navarin, Corfou, Tunis, La Goulette et se comporte partout en vaillant soldat. Enfin, le 26 septembre 1575, il s'embarque sur le *Sol* pour retourner en Espagne. Mais le navire est attaqué, pris par des pirates barbaresques et Cervantes est amené captif. Alger, où il a été conduit, le garde cinq ans. Racheté par suite d'une circonstance imprévue, on le retrouve à Madrid le 18 décembre 1580.

Il se marie en décembre 1584, écrit la *Galatea,* roman pastoral en six livres, arrive à pas lents

à la notoriété, compose entre temps quelques pièces de vers et aborde le théâtre. Il y eut du succès et *Numance,* une tragédie héroïque, a été placée à juste titre parmi les chefs-d'œuvre de la littérature espagnole.

Cependant le succès de Lope de Vega ou toute autre cause l'ayant éloigné du théâtre; Cervantes accepte à Séville un petit emploi dans l'intendance de la Marine. L'ombre et le silence s'étaient faits de nouveau autour de lui, la gêne ou même la misère s'étaient installées à son foyer quand, soudain, apparaît en 1605 la première partie de *Don Quichotte.* Les éditions et les traductions se multiplient; en moins de deux ans, l'auteur arrive à la célébrité. Encouragé par le succès, Cervantes reprend la plume, compose la deuxième partie de *Don Quichotte,* quelques nouvelles charmantes et plusieurs comédies qu'il ne parvient pas à faire jouer.

Parmi ces pièces restées longtemps méconnues, certaines sont animées, spirituelles, intéressantes, parce qu'elles sont des tableaux peints d'après nature; d'autres revêtent un caractère plus grave, et une dernière se signale par un sentiment religieux très accusé, c'est *le Truand Béatifié* (*Rufian dichoso*), dont je donne la traduction intégrale.

La gloire, la gloire universelle était venue; la fortune ne l'avait pas suivie et l'orgueil ne lui avait pas fait cortège.

En 1616 s'éteignait un des plus beaux génies qui ait honoré l'Espagne et le monde. Sa vie avait été une lutte sans trêve contre l'adversité, sa mort fut celle d'un chrétien et d'un héros.

Le Truand Béatifié

PERSONNAGES

CRISTOBAL DE LUGO, étudiant.
LOBILLO, truand.
GANCHOSO, truand.
VILLANUEVA, alguazil.
UN SECOND ALGUAZIL.
DEUX GARDES.
LAGARTIJA, jeune garçon.
UNE DAME.
SON MARI.
LE LICENCIÉ TELLO DE SANDOVAL, inquisiteur.
DEUX MUSICIENS.
UN PATISSIER.
ANTONIA.
UNE AUTRE FEMME.
CARRASCOSA, père de la truanderie.
PERALTA, étudiant.
GILBERTO, étudiant.
UN ANGE.
LA COMÉDIE.
LA CURIOSITÉ.
FRAY ANGEL.
LE PRIEUR.
TROIS BOURGEOIS.
DOÑA ANA DE TREVIÑO.
DEUX SERVITEURS.
UN PRÊTRE.
LUCIFER.
VISIEL, démon.
LE VICE-ROI DE MEXICO.
SAQUIEL, démon.
TROIS AMES DU PURGATOIRE.
FRAY ANTONIO, nom pris en religion par LAGARTIJA.
PÈRE DE LA CRUZ, nom pris en religion par LUGO.

La scène se passe pour la première journée à Séville et pour les deux dernières à Mexico.

PREMIÈRE JOURNÉE

PREMIER TABLEAU

Une place de Séville.

SCÈNE I

LUGO remettant au fourreau une dague analogue à celles des truands, LE LOBILLO et GANCHOSO, truands. Lugo est vêtu de la demi-soutane des étudiants et porte suspendus à la ceinture un petit bouclier et la dague; il ne doit pas avoir d'épée.

LOBILLO

Pourquoi vous êtes-vous querellés?

LUGO

Pour rien. Y eut-il une querelle seulement? En tout cas, n'en parlons plus si nous sommes amis.

GANCHOSO, *à Lobillo.*

Lugo a voulu nous monter sur les épaules et bien que tonsuré de hier, le drôle a prétendu s'asseoir dans la première chaire, croyant ainsi épater son homme.

LUGO

Messieurs, doucement. Je suis jeune, mais je suis un vrai maillet. J'ai du cœur et du poumon et, dans la vie de Bohême, je me sens de taille à rendre des points au plus pinturluré d'une école où les grades de vaillance ne se donnent pas aux étudiants qui franchis-

sent sans se lasser le pas de la porte, mais où il faut se signaler par des hauts faits avant de les mériter. Ne savez-vous donc qu'il y a des frères de lumière et des frères de sang?

LOBILLO

Du sang, j'en réclame.

GANCHOSO

Halte-là, Monsieur Loup. Si, parmi les bêtes dont vous portez le nom, il en est une qui demande du fromage, qu'elle le demande ailleurs. Ici, l'on n'en vend pas, à moins...

LOBILLO

Assez, Monsieur Ganchoso. Rentrez votre langue et tenez-vous pour dit que je suis tout fleur ou tout péril.

GANCHOSO

Et nous donc, aurions-nous vu le jour en Guinée, Monsieur Loup?

LOBILLO

Je l'ignore.

GANCHOSO

En ce cas, apprenez-le ; je vais vous donner une leçon.

LUGO

Viens, Lobillo.

GANCHOSO

Vous êtes tous deux des brebis fanfaronnes, des poules mouillées et des lapins.

LOBILLO

Moins de langue et plus de main, fils de coquine.

SCÈNE II

LES MÊMES, L'ALGUAZIL VILLANUEVA, DEUX GARDES DE POLICE. A leur vue, Ganchoso et Lobillo s'enfuient; resté seul, Lugo rengaine sa dague.

UN GARDE

Rendez-vous à la justice.

LUGO

Arrête, drôle. Me connais-tu?

UN GARDE

Monsieur Lugo?

LUGO

Quel Monsieur Lugo ?

L'ALGUAZIL

Coquins, ne le saisissez-vous pas?

DEUXIÈME GARDE

Monsieur notre maître sait-il bien ce qu'il nous demande? Ignore-t-il que le délinquant est le seigneur Cristóbal ?

L'ALGUAZIL

Je le trouverai toujours au milieu de ces danses! Par Dieu, c'est chose ancienne. Il n'y a pas de patience qui le puisse supporter.

LUGO

En ce cas, supportez-le en colère car elle monte à gros bouillons.

L'ALGUAZIL

Un jour ou l'autre le diable y usera ses souliers. J'en suis certain maintenant.

LUGO

Qu'il en use cent paires. Quand il le désirera, il saura bien où en acheter.

L'ALGUAZIL

C'est la faute du seigneur Sandoval.

SECOND GARDE

Tello de Sandoval est son maître et son protecteur.

PREMIER GARDE

Il gouverne la ville et, par égard pour lui, la justice n'ose pas toucher son serviteur.

LUGO

Que le seigneur Alguazil fasse son devoir. Trêve de bavardages et de préambules.

L'ALGUAZIL

Seigneur Lugo, combien vous seriez mieux dans votre collège que sur la barbacane, un livre à la main que le bouclier à la ceinture.

LUGO

Seigneur Alguazil, croyez m'en. Prêcher ne vous appartient ni ne vous sied. Laissez l'emploi à qui le tient, décampez au plus vite et piquez votre monture.

L'ALGUAZIL

Nous nous en irons sans piquer et rendez grâce à votre maître. Mais, foi d'hildago, je ne sais comment il arrêtera cette affaire.

LUGO

Bah ! Il s'en ira et me laissera tranquille.

PREMIER GARDE

Je le crois, parce que ce Cristóbal est un vrai Barrabas.

DEUXIÈME GARDE

Il n'y a pas de daim qui l'égale en légèreté.

PREMIER GARDE

Il joue mieux de l'arme blanche que des cartes

noires, mais entre les deux, il vole comme un aigle.

L'ALGUAZIL

Amendez-vous et tâchez de ne plus me rencontrer. Vous ne vous en porterez que mieux.

LUGO

Quoique malade, j'agirai à ma guise.

L'ALGUAZIL

Venez, vous autres.
(*Il sort.*)

PREMIER GARDE

Monsieur Cristóbal peut se laisser vivre. Je ne le connais pas, oui, je le jure.

SECOND GARDE

Seigneur Cristóbal, je me recommande à vous. Vous n'avez rien à craindre de moi. Je suis aveugle et muet quand il s'agit de raconter quoi que ce soit touchant à la plus mince semelle du soulier qui chausse et porte la base où s'appuie la machine bohémienne.

LUGO, *au garde.*

Où vas-tu, où vas-tu, Calahorra ?

LE SECOND GARDE

Je l'ignore. Que Dieu et la nuit me protègent !
(*Les deux gardes sortent.*)

SCÈNE III

LUGO, puis LAGARTIJA

LUGO, *seul.*

Ils respectent en moi le serviteur de Tello de Sandoval et n'ont aucun souci de Cristóbal de Lugo. Voici qui est merveilleux et incompréhensible. Mais je ferai si bien qu'il s'élèvera un ouragan pour emporter mon

nom par-dessus les murs de Séville. Que mon père, un pauvre tavernier, suspende le rameau à sa porte, qu'il s'industrie à exprimer le jus de la manzanilla et qu'il vive satisfait de ce métier misérable et de son humble condition; moi je serai fameux dans mon armée.

(*Entre un jeune homme nommé Lagartija.*)

LAGARTIJA

Seigneur Cristóbal, qu'y a-t-il? Tu parais troublé. Je jurerais que tu t'es battu.

LUGO

Mets au tombeau cette mine lugubre. J'ai donné de l'air à ma dague parce qu'un brave m'avait grimacé des caresses pour me témoigner son respect. Mais, devant cette lame, il s'est enfui comme le diable devant la croix. Que me veux-tu, Lagartija?

LAGARTIJA

La Salmerona, la Pava, la Mendoza et la Librija, toutes de braves, lucratives et bonnes filles, te supplient d'être des leurs ce soir, quand le soleil attiédi ne dardera plus de traits pénétrants, et d'honorer de ta présence le fameux Alhamillo.

LUGO

Est-ce une partie montée?

LAGARTIJA

C'est un souper devant lequel s'enfuiront à bride abattue les plus fameux festins. Comme avant-dernier plat, on servira un ragoût d'aubergines, mais il y aura un lapin en pâte que transperceront mille flèches de lard, du pain blanc, du vin clairet et du nougat au vin d'Alicante. Chacune de nos belles, pour ce repas, a volé des blancs neufs et luisants et les unes comme les autres ont dérobé le riche réal. Les cabarets ont fourni les citrons, et les alcoves, les oranges. Le pêcheur le plus vaillant qui soit du nord au sud va leur apporter le mulet gras et savoureux et l'anguille glissante.

L'alose toute vivante remuera sa queue dans la chaudière ou sautera inconsciente dans le feu, puis tu verras, mieux que je ne puis te le dépeindre ou te le décrire, combien est appétissant le crabe rouge assaisonné de tranches de citron et de poivre bien moulu et comme il chasse la paresse.

LUGO

Lagartija, tu es un peintre consommé.

LAGARTIJA

Enfin, il y aura mille plats différents, variés qui décimeront les désirs de la gourmandise.

LUGO

Qu'entends-tu par décimer ?

LAGARTIJA

Diviser le désir en le portant ici, là, ailleurs, de sorte que la variété des mets triomphera de la raison.

LUGO

Et qu'y aura-t-il avec elles ?

LAGARTIJA

Qui ? Patojo le Bancal, Mochuelo le Chat-huant et Tuerto le Borgne d'Almadén.

LUGO, *ironique.*

Qui doit avoir peur de lamper des rasades.

LAGARTIJA

Viens et tout se passera bien.

LUGO

Peut-être irai-je pour te faire plaisir. Tu as dans l'esprit je ne sais quelle vivacité qui m'enchante.

LAGARTIJA, *s'inclinant.*

J'embrasse la plante de tes pieds valeureux.

LUGO

Relève-toi, petit flatteur. Ce métier est indigne de toi.

LAGARTIJA

Aussi bien, j'espère en exercer bientôt un autre où je trouverai la route du Pérou.

LUGO

Quel est ce métier ?

LAGARTIJA

Seigneur Lugo, celui de joueur. Car, lorsqu'on l'entreprend et que l'on y devient habile, l'on est le bourreau des bourses. De ci, de là, n'en as-tu pas vu des milliers avec leur cape cossue volant mieux qu'un faucon et enfermant le Potosi entre deux jeux de cartes polies par l'usage ? Certains feignent d'être manchots pour porter des coups droits aux plus habiles et rien ne m'enchante comme de leur voir dresser de noires embûches quand ils rencontrent quelques pièces blanches sur leur chemin.

LUGO

Tu en sais long. Mais quel est le papier que tu portes sur la poitrine ?

LAGARTIJA

On l'aperçoit donc ? Sans que j'en tire profit, il contient tout le cerveau d'Apollon. C'est une romance argotique qui se peut égaler et comparer aux meilleures que l'on ait jamais composées. Elle use des suprêmes ressources qu'offre la Truanderie, est écrite dans un argot flamboyant et fourmille de mots nouveaux et enchanteurs, les uns tendres, les autres fiers, ceux-ci s'élevant jusqu'aux cieux, ceux-là descendant aux enfers.

LUGO

En ce cas, tu vas me la dire.

LAGARTIJA

Je la sais par cœur, afin de n'en rien ignorer, de la bien mettre en lumière.

LUGO

Quel est le sujet ?

LAGARTIJA

Il s'agit d'un gueux, d'un enfant de Bohème qui s'est mesuré avec un taureau.

LUGO

Allons-y, Lagartija.

LAGARTIJA

Allons-y et que tout le monde remarque et observe combien mon esprit s'essaie à surpasser celui qui s'élève le plus haut.

« L'année quinze cent trente-quatre s'écoulait, on avait atteint le mardi vingt-cinq mai, jour à jamais funeste, quand il survint à Séville un événement mémorable, digne d'être décrit par les poètes et chanté par les aveugles. De la grande cour des Ormeaux où la Truanderie tient ses assises, sort le truand Reguilete vêtu à miracle. Il ne va se promener ni au Caire, ni au Maroc, ni en Chine, ni en Flandre, ni en Allemagne, ni moins encore en Lombardie. Il se rend simplement à la place bénie de San Francisco où se donne une course de taureaux pour la fête de sainte Juste et de sainte Rufine. A peine est-il entré dans l'arène, qu'il attire tous les regards et que sa bonne grâce est l'objet de l'admiration générale. A ce moment, paraît un taureau farouche. — Sainte Marie, protège-moi! — La bête charge, jette notre héros les pieds en l'air et le laisse mort, baigné dans son propre sang. Telle est la triste fin de la romance, parce qu'ici Reguilete trouva la fin de sa vie. »

LUGO

Est-ce là cette romance étourdissante dont tu me parlais ?

LAGARTIJA

Je loue sa simplicité et l'élégance du style et par-dessus tout l'esprit qu'elle montre en arrivant si vite au dénoûment.

LUGO

Qui l'a composée ?

LAGARTIJA

Tristán, qui dirige la sainte sacristie de San Román, un poète qui laisse bien loin derrière lui Garcilaso et Boscán.

(*A ce moment entre une dame dont la mante cache la moitié de la figure*).

SCÈNE IV

LUGO, LAGARTIJA, LA DAME

LA DAME

Un mot, beau cavalier.

LUGO, *à Lagartija.*

Que Dieu t'accompagne. Peut-être irai-je si tu es certain que les autres y seront.

LAGARTIJA

Je te le répète, ils iront; je le sais et je sais aussi que nos amis t'attendent. (*Il sort.*)

SCÈNE V

LUGO, LA DAME

LA DAME

Poussée par un désir que j'ai vainement combattu, me voici devant vous, à l'insu de mon mari. Regardez

la figure que cache cette mante et puis vous verrez (*Lugo la regarde sous la mante.*) si vous pouvez porter un remède aux maux que ma langue vous confesse. Me connaissez-vous?

LUGO

Trop.

LA DAME

Alors, vous avez conscience de la force dont je suis l'esclave et qui me contraint d'accomplir cette démarche. Mais afin que vous ne demeuriez pas calme en songeant aux raisons que j'ai de venir vous trouver, apprenez que du consentement de mon âme, je suis prête à vous sacrifier la vie. Votre rare vaillance et tout votre être ont produit une telle impression sur mon cœur que, de nuit comme de jour, votre image me poursuit. Cette pensée m'obsède au point que l'honneur cède devant l'amour et que la volonté donne son libre consentement au désir. Aussi bien, oublieuse de mes devoirs, insoucieuse des bienséances, je m'abandonnerai et vous parlerai sans réticences. Sachez, Lugo, que je vous adore. Je ne suis pas laide et je suis très riche; je saurai donner et je saurai aimer; vous devez le voir à l'émotion qui m'étreint. La femme en proie à l'amour dominateur, fût-elle toute misère, se montre généreuse envers le maître de sa vie. Chez toi ou chez moi, de ma personne ou de ma fortune, tu peux attendre non pas de simples remerciements mais des services sans limite. Ne te laisse pas gagner par la peur, mon mari n'est pas à craindre. La confiance favorise la tromperie, et les soupçons, quand ils demeurent discrets, n'ont jamais les tristes conséquences qui sont l'apanage coutumier de la jalousie. D'ailleurs, comme je ne lui ai donné aucune occasion d'être méfiant, je tiens qu'il sera trompé à notre entière satisfaction. Mais pourquoi ces rides à ton front, pourquoi fronces-tu les sourcils? Est-ce là ta réponse? Comment faut-il l'interpréter?

LUGO

Tes offres impertinentes me laissent rempli d'admiration. Puisque tu souhaitais satisfaire un caprice condamnable, tu aurais dû chercher un sujet qui eût mieux apprécié que moi tes fastueuses générosités et, dans la ville, tu aurais pu choisir, comme des poires au marché, un amant qui eût répondu à tes avances avec plus de chaleur. Le but élevé que se fussent proposé tes mauvais désirs eût été leur excuse, tandis que l'humilité de ma situation aggrave la faute. Je suis le pauvre serviteur de Tello de Sandoval, un inquisiteur qui se consume entre ses livres et qui, tu en sais la raison, n'a jamais eu les clefs de la richesse. Je vis soumis à l'oint du Seigneur, ignorant l'étreinte du désir et chaque jour je porte le seau et j'accomplis ma tâche en manœuvre zélé. Mes occupations sont viles, mais j'y déploie une telle ardeur que je ne saurais céder aux sollicitations, au moins à celles des amoureuses appartenant aux hautes classes dont tout indique que tu fais partie. Mes ailes sont des ailes de corbeau...

LA DAME

Ne fais pas de toi un portrait plus outré. L'amour t'a peint dans mon imagination et il t'a doté de beaucoup plus de perfections que tu ne t'en accordes. Je ne te demande pas d'enfanter des chimères, je me contenterais — désir bien modeste — d'être aimé puisque je t'aime. Mais, malheur sur moi ! mon mari ! Que faire? Je tremble et j'ai peur, bien que je me sache méconnaissable.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE MARI

LUGO

Calmez-vous et restez à l'écart. Il ne vous reconnaîtra pas.

LA DAME, *à part.*

Malgré mon désir de fuir, je ne puis remuer les pieds.

LE MARI

Seigneur Lugo, qu'y a-t-il de neuf ?

LUGO

Certaine affaire que je vais vous conter et qui m'obligeait à me mettre en quête de vous.

LA DAME, *à part.*

Je voudrais m'en aller et je n'ose.

LE MARI

Je suis à vos ordres. Contez-moi ce que vous avez à me dire.

LA DAME

Partir eût été de beaucoup préférable.

LUGO

Approchez-vous et écoutez. La beauté que le ciel a bien voulu départir à votre femme et qui lui fait de la terre un paradis a enflammé le cœur d'un jeune homme et l'a réduit à l'état de charbon de la fournaise amoureuse. Il est riche, il est puissant et audacieux, au point de renverser et de briser les obstacles jugés insurmontables. Il n'use ni de promesses ni de prières et, pour se guérir, il recourt à des remèdes plus prompts et plus actifs. L'honnêteté de votre femme est si grande, dit-il, qu'elle le surprend et qu'il l'admire autant que sa beauté. Jamais, il ne lui a parlé d'amour parce que l'audace expire devant la modestie.

LE MARI

Cet homme vient-il chez moi ?

LUGO

Il rôde autour de votre maison, mais il n'y entre pas.

LE MARI

Qui épouse une jolie femme divorce avec l'honneur à moins que le ciel n'y remédie.

LA DAME, *à part.*

Quel est le sujet de leur entretien? Serait-ce moi? Que Dieu me protège! Combien j'ai raison de craindre!

LUGO

Je dis enfin que tel est le feu qui embrase, telle est la passion qui bouleverse cet amant qu'il compte en appeler à la force au lieu de recourir à la prière. Il veut vous voler votre femme avec le concours de garnements de ma trempe, vaillants, audacieux, débauchés. Il m'a parlé de ses projets, me tenant pour le chef de cette mortelle engeance qui met le sceau sur ses mauvaises actions. Quoique je sois un garçon aventureux, de ceux qui fréquentent le champ des travers, je ne tue pas par intérêt, ni ne me complais dans les vilenies. Je lui ai promis de l'aider avec le ferme dessein de vous prévenir. Vous êtes avisé, il vous est facile maintenant de parer le coup.

LE MARI

Je suis homme à me défendre. J'ai du courage et je porte une épée.

LUGO

Contre les menées perfides, l'homme le plus courageux ne peut rien.

LE MARI

Enfin, ma femme ignore les projets de ce coquin.

LUGO

Elle pense à vous offenser comme y songe cette vertueuse dame voilée. Sur le ciel, je jure qu'elle ne sait rien.

LE MARI

Je suis décidé à l'éloigner.

LUGO

C'est bien à ce parti que je m'arrêterais.

LE MARI

Je la mettrai en un lieu où le vent à peine pourra l'effleurer.

LUGO

Soyez prudent et vous mènerez à bonne fin une aventure périlleuse. Éloignez-la et, à mesure que les jours passeront, l'absence rafraîchira un cœur que la présence embrasait. Jamais l'amour ne s'installe d'une manière durable chez ceux à qui les années sont encore légères.

LE MARI

Je vous remercie de cet avis, Seigneur Lugo, et un jour vous saurez de ma courtoisie si je mérite votre amitié. Je désirerais connaître le nom du galant acharné à ma poursuite?

LUGO

C'est me demander un renseignement que l'on ne doit pas attendre d'un homme tel que moi. Il suffit que vous emportiez d'ici un avis utile pour régler au moins votre conduite. Hormis ce que je vous ai raconté, vous ne saurez rien autre chose de cette affaire. Votre femme est de tout point innocente. Satisfait de cette assurance, agissez en homme prudent.

LE MARI

Je possède dans un gros village, une maison de campagne solide et munie de clefs capables d'opposer une résistance victorieuse aux entreprises de cet audacieux garnement... Ne bougez pas, ma tête est pleine de projets, je vais réfléchir.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII

LUGO, LA DAME

LA DAME, *se rapprochant de Lugo.*

L'âme pour me quitter, affleurait déjà les lèvres. Plus je m'y efforçais et moins je pouvais me mouvoir. Celui dont la conscience est lourde de trahison a besoin de toute son énergie, pour ne pas se trouver en présence de l'homme qu'il s'apprête à offenser.

LUGO

Surtout si l'offense est faite par la femme au mari.

LA DAME

Le nuage s'est dissipé. Satisfais maintenant ma curiosité ; contes-moi ce que tu demandais à mon esclave et maître.

LUGO

On m'a chargé de placer je ne sais quelles marchandises. Je lui disais que, s'il le désirait, nous irions aussitôt les voir.

LA DAME

De quelle nature sont-elles ?

LUGO

De la meilleure qualité. Il importe à son honneur et à sa fortune de les acquérir.

LA DAME

Comment lui ferai-je comprendre l'importance de cette affaire?

LUGO

En te taisant. Tais-toi et va-t'en. Suis mon conseil et tu lui assureras un gain certain.

LA DAME

Alors, quel témoignage, quelle certitude me donnes-tu que nous nous reverrons dans la joie ?

LUGO

Aucun qui soit à ton goût, du moins pour aujourd'hui.

LA DAME

Quand donc le recevrai-je, si tant est que tu goûtes ce que je goûte?

LUGO

Je ferai en sorte de te rencontrer. Que la paix t'accompagne, retire-toi.

LA DAME

Qu'elle soit avec toi et que l'amour te réduise sous sa puissance comme il m'a soumis à son empire.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

LUGO, seul.

LUGO

Comme de la foudre du ciel, comme des tempêtes de la mer, comme d'un affront imprévu, comme d'un tremblement de terre, comme d'un fauve furieux, comme d'un homme grossier, effronté et licencieux, je demanderai à Dieu d'écarter de ma route les femmes déterminées.

(*Il sort.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Le parloir du licencié Tello de Sandoval, maître de Cristóbal de Lugo.

SCÈNE IX

TELLO DE SANDOVAL, L'ALGUAZIL VILLANUEVA qui a déjà paru.

TELLO

Est-ce pis que des folies de jeunesse ?

L'ALGUAZIL

C'est tel, si l'on n'y porte remède, que la ville entière en sera sûrement scandalisée. Comme chrétien, je jure à votre grâce qu'il combine et commet de telles escapades que personne n'est à l'abri de ses mauvais coups.

TELLO

Est-il voleur ?

L'ALGUAZIL

Non, certes.

TELLO

La nuit venue, court-il la ville pour enlever les capes ?

L'ALGUAZIL

Pas davantage.

TELLO

Que fait-il donc ?

L'ALGUAZIL

Cent mille autres diableries. Affermir sa réputation de bravoure le rend fou. Là, il se bat, ici il blesse, plus loin il assaille ; il est le roi et le loup-garou de la Bohème furieuse. Avec une dague qu'il met au vent et un bouclier qu'il porte pendu à son côté, il se mesure contre qui veut ou contre qui lui chante. Il est respecté de toute la truanderie. Il s'enquiert sur les querelles et passe sa vie à chercher des querelles, il trompe et il est le seigneur de la débauche. Les garnements de son espèce approuvent tout ce qu'il fait et défait, la Cour des Ormeaux lui rend hommage, et il se complaît à y lancer des brocards. Enfin, que dirai-je à votre grâce ; pour trois blessures à diverses personnes, je suis porteur de trois mandats que je n'exécute pas, et l'alguazil Pedro Arnas en a deux autres. Bien souvent il m'a pris l'envie de tout aven-

turer et de le saisir soit ouvertement, soit en employant la ruse, mais le sachant l'objet de la haute protection de votre grâce, je n'ose ni l'offenser, ni le toucher, ni même le regarder.

TELLO

Je reconnais que je suis votre débiteur et je m'acquitterai quelque jour envers vous. Je tâcherai de modérer Lugo ou, sur la vie de mon âme, c'est moi qui remplirai l'office de bourreau. Le mieux serait de l'éloigner de Séville et de l'amener à Mexico où je vais aller, mais, en attendant, je suis tout disposé à le réprimander et à le punir. Que votre grâce aille en paix. Je lui suis reconnaissant de son avis et dès ce moment je lui promets d'être tout à elle.

L'ALGUAZIL

J'ai la conviction qu'il s'amenderait si on le sortait de Séville où, par une vertu merveilleuse, la semence de la paresse s'élève par-dessus les autres plantes.
(*Il sort.*)

SCÈNE X

TELLO DE SANDOVAL, seul.

Ce garçon me trompe et, à bride abattue, il compromet mon honneur et le salut de son âme ! S'il ne se corrige pas, je l'éloignerai de ma protection. Se voyant sans appui, peut-être reconnaîtra-t-il ses erreurs et s'amendera-t-il; c'est à l'ombre de la faveur que les vices croissent sans doute.
(*Il sort.*)

TROISIÈME TABLEAU

Une rue de Séville, de grand matin, avant le lever du jour.

SCÈNE XI

CRISTOBAL avec son bouclier et sa dague de truand, DEUX MUSICIENS avec leur guitare, puis UN HOMME à la fenêtre de l'une des maisons.

LUGO

Jouez; c'est bien la maison, je m'en porte garant et que l'appel de vos guitares arrive rapide aux oreilles de la nymphe sarrasine dont je vous ai parlé et dont la vie et les miracles font couler de mes lèvres des vers tout rythmés. Jouez la jácara; je commence.

PREMIER MUSICIEN

Veux-tu que nous brisions les fenêtres avant de préluder... pour attirer son attention?

LUGO

Nous nous engagerons dans cette voie après la sérénade. Allez maintenant, guitares et chanteurs.

(*Ils jouent.*)

« Qu'elle écoute celle qui vint de la terre sarrazine porter la guerre à Séville et qui arriva nue comme une vaillante, la gueuse qui peut traiter de parent le grand Miramolin, celle qui se glorifie de son abjection comme d'autres sont fières de leur générosité, celle qui possède quatre, que dis-je, quatre mille défauts, celle qui dans les nuits obscures traverse sans ailes les plaintes et les soupirs, celle qui tient pour un grand bonheur d'être l'amie d'un laquais, celle qui possède un perroquet qui sans se lasser l'appelle guenon, celle qui en expérience et en astuce rendrait des points à Célestine, celle qui, pareille à l'hirondelle, change de pays et de climat à chaque saison, celle qui a gagné à pair et même à impair ce qu'elle possède, celle

qui accepte sans se brouiller le plus minime payement, celle qui n'a jamais gardé sa foi, ni tenu la parole donnée, celle qui est prodigue de ses faveurs au point de surpasser les plus riches et les plus généreuses, celle qui pour cinq blancs vous abandonnerait les fèves et le crible. »

(*Un homme à demi vêtu, avec un mouchoir autour de la tête et une chandelle à la main se montre à la fenêtre.*)

L'HOMME

Êtes-vous dans votre bon sens, Messieurs; ne comprenez-vous pas que personne ne vous écoute dans cette maison?

PREMIER MUSICIEN

Comment cela se fait-il, espèce de mouchette?

L'HOMME

Depuis quatre jours, la propriétaire est à l'ombre.

DEUXIÈME MUSICIEN

Comment à l'ombre, que veux-tu dire, convalescent?

L'HOMME

En prison. Ne le démêlez-vous pas?

LUGO

Et pourquoi l'y a-t-on mis?

L'HOMME

Parce qu'elle était l'amie de Pierre Papin; vous savez, le Pierre Papin des cartes à jouer.

PREMIER MUSICIEN

Ce Français bossu?

L'HOMME

Celui-là même qui tient boutique dans la rue de la Sierpe.

LUGO

Rentre donc, tavernier empesé.

DEUXIÈME MUSICIEN

Plonge, spectre, fantôme.

PREMIER MUSICIEN

Cache-toi, basset fiévreux.

L'HOMME

Eh bien, je m'en vais, bande de filous ! je plonge, rats carnassiers ! je me cache, suppôts du vol !

LUGO

Vive Dieu ! Ce fils de guenon est de méchante humeur.

(*Lugo et les musiciens ramassent des pierres.*)

L'HOMME

Que personne ne tire, laissez les mains en repos, que les languent seules travaillent.

PREMIER MUSICIEN

Qui te tire, crasseux, vilain personnage ?

L'HOMME

Vais-je encore vous servir de cible ? Si oui, je me cache ! Adieu, garnements, je ne suis pas une poire que l'on abatte à coups de motte. (*Il ferme la fenêtre.*)

LUGO

Avez-vous vu ? Fait-il des embarras le faquin ? Laissez-le se lamenter et ne lui jetez pas de pierres.

DEUXIÈME MUSICIEN

C'est un ravaudeur fort gentil.

PREMIER MUSICIEN

Qu'allons-nous faire ?

LUGO

Allons donner l'assaut à la boutique du pâtissier qui est ici, tout près.

DEUXIÈME MUSICIEN

Hâtons-nous. C'est l'heure où il fait ses gâteaux. Voici venir un aveugle qui nous avertit que le jour est sur le point de se lever.

(*Entre un aveugle.*)

SCÈNE XII

LES MÊMES, L'AVEUGLE

L'AVEUGLE

Je n'ai pas été très matinal puisque l'on parle déjà dans la rue. Aujourd'hui, je vais commencer ma tournée par ce tailleur.

LUGO

Holà, l'aveugle ! Holà, brave homme !

L'AVEUGLE

Qui m'appelle ?

LUGO

Prenez ce réal et dites l'une après l'autre dix-sept oraisons pour les âmes du purgatoire.

L'AVEUGLE

De grand cœur, Seigneur, et je m'efforcerai de les dire clairement et dévotement.

LUGO

Ne les avalez pas sans mâcher et surtout ne les rognez pas.

L'AVEUGLE

N'ayez crainte, Seigneur, je m'en garderais. Je vais m'installer sur ces marches et quand je serai assis, je les dirai sans hâte.

LUGO

Dieu vous garde.

(*L'aveugle sort.*)

SCÈNE XIII

LUGO, DEUX MUSICIENS

PREMIER MUSICIEN

Ami Lugo, as-tu gardé quelque chose pour le vin ?

LUGO

Pas même une pièce de cinq maravédis.

PREMIER MUSICIEN

Vive Roque ! Quel caractère extraordinaire est le tien ! Bien souvent, je t'ai vu faire l'aumône au moment où la langue se colle au palais et sans conserver au moins de quoi acheter une cruche de Cazalla.

LUGO

Les âmes du purgatoire me prennent tout ce que j'ai ; mais j'espère qu'un jour elles tiendront à honneur de me rendre cent pour un.

DEUXIÈME MUSICIEN

Tu t'y prends à l'avance.

LUGO

J'ai peur du contraire. Jamais une bonne action ne reste sans récompense.

(*Dans l'intérieur de la boutique, on entend un bruit analogue à celui que font les pâtissiers. L'un d'eux chante ce qui suit.*)

« Loin de moi, vains et perfides conseillers, ne réveillez pas ma douleur. Que vos mains me respectent parce que l'amour et son conseil tuent ceux qui sont en bonne santé. »

PREMIER MUSICIEN

Holà ! le pâtissier est en train de chanter. J'ai peur qu'il ne s'égosille en vain. A quels conseillers en veut-il ? As-tu des gâteaux, grosse cruche à tétines ?

LE PATISSIER

Extrait de musicien sans yergogne.

LUGO

Répondras-tu, pâtissier de ruisseau ?

LE PATISSIER

J'en ai, graines de filous, mais ils ne sont pas pour des vauriens de votre espèce.

LUGO

Ouvre, marmiton astucieux et donnes-nous de tes gâteaux.

LE PATISSIER

Je m'y refuse, sournois. Frappez à une autre porte. Pour le moment celle-ci est fermée.

LUGO

Par Dieu, à coups de pieds, j'en fais du bois bon à brûler, si par hasard tu ne m'ouvres pas, bons vins.

LE PATISSIER

Par Dieu, elle restera close, mauvais vinaigres.

LUGO

Tu vas le voir, comme disait Agrajes.

PREMIER MUSICIEN

Laisses-moi passer et tiens-toi en repos. Je me charge de la briser.

(*Il donne des coups de pieds dans la porte. Le pâtissier sort de la boutique suivi de ses garçons. Tous sont armés de pelles, d'écouvillons et de broches.*)

LE PATISSIER

Fripons, coquins, il n'y a pas d'Agrajes qui tienne. Jouez-nous quelque tour de votre façon et nous jouerons de la pelle et de la broche.

DEUXIÈME MUSICIEN

Cache-toi, corbeille de jonc.

LUGO

Veux-tu que je te brise les molaires, rameur de Caron le Roussi.

LE PATISSIER

Corps du fils de ma mère ! N'est-ce pas Cristóbal, Cristóbal de Tello ?

PREMIER MUSICIEN

Oui, c'est lui. Pourquoi le demandes-tu, manche à balai, fainéant ?

LE PATISSIER

Je le demande parce que je suis son ami et son très dévoué serviteur. Pour quatre ou six gâteaux, il ne fallait pas briser les portes et les fenêtres, ni m'accabler de brocards et de railleries. Entrez, Cristóbal, ainsi que vos amis (*A ses garçons.*), et vous, enlevez la devanture et la mettez à terre.

LUGO

Vive Dieu, tu es un prince entre les princes et cette soumission me désarme; tu ne souffriras ni de ma juste colère ni de ma mauvaise humeur. Rengaînez les pelles et les écouvillons et soyons amis *usque ad mortem.*

LE PATISSIER

Par saint Pito ! Ils entreront tous et, en l'étrennant, ils porteront bonheur à la fournée encore chaude. Et même j'ai une outre de vieil Alami aussi plaisante aux lèvres qu'aux yeux.

PREMIER MUSICIEN

Tout ce que fait cette femmelette, c'est par crainte de Lugo.

LUGO

Peu importe. Saisissons l'occasion par un pan de ses habits, par la houppe ou par le toupet, comme on dit, sans nous inquiéter si la peur ou la courtoisie nous la présentent. Monsieur le pâtissier est la poli-

tesse en personne et moi, qui suis son ami véritable, il me plaît infiniment de lui plaire.

(*Ils sortent tous.*)

QUATRIÈME TABLEAU

Une salle dans la maison de l'inquisiteur Tello de Sandoval. Il commence à faire jour.

SCÈNE XIV

ANTONIA, puis TELLO DE SANDOVAL

ANTONIA, *seule, enveloppée dans une mante tapageuse, sans être très riche.*

Si à cette heure je le rencontrais dans sa chambre, rien ne me serait plus agréable. Peut-être seule à seul trouverai-je des paroles capables de l'attendrir. Quelle audace est la mienne. Puisse-t-elle au moins me donner de la force et relever mon courage, car la jalousie et l'amour m'accablent et leur violence m'ôte jusqu'à la volonté. C'est sa maison et la porte, comme je le souhaitais, paraît entr'ouverte. Mais hélas ! auprès de ses gonds, je vois étendues mes espérances mortes ! A peine je saurais me mouvoir La crainte m'étreint et, pourtant, mon âme doit s'enhardir, parce qu'au point où j'en suis aujourd'hui, je m'attends à tout perdre ou à tout gagner.

TELLO DE SANDOVAL, *dans sa robe du matin, et lisant ses heures.*

Deus in adjutorium meum intende. Domine ad adjuvandum me festina. Gloria Patri et Filio et Spiritui Sancto. Sicut erat...

Qui est là ? Quel est ce bruit ? Qui est là ?

ANTONIA

Malheureuse que je suis ! Que m'est-il arrivé ?

TELLO

Madame, que cherchez-vous d'aussi bonne heure chez moi ? Le jour se lève à peine. Ne vous troublez pas. Pourquoi vous troublez-vous ?

ANTONIA

Seigneur...

TELLO

Hâtez-vous. Qu'y a-t-il ? Expliquez-vous.

ANTONIA

Qu'on le presse ou non, celui qui a l'intention de tromper ne met pas les pieds dans le droit chemin ; il ne saurait pas. Je viens chercher Lugo.

TELLO

Mon serviteur ?

ANTONIA

Oui, Seigneur.

TELLO

D'aussi bonne heure ?

ANTONIA

Parfois l'amour fait lever à l'aurore.

TELLO

Vous l'aimez donc bien ?

ANTONIA

Je confesse que je l'aime, mais d'un amour pur et innocent.

TELLO

Venir aussi tôt vous condamne.

ANTONIA

Quand le feu est ardent, il brûle à toutes les heures du jour.

TELLO

Cherchez ailleurs des aliments à lui donner. Ma maison est l'asile de l'honnêteté, vous n'y trouverez rien autre. Et si ce jeune homme est l'objet de vos vi-

sites, dès aujourd'hui je veillerai à ce qu'elles n'en aient plus.

ANTONIA

Votre grâce se tourmente sans raison. Je jure que, partout où il le voudra, Lugo remportera la palme sur mille hommes d'honneur. Certes, il est turbulent, bretteur, friand de tuerie, mais quand il s'agit d'amour, je le tiens pour un vrai billot. Aussi bien la douce et amoureuse Vénus eût respecté mon repos, si sa dague acérée et son bouclier d'acier ne m'eussent attaché à ses pas.

TELLO

Il est courageux ?

ANTONIA

Vous pouvez sans scrupule — et, peut-être même serait-ce lui faire injure — l'égaler à Garcia de Paredes. Sa vaillance est si captivante qu'il traîne mortes à sa suite toutes les femmes perdues et que les autres le bénissent.

TELLO

Je l'entends ; cachez-vous là ; je désire l'interroger sans qu'il vous voie.

ANTONIA

Ce n'est pas lui.

TELLO

Je ne crois pas me tromper ; j'ai reconnu son pas. Ensuite je vous donnerai l'occasion de lui parler.

ANTONIA

Que la fortune me soit propice !
(*Elle se cache.*)

SCÈNE XV

TELLO, LUGO, ANTONIA d'abord cachée.

LUGO, *portant la dague et le bouclier pendus dans le dos et tenant un rosaire à la main.*

Mon maître est levé d'habitude à cette heure mati-

nale. Voyez si je me trompais. Le voici. Je parierais pour un sermon dont je le tiendrais quitte. Qu'il se hâte et qu'il me laisse en paix. *Amen.*

TELLO

D'où venez-vous, garnement ?

LUGO

Mais... d'où dois-je venir ?

TELLO

De blesser, de tuer, de truander selon votre coutume.

LUGO

Je ne tue ni ne blesse personne.

TELLO

Sept fois je t'ai sauvé de la prison.

LUGO

C'est passé. Maintenant je mène une autre vie.

TELLO

C'est pour cela qu'il y a un mandat d'arrêt lancé contre toi.

LUGO

Il se peut, mais personne ne menace celui qui donne des coups de pied au vent. Tout ce dont on m'accuse se résume à des enfantillages légers sur la conscience parce que je les sais sans gravité. C'est couper la figure à un fanfaron arrogant, c'est lancer une raillerie piquante, un brocard aiguisé, un mot gracieux et rare, c'est enlever une dizaine de gâteaux ou une caisse de cédrats confits, c'est arbitrer une querelle entre deux malandrins novices, c'est entretenir au pâturage deux ou parfois trois vaches, mais sans les traire, ni en vendre le lait comme il est d'usage dans la Truanderie, c'est tâcher qu'aucun drôle ne donne le ton là où je me trouve et veiller à ce qu'il ne me traite pas comme la semelle de mes pantoufles. Ces espièglerie et d'autres analo-

gues, je les fais pour passer le temps sans jamais négliger mes prières ni oublier de dire les psaumes de la pénitence. Et bien que je sois coutumier du péché, je pense, et il en sera ainsi, que les grains de ce rosaire rendront bon compte de moi.

TELLO

Réponds-moi, insensé? Ne comprends-tu pas que, dans ces conditions, distribuer aux pauvres de l'argent ou du cuivre équivaut à leur donner les pieds d'un porc volé ? Chaque jour, tu en conviens, tu offenses Dieu mille fois et tu penses que, pour aller au ciel, il te suffit de réciter un rosaire ? Entre dans ma chambre et apporte-moi un livre que tu trouveras sur la table. (*Lugo se dirige à reculons vers la chambre afin de ne pas montrer la dague et le bouclier qui lui pendent dans le dos.*) Dis-moi quelle est donc cette manière inexplicable de marcher ? Es-tu une écrevisse pour aller à reculons ! Quelle est cette nouveauté ?

LUGO

Est-il vraiment étrange qu'un bon serviteur ne tourne pas le dos à son maître et n'est-ce pas plutôt une marque de déférence ?

TELLO

Je n'ai jamais vu donner un pareil témoignage de respect. Tourne-toi, te dis-je.

LUGO

Je me tourne. Je voulais vous cacher ces armes et, dans ce dessein, je faisais des pas en arrière.

TELLO

Je reconnais maintenant que tu es Satan. Des armes dans la maison? Y aurais-tu des ennemis par hasard ? Oui, sans doute. Les ministres de mort suspendus à ta ceinture en témoignent et me confirment aussi qu'un mauvais garnement dévoyé recule toujours au lieu d'avancer. Je dois aller bientôt dans la Nouvelle

Espagne. Je t'emmènerai avec moi, démon. Prépare-toi à ce voyage. C'est le cas de te montrer sage et prévoyant. Mais si au lieu de livres, tu emportes les bijoux dont je te vois paré (*Ironique.*), tu fourniras une preuve indéniable de ta grande et puissante intelligence. Tu réponds bien à l'espérance trompeuse où j'ai vécu ; tu reconnais bien le soin que j'ai pris de tes études et de ton éducation, tu me payes bien, tu as grand souci de donner de nouvelles assises à ton humble naissance et de fuir la dissipation et les aventures. Je te montrerais en vain par des exemples que jamais Aristote et Mars ne vécurent en bonne intelligence et que la sagesse ne considère pas un bouclier comme un complément souhaitable aux sommaires de la logique. Attends ; je veux te donner la preuve de ce que tu vaux, si tant est que le témoignage des femmes a une valeur en pareille circonstance. (*Se tournant vers l'endroit où s'est cachée Antonia.*) Sortez, Madame, et parlez à votre dur et incorruptible diamant, à ce garçon honnête mais friand de tueries, vaillant mais perdu de vices.

(*Antonia sort de l'endroit où elle s'est cachée.*)

LUGO

Démon, qui t'a conduit ici ? Pourquoi me poursuis-tu si tu ne dois recueillir aucun fruit de tes mauvaises pensées ?

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LAGARTIJA, la figure bouleversée.

TELLO

Jeune homme, qui cherchez-vous, pour entrer comme un ouragan ? Que répondez-vous ? Que dites-vous ?

LAGARTIJA

Je dis... Que Dieu me protège... Je dis... que je cherche le seigneur Lugo.

TELLO

Le voici. Acquittez-vous de votre commission.

LAGARTIJA

La fatigue et l'émotion me paralysent, je ne puis parler.

LUGO

Calme-toi, Lagartija, et dis-moi ce que tu me veux.

LAGARTIJA

Sachant qui tu es, mon âme se rassure et reprend espoir en une heureuse issue.

LUGO

Bien. Qu'y a-t-il ?

LAGARTIJA

Seigneur, l'on vient d'arrêter Carrascosa.

LUGO

Le père ?

LAGARTIJA

Lui-même.

LUGO

Par où le mène-t-on ? Dis-le moi, achèves.

LAGARTIJA

Il n'y a qu'un instant, il arrivait juste devant la porte du comte del Castellar.

LUGO

Qui l'a donc arrêté et pourquoi ? L'as-tu appris ?

LAGARTIJA

Pour une querelle, à ce que j'ai su. L'alguazil Villanueva et deux gardes le portent en l'air comme un voleur. Ton cœur se fendrait, si tu le voyais.

LUGO

C'est bien. Marche devant, guide-moi et si je puis les atteindre, sois assuré que tout se terminera au gré de nos désirs.

LAGARTIJA

Mort à Villanueva !

LUGO

Mort !

(*Ils sortent en coup de vent.*)

SCÈNE XVII

TELLO, ANTONIA

TELLO

Quel est ce père ? Par hasard, aurait-on arrêté un religieux ?

ANTONIA

Non, Seigneur, il n'en est rien. C'est un père de malheur, vu que, dans son métier, il gagne plus que deux ou trois moines.

TELLO

Dites-moi à quel ordre il appartient.

ANTONIA

A celui de la maison-franche, Seigneur. Avec votre permission, il est alcade de la Bohème et ce nom de père lui est donné par les femmes de notre profession. Son fief est la maison-franche, ainsi nommée parce que ses habitantes s'affranchissent de tout devoir.

TELLO

Peut-on profaner ainsi ces noms honorables et respectés d'alcade et de père.

ANTONIA

A qui vit dans cette maison, un père et une mère ne feront, du moins, jamais défaut.

TELLO

C'est bien, Madame, j'en sais assez maintenant. Allez sous la garde de Dieu. Quant à ce mauvais sujet, je le mènerai durement.

ANTONIA, *à part.*

Je cours sur ses pas.

TELLO

La paix soit sur vous.

CINQUIÈME TABLEAU

Une rue de Séville.

SCÈNE XVIII

L'ALGUAZIL VILLANUEVA, DEUX GARDES, CARRASCOSA, PÈRE DE LA BOHÊME, puis LUGO, LAGARTIJA et LOBILLO.

LE PÈRE

Je suis des Carrascosa d'Antequera et j'occupe un honorable emploi dans la république. Vous devriez me traiter avec moins de brutalité. D'habitude, l'on m'adresse des suppliques et il se montre fort imprudent et se met dans un bien mauvais cas, l'alguazil qui a l'audace de me faire un affront public. Si vous employez la violence pour conduire en prison un personnage de mon rang, que ferez-vous à un fripon ? Par Dieu, j'augure mal de vous, Seigneur Villanueva. Considérez qu'à vous conduire envers moi de la sorte, vous rempliriez d'étonnement quiconque vous verrait.

L'ALGUAZIL

Tais-toi et débarrasse-moi la rue plus vite que ça. Nous n'avons rien à gagner ici.

(*A ce moment arrive Lugo, la dague à la main et le bouclier au bras. Viennent avec lui Lagartija et Lobillo.*)

LUGO

Que tout être vivant s'arrête, qu'on rende la liberté à Carrascosa et qu'on me le livre. Pas un geste, pas une parole, quel que soit votre souci de remplir votre mandat. Allons, Seigneur Villanueva, montrez-moi une fois de plus votre désir de m'être agréable.

L'ALGUAZIL

Toujours à vos ordres, Seigneur Lugo.

UN DES GARDES

Je parie qu'il l'emmène.

LUGO

Père Carrascosa, allez et entrez dans San Salvador, une chapelle propice à tous ceux qui ont la justice à leurs trousses, et mettez un terme à vos craintes.

LAGARTIJA

Vive mille ans le nouveau Cid Campeador et que ses souhaits s'accomplissent.

L'ALGUAZIL

Cristóbal, vous venez de voir que je ne veux pas me perdre dans votre esprit et que je suis votre serviteur.

LUGO

C'est bien, je me le rappellerai à l'occasion.

L'ALGUAZIL, *au père.*

Soyez reconnaissant à votre protecteur, seigneur Père.

LOBILLO

Il suffit et suivez en paix votre chemin.

UN GARDE

Ce drôle est-il Barrabas ou le paladin Roland? Il ne nous laisse pas faire une seule levée.

(*L'alguazil et les gardes sortent.*)

SCÈNE XIX

LUGO, LOBILLO, LAGARTIJA, LE PÈRE

LE PÈRE

Nouveau Bravonel espagnol, ton audace singulière m'a délivré des griffes de ce fripon de Luzbel. Pour un oui ou pour un non, je me retirerais. Demeure en paix, honneur et moelle de la Bohème.

LUGO

Je t'approuve, persiste dans cette idée; tu auras bientôt ma visite.

(*Carrascosa sort.*)

(*A Lobillo et à Lagartija.*) Tout s'est terminé pour le mieux.

LOBILLO

Très bien; pas de sang, pas de fer, pas de feu.

LUGO

J'arrivais aveuglé et enflammé de colère.

LOBILLO

Moi aussi. Nous allons la calmer avec une cruche du plus cher.

LUGO

Je suis sollicité par bien d'autres soins. J'ai pris rendez-vous et je dois aller jouer avec Gilberto, un étudiant qui m'a toujours porté guignon, un homme capable, à lui seul, de me désespérer. Il a gagné tout ce que je possède et m'a laissé si démuni que, sur ma foi, si je perds, je ne sais comment m'y prendre pour doubler la mise.

LOBILLO

Je te donnerai un jeu préparé à l'aide duquel tu le dépouilleras de son dernier blanc, de son dernier bijou.

LUGO

C'est recourir aux grands moyens. Mais j'en sais un autre pour lui couper la chance. Que la fortune me montre mauvais visage aujourd'hui et je jure devant Dieu tout-puissant de me faire voleur de grand chemin.

LOBILLO

Résolution courageuse et d'un homme avisé. Si tu perds, et je fais des vœux pour que tu perdes, je ne resterai pas en arrière et je montrerai que ces mains ne sont pas d'un lourdeau.

LAGARTIJA

Ce fut toujours l'occupation favorite des personnes que des raisons différentes mais innombrables ont rendu sages, industrieuses et vaillantes.

LOBILLO

Je suis décidé à te suivre.

LAGARTIJA

Tu peux aussi compter sur moi. Ma volonté, tu le vois, participe de la nature de l'alchimie. Elle s'applique au bien et au mal.

LUGO

C'est vrai. Une pareille déclaration témoigne de ton habileté et de ta souplesse. Je ne t'abandonnerai jamais. Adieu.

LOBILLO

Lugo, quoi, tu nous laisses ?

LUGO

Je ne tarderai pas à revenir.

LAGARTIJA

Sus donc ; partons aussi et allons fêter la vie à l'hermitage du Compas.

(*Ils sortent tous, tandis qu'entrent Antonia et Peralta, étudiant*).

SCÈNE XX

PÉRALTA étudiant, ANTONIA

ANTONIA

Si je le rencontre, mes malheurs s'en accroîtront.

PERALTA

Est-ce la jalousie, est-ce l'amour qui vous amène ici, Madame Antonia.

ANTONIA

J'ignore si ce n'est pas la rage.

PERALTA

En vérité, l'ardeur de vos sentiments vous égare.

ANTONIA

Il n'y pas de recoins si cachés où l'on ne sache mon aventure.

PERALTA

C'est la rendre publique que de courir éperdue et sans prendre de repos à la recherche de cet homme.

ANTONIA

Homme! S'il l'était, mes cruelles angoisses auraient un terme. Mais il n'en a que le nom, du moins avec moi.

PERALTA

Comment?

ANTONIA

Il faut le croire puisque l'amour, en ce qui me concerne, l'a blessé avec des flèches de plomb et que la glace est brûlante à ses côtés.

PERALTA

En ce cas, pourquoi l'aimez-vous autant?

ANTONIA

Parce que sa conduite envers les hommes m'émerveille et me transporte. Les plus huppés de la Bohème ne s'inclinent-ils pas devant lui, les bretteurs, les pourvoyeurs de la mort ne lui rendent-ils pas hommage et les braves de San Roman ne le reconnaissent-ils pas pour leur maître? Sa protégée, celle qui est de ses amies, vit sans soucis et sans crainte et se sait à l'abri des périls que courent les femmes de notre condition. N'est-ce pas un avantage précieux ? Qui peut se targuer d'être sienne connaît le bonheur et les témoignages de respect. Puis, aux raisons de l'amour, il n'y pas de raisons à opposer.

PERALTA, *tandis qu'Antonia se retire.*

Pour conclure, ces dames de rencontre font plus de cas d'un Rodomont roué que d'un Médor timide. Au demeurant, cette folle souffre d'une blessure grave. Mais la cloche sonne, allons à notre leçon.

(*Peralta sort, au même moment entrent Lugo et Gilberto, étudiant*).

SCÈNE XXI

LUGO, GILBERTO

GILBERTO

Tu as lieu d'être content, tu peux cesser un moment de te plaindre et faire à bon marché des largesses qui te feront honneur. Tu m'as gagné en une après-midi plus que je ne t'ai gagné en cent jours.

LUGO

J'en conviens.

GILBERTO

Saches-moi gré de ma courtoisie. Et le fond de tes poches ? J'étais fou, sans doute, quand je pensais le connaître.

LUGO

La fortune est inconstante et distribue ses faveurs d'une main capricieuse.

GILBERTO

J'aurais dû prévoir ma défaite parce que les joies du brelandier ne durent guère. Celui qui se fie aux cartes invite la fortune à l'abandonner. Aujourd'hui, tu sortiras victorieux de toutes les querelles. Adieu, Seigneur, adieu favori de la fortune, je retourne à la leçon.

(*Gilbert sort et le mari de la dame qui vint la première entre aussitôt après.*)

SCÈNE XXII

LUGO, LE MARI

LE MARI

Seigneur Lugo, je suis très heureux de vous rencontrer.

LUGO

Seigneur, qu'y a-t-il de nouveau.

LE MARI

La crainte d'une offense me poursuit encore bien que je tienne ma femme bien-aimée dans une maison de campagne si bien close que le soleil en trouve avec peine l'entrée. De mon côté, j'observe la réserve et la prudence que vous m'avez recommandées d'avoir et je meurs de savoir qui me cause tant de soucis.

LUGO

L'auteur de vos maux est dans un tel état de santé qu'il doit songer à quitter la vie plutôt qu'à vous enlever l'honneur. Désormais que tout péril a disparu, arrachez de votre cœur l'anxiété et la jalousie.

LE MARI

Sur cette assurance, je me retire satisfait et je jure de vous servir. Ma personne et ma fortune sont à votre disposition, Lugo; usez-en à votre gré.

LUGO

Les mauvais jours sont passés, je n'en prévois pas le retour et j'accepte comme unique récompense votre désir de m'obliger.

LE MARI

Je ne vois rien en vous qui rappelle l'homme dont le vulgaire mal renseigné fait le portrait. Adieu, Lugo. (*Il sort.*)

LUGO

Adieu.

SCÈNE XXIII

LUGO, LAGARTIJA

LUGO

Lagartija... Quel bon vent t'amène?

LAGARTIJA

On n'est ni plus gentil, ni plus flegmatique. Ne vois-tu pas que deux heures vont sonner (*Lugo prie.*) et que toute la Bohème en goguette t'espère? Suis-moi, la chaleur tombe et la soirée devient propice aux franches lampées. Quand tes amis t'attendent et sont plus désireux que jamais de t'avoir, est-ce bien le moment d'avaler des *Ave Maria?* Sois un truand ou sois un saint. Choisis une fois pour toutes la vie qui t'agrée le plus. Quant à moi, je te laisse. Tant de *Gloria* et tant de *Pater* m'assomment.

(*Il sort.*)

SCÈNE XXIV

LUGO, *seul.*

Me voici seul. Je veux en profiter pour entrer en compte avec moi-même bien que les vagues où je crains de naufrager m'en empêchent. J'ai fait le vœu, si je perdais, de voler sur les grands chemins, claire et manifeste erreur d'une aveugle fantaisie. C'était de l'audace et de la folie pires qu'on ne saurait l'imaginer puisque jamais un vœu criminel n'oblige son auteur à l'accomplir. Mais quand, de propos délibéré, j'ai obéi à un dernier sentiment cupide, ai-je laissé de commettre un péché? La faute est évidente et grave... Qui oserait le nier? Je sais aussi que les contraires se guérissent d'habitude par les contraires. Je ferai donc un vœu contraire au premier et, dès ce moment, je m'engage à entrer en religion. Et maintenant, Seigneur, considère ce brigand converti et repentant; Vierge, Mère du Dieu

Rédempteur, les bandits vous invoquent ; Notre-Dame, écoutez-les. O mon Ange Gardien, accourez, secourez-moi, fortifiez-moi contre la crainte qui demeure dans mon âme en détresse. Ames du Purgatoire qui fûtes toujours présentes à ma pensée, sachez mes angoisses et ma vie pécheresse et puisqu'au milieu des flammes vous pratiquez encore la charité, demandez à Dieu de prêter l'oreille à mes supplications. Psaumes bénis de David qui renfermez tant de mystères qu'ils excèdent le nombre infini de lignes comprises dans le texte, que votre pensée me soutienne. Vous, dont j'ai si souvent imploré les conseils, veillez à ce que mes pieds se détournent d'un chemin où l'âme ne rencontrerait que des tristesses, qu'ils fuient la montagne où je briganderais et violerais les lois chrétiennes, mais permettez que nus, ils foulent les dalles des cloîtres et des chœurs propices à la prière. Allons, démons, je vous défie de mille manières et comme je place ma confiance dans le Dieu de bonté et de miséricorde, je serai victorieux de vous tous.

(*Lugo sort.*)

CINQUIÈME TABLEAU

Les trompettes sonnent, les nuages se déchirent et il apparaît une GLOIRE ou tout au moins un ANGE qui prend la parole dès la fin de la musique.

L'ANGE

Quand un pécheur revient à Dieu et que l'humilité rehausse son zèle pieux, il se fait de grandes fêtes dans le ciel.

SECONDE JOURNEE

PREMIER TABLEAU

Un paysage mythologique.

SCÈNE I

DEUX NYMPHES entrent en scène. Elles sont vêtues avec luxe et portent chacune un cartel à leurs bras. Sur l'un d'eux est écrit *Curiosité* et sur l'autre *Comédie.*

CURIOSITÉ

Comédie?

COMÉDIE

Curiosité, que me veux-tu ?

CURIOSITÉ

Je désirerais savoir pourquoi tu as renoncé à tes antiques vêtements, au cothurne tragique, au soulier comique et populaire et à la toge solennelle, pourquoi tu as réduit à trois les cinq actes classiques où tu te mouvais noble, fière et gracieuse. Aujourd'hui tu joues ici et au même moment tu te montres sur un théâtre de Flandre. Sans prévenir, tu bouleverses les unités de temps, d'action et de lieu. Plus je te regarde et moins je te retrouve. Donne-moi de tes nouvelles, et sois telle que ta meilleure amie puisse te reconnaître.

COMÉDIE

Le temps qui renouvelle le monde perfectionne les arts. Ajouter aux inventions anciennes n'est pas un miracle d'habileté. Dans l'antiquité, je fus bonne et maintenant, si tu y prends garde, tu ne me trouveras pas mauvaise. Cependant, je m'écarte des règles sévères que nous donnèrent et nous léguèrent dans leurs œuvres

admirables les Sénèque, les Térence, les Plaute et les tragiques grecs dont tu connais les noms. Mais, si je néglige quelques préceptes, j'en conserve d'autres; la mode qui ne reconnaît pas le gouvernement des arts en a ainsi décidé. Dans les mille détails d'une pièce, l'action a remplacé le récit et, comme les événements se passent dans des endroits différents, je me trouve forcée de les suivre partout où ils m'appellent. Telle est l'excuse de ce disparate. De nos jours, la comédie est une mappemonde où, à moins d'un doigt de distance, tu verras Rome et Londres, Valladolid et Gand. Peu importe aux spectateurs que j'aille à cette heure d'Allemagne en Guinée, si je ne bouge pas du théâtre. La pensée est rapide et légère et celui qui s'envole avec elle peut m'accompagner en tous lieux sans fatigue et sans risque de me perdre. A l'instant, j'étais à Séville et je m'appliquais à représenter la vie d'un jeune fou, turbulent passionné pour les travaux de Mars, truand par les mains et par la langue, mais incapable de s'absorber dans une admiration éperdue de la vie et des gains infâmes. Étudiant, il fut attentif à lire les psaumes de la pénitence et il ne passa pas un jour sans dire le rosaire. Sa conversion eut lieu à Tolède, mais si je t'en fais le récit véridique, tu me reprocherais à tort de l'avoir placée à Séville. C'est en effet à Tolède qu'il reçut les ordres; plus tard il prit l'habit religieux dans un couvent de Mexico où nous allons être portés comme à travers les airs et, à cette occasion, il changea son nom de Lugo contre celui de la Cruz. Aussi bien, par déférence, l'appellerai-je désormais Fray Cristóbal de la Cruz. Que m'a-t-il fallu pour rapprocher Mexico de Séville? Moins d'un instant. Il m'a suffi de rentraire avec la première journée, la seconde et la troisième, l'une relative à la vie dissolue de notre héros; l'autre, à son existence austère et la dernière, à sa sainte mort et à ses grands miracles. Si j'avais gardé les enseignements de l'art classique, j'aurais eu bien de

la peine à trouver des auberges pour une assistance nombreuse et, faute de navires, à traverser l'immense étendue de mer qui nous sépare de la Nouvelle Espagne. Tu remarqueras, Curiosité, que le frère bénit viendra sur la scène accompagné de Fray Antonio, un bon chantre de lutrin, aimable, joyeux et qui, dans le siècle, se nommait Lagartija, lézard de muraille. En religion, il est un faucon qui dans son vol, on l'espère, s'élèvera jusqu'au ciel.

CURIOSITÉ

Bien que tu ne m'aies pas converti à tes idées, tu m'as ébranlée, amie, et il en est que j'accepte. Je ne répliquerai donc pas et je vais t'écouter.

(*Elles sortent.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Une salle dans un couvent de Mexico.

SCÈNE II

FRAY CRISTOBAL DE LA CRUZ en habit de Saint-Dominique, FRAY ANTONIO vêtu de même.

ANTONIO

Que votre Paternité le sache bien...

F. C. DE LA CRUZ

Entonne un peu plus bas les formules de respect.

ANTONIO

En vérité, mon Père, quand je vois avec quelle vigueur, quelle force et quelle persévérance vous exercez la charité, j'augure que votre vertu habite un corps de bronze et aussi que la mort, pour l'achever, cherchera longtemps la porte avant de la découvrir.

F. C. DE LA CRUZ

Notre chair est une bête sauvage et si on lui rendait la bride, elle s'emporterait au point que personne ne pourrait la ramener de la gauche vers la droite. Notre âme travaille à dompter les sens qui, stupides et dénués d'intelligence, s'engageraient dans les chemins fréquentés par les vicieux si l'on ne s'efforçait de les détourner. La luxure est dans le vin et tout vice est voisin de la débauche et de la mollesse.

ANTONIO

Moi, le jeûne me rend malade, faible, indévot et quinteux. Je me trouvais dans un autre état et dans une autre disposition quand à Séville j'étais ton valet, que dis-je, ton âme damnée. Ah! qu'elles rendent l'esprit subtil et dispos les blanches couronnes de pain d'Utrera! O, raisins argentés, coupés la nuit aux vignes de Triana et si frais le matin dans leur tunique de perles! Est-il rien de plus plaisant, est-il un trait mieux fait pour émoustiller et exciter la gourmandise? Hélas, ils sont passés ces temps heureux et je n'espère plus les revoir.

F. C. DE LA CRUZ

Fray Antonio, mon ami, ces souvenirs sont autant de liens que vous jette le démon acharné à votre perdition. Songez à ce que je vous dis.

ANTONIO

Je me demandais à l'instant où étaient Madame Librija ou la Salmerona, ces fieffées et bonnes pécheresses? Qui nous donnera des nouvelles de Ganchoso, du Lobillo, de Terciado et du fameux Patojo. O jours heureux et dorés, jours de joie et de félicité où la liberté tostait à l'accomplissement de nos désirs exquis!

F. C. DE LA CRUZ

Taisez-vous et recevez la bénédiction de Dieu.

ANTONIO

Que votre Paternité se taise et qu'elle me laisse parler. J'évacue ainsi une humeur très mauvaise qui m'est amère et m'étouffe.

F. C. DE LA CRUZ

Vos propos déréglés m'effraient. A les écouter, j'ai peur que vous ne renonciez à la vie monastique. Ce jour-là serait pour nous deux une nuit enveloppée de deuil.

ANTONIO

Ma mélancolie ne prendra jamais cette porte de sortie. Si parfois je me plains, si je regrette nos danses et nos fêtes passées, c'est le pis que je puisse faire.

F. C. DE LA CRUZ

Qu'oses-tu dire, fray Antonio! Tu perds le sens. Il faut être sur le chemin de la folie pour thésauriser dans sa mémoire des pensées aussi honteuses.

ANTONIO

Maintenant, à Séville, je serais un gueux indépendant et libre et j'aurais au pâturage deux juments, et peut-être même trois, expertes dans les arts de la perversité.

F. C. DE LA CRUZ

Dieu sait combien je souffre de te voir donner dans ces travers damnables et de savoir ta conscience en lambeaux. Mais je ferai pénitence pour toi. Calme-toi, Antonio, et souviens-toi qu'entre la mort et la vie la différence est bien petite. Une belle mort termine une belle vie et une mauvaise mort est le dénouement d'une existence vicieuse.

ANTONIO

C'est parfait, Père, et je le dis. Mais tu n'as pas à t'inquiéter de moi, ni à prendre souci de mes paroles. Elles ne naissent pas du cœur et ne gisent que sur la langue.

F. C. DE LA CRUZ

Les paroles traduisent nos pensées comme elles témoignent de nos intentions.

SCÈNE III

LES MÊMES, un chantre du chœur nommé FRAY ANGEL

ANGEL

Père et Maître, le Prieur demande votre Révérence et l'attend dans le couloir.

(*F. C. de la Cruz se hâte de sortir.*)

SCÈNE IV

ANTONIO, ANGEL

ANTONIO

Il obéit avec plus de hâte que le soleil n'en met à lancer ses rayons.

(*Fray Angel se dirige vers la porte.*)

Père fray Angel, attendez.

ANGEL

Dites-moi vite ce que vous me voulez.

ANTONIO, *montrant une douzaine de cartes qu'il tenait cachées.*

Voyez.

ANGEL

Des cartes? Perdition!

ANTONIO

Ne faites donc pas l'étonné, petit hypocrite. Ce n'est pas le cas de lever les bras au ciel.

ANGEL

Qui te les a données, fray Antonio?

ANTONIO

Une dévote de mes amies.

ANGEL

Une dévote ? Le diable plutôt.

ANTONIO

Je n'ai jamais été en bons termes avec lui. Tu peux me rendre ce témoignage.

ANGEL

Ces dames sont-elles honnêtes et de bon aloi ?

ANTONIO

D'assez mauvais plutôt et je les crois inclinées au péché, car, pour marquer quarante, j'ai compris qu'il leur manquait trente points.

ANGEL

Si elles eussent été un peu plus recommandables, nous aurions déniché un coin propice où nous divertir.

ANTONIO

L'heure viendra de le trouver. L'habitude constante de l'occasion étant de se présenter d'elle-même à ceux qui désirent mal faire. Ne s'offre-t-elle pas aux tripoteurs magnifiques et grossiers qui, l'âme tranquille et l'esprit dispos, tiennent ouvertement boutique de blancs et de tricheries ? Mais sortons d'ici. Voici le Prieur qui vient avec le grand chevalier andalous, haut conseiller et visiteur de l'ordre, qui fut jadis le maître de notre Père fray de la Cruz.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE V

LE PRIEUR, TELLO DE SANDOVAL

LE PRIEUR

C'est un ange sur la terre et il vit parmi nous comme s'il était perdu dans les solitudes du désert. Il ne faiblit ni ne se ralentit sur le chemin du ciel et, pour toucher plus tôt au but de ses désirs, il court pauvre, dénué, à

peine vêtu, humble et surtout si vertueux, si modeste, si mesuré dans son âge fleuri qu'il provoque l'admiration de tous ceux qui le voient. En effet, Seigneur, il mène la vie d'un homme en droit d'espérer une bonne mort et une gloire qu'on ne peut mesurer ; sa prière est continue et fervente ; son jeûne, inimitable et son obéissance, prompte, simple, humble et active. Il a ressuscité la pénitence des anciens Pères qui vivaient dans les déserts de l'Égypte pour y purifier leur conscience.

TELLO

Que le nom de mon Dieu soit béni par des milliers de bouches. Il a détourné ce jeune homme du gouffre où je pensais qu'il allait se jeter. Je retourne en Espagne et j'emporte dans mon âme une si grande appréhension de la solitude et un tel regret de m'éloigner de lui que je voudrais précipiter la séparation et que je ne m'en sens pas la force.

LE PRIEUR

Votre grâce nous laisse une couronne qui doit honorer ce royaume tant que le fils de Latone ceindra le diadème bleu. La foi chrétienne est une bien jeune enfant parmi ces barbares; et les ouvriers nous manquent pour cultiver la vigne du Seigneur. L'exemple de ces bons travailleurs est encore le lait et l'ardeur dont profiteront le mieux l'une et l'autre, car le médecin qui se consacre à la pratique des sciences divines doit avoir le cœur pur s'il veut satisfaire le ciel.

SCÈNE VI

LES MÊMES, F. C. DE LA CRUZ, FRAY ANTONIO

LE PRIEUR, *continuant sans voir F. C. de la Cruz.*

Notre Père de la Cruz garde toujours dans son maintien une modestie si douce et si tranquille qu'il poursuit son chemin dans la tristesse et la joie et que ces sentiments s'accordent chez lui.

F. C. DE LA CRUZ

Deo gracias.

LE PRIEUR

Amen. Que toutes les nations embrasées d'une foi ardente se donnent ces saluts éternellement.

F. C. DE LA CRUZ, *à l'Inquisiteur.*

Je te supplie de me pardonner, Seigneur, si j'ai négligé mon devoir et manqué à la courtoisie que je devais à ta personne.

TELLO

Père fray Cristóbal, il y a de la démence dans vos excuses, elles excèdent toute limite. C'est à moi de me prosterner à vos pieds.

F. C. DE LA CRUZ

Je ne saurais invoquer que mon office dans le couvent pour obtenir le pardon des témoignages insuffisants que j'ai donnés de mon respect, en ne m'humiliant pas devant celui à qui je dois tant d'obligations que, pourrais-je en faire le compte, je resterais au-dessous de la vérité.

TELLO

Sur ce point, je le confesse, je demeure votre créancier.

LE PRIEUR

La courtoisie sied à la sainteté.

TELLO

Je vais retourner en Espagne; je pars demain, et si vous avez quelque commission à me donner, je m'en acquitterai avec plaisir.

F. C. DE LA CRUZ

Que ton voyage soit heureux, Seigneur, vent en poupe et mer calme. Mes pauvres prières s'élèveront vers les régions célestes, et seront d'autant plus

ferventes qu'à mon sens, tu prends la mer dans une mauvaise saison.

TELLO

Je suis forcé de faire route avec la flotte qui s'apprête à lever l'ancre.

F. C. DE LA CRUZ

Dieu veuille que l'ouragan ne te poursuive pas et que tu ne touches ni les Bermudes, ni la Floride mille fois homicides où, violant les lois de la nature, les habitants font de leur corps un tombeau vivant pour les corps sans vie. Arrive sain et sauf à Cadix, selon ton désir ; débarque à Sanlucar les précieux bagages de ta vertu ; revois bientôt Séville et dis à mon père ce qui te semblera bon et fais pour lui ce qu'il méritera.

TELLO

Je ferai ce qu'il me demandera et, si c'est peu, je ferai davantage. Maintenant, pour me payer de l'intention que j'ai eue de vous bien élever, je vous demande votre bénédiction, Père ; qu'elle me laisse riche d'espérances, que tout arrive à point dans ce long voyage, que le vent souffle propice et que la fortune me soit clémente.

F. C. DE LA CRUZ, *bénissant Tello.*

Si Dieu m'exauce, il enfermera des faveurs sans nombre dans la bénédiction que je te donne. La traversée de retour sera heureuse et rapide, et tu ne courras ni les dangers de la tempête ni ne soufffriras des ennuis du calme.

ANTONIO

Si vous rencontrez là-bas la personne...

TELLO

Qui ?

ANTONIO

Qui ? la Salmerona, jetez-lui un baise-pied de ma part et grimacez-lui quelques moues aimables, à la manière des guenons.

LE PRIEUR

Fray Antonio, qu'osez-vous dire? Comment, en ma présence, vous montrer si peu mesuré dans vos paroles?

ANTONIO

La pensée m'en est venue ici et d'autre part ce Seigneur s'en va si vite que j'ai craint de ne plus trouver l'occasion de le charger de ces baisemains et de quelques autres. Il n'est pas interdit aux frères de se montrer polis. C'est chose claire.

LE PRIEUR

Taisez-vous. Nous nous verrons plus tard.

TELLO

Fray Antonio a certainement raison. Il ne mérite pas de châtiment pour avoir été courtois.

LE PRIEUR

Il souffre d'une maladie de la langue.

ANTONIO

C'est ainsi. Mais je n'ai jamais été un sujet de scandale. Je parle à la biscayenne.

LE PRIEUR

Moi je parlerai le langage de la discipline, bref et sec.

TELLO

Que Votre Paternité me donne congé et qu'elle se garde de tout souci.

ANTONIO, *à Tello.*

Si vous connaissez le Patojo, faites-moi la charité de le saluer aussi de ma part. Bien qu'on me donne la discipline pour me faire taire, je ne me tiens pas de vous charger des commissions qui cadrent avec mon caractère.

LE PRIEUR

Que votre grâce aille en paix. Un bavardage qui amuse ne saurait fâcher sérieusement. Fray Antonio a l'audace de la jeunesse. Puis il est loquace ; je connais sa nature. Ces embrassements témoigneront des liens sacrés que la charité a établis entre nous.

(*Il embrasse Tello et fray Antonio.*)

TELLO

Mon affection est exigeante, Père de la Cruz, je voudrais vous serrer dans mes bras ; vous me voyez tout attendri.

F. C. DE LA CRUZ

Dieu te guide, mon Seigneur, et te prenne en sa protection. Je le prierai pour toi.

TELLO

J'ai confiance que, par égard pour vous, il m'accordera beaucoup plus de faveurs que je n'en mérite.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII

LE PRIEUR, F. C. DE LA CRUZ, FRAY ANTONIO

LE PRIEUR

Venez, fray Antonio, venez.

F. C. DE LA CRUZ

Père, laissez-le un instant avec moi, donnez-lui quelque répit et, s'il est fou, traitez-le comme s'il avait sa tête.

(*Le Prieur sort.*)

SCÈNE VIII

F. C. DE LA CRUZ, FRAY ANTONIO

P. C. DE LA CRUZ, *à fray Antonio.*

Comment, fray Antonio, tombez-vous en de telles fautes, et abandonnez-vous au démon le gouvernement

de votre langue ? C'est pitié de voir que le maudit vous porte à regretter les marmites d'Égypte que vous avez laissées à Séville. Des fautes passées, il faut se garder de se souvenir pour la délectation de la chair, mais nous devons en conserver la mémoire pour les détester et les pleurer. Oubliez cette engeance perdue, chassez loin de votre pensée les fêtes damnables et le rythme de ces danses perverses s'il existe un rythme dans une vie sans mesure ; mais rendez grâces à Dieu, dont la sainte clémence nous a permis à tous deux de nous asseoir à la table étroite de la pénitence, afin que nous entrions au port de la religion après avoir échappé à la tempête et à un naufrage à peu près certain.

ANTONIO

Désormais, je surveillerai de plus près mes paroles car je connais ce que je perds et je sais ce que le diable gagne. Père, intercédez pour moi auprès du Prieur, calmez sa colère et demandez-lui de ne pas me punir au poids de mes étourderies.

F. C. DE LA CRUZ

Allons ; comptez sur moi ; je vous excuserai et je prierai pour vos péchés et les miens.

(*Ils sortent.*)

TROISIÈME TABLEAU

Un riche salon à Mexico.

SCÈNE IX

On voit paraître une dame nommée DOÑA ANA TREVIÑO, UN MÉDECIN et DEUX DOMESTIQUES. Tous ces détails sont véridiques et historiques.

LE MÉDECIN

Que votre grâce sache bien que sa maladie met ses jours en danger ; j'en parle en connaissance de cause

et mon devoir m'oblige à l'en prévenir, dût-elle souffrir ou non de cette nouvelle. D'un instant à l'autre la Parque prendra le couteau et, tout en parlant, votre grâce peut mourir. Je l'en préviens comme médecin et comme ami, et parce que je ne veux pas la tromper.

ANA

Pourtant, il ne me semble pas que je sois si mal. Que voulez-vous dire ? Comment pouvez-vous prévoir une fin aussi prochaine ?

LE MÉDECIN

Le pouls, les yeux, le teint me l'annoncent et ils ne se trompent jamais.

ANA

L'amour a coutume de se regarder dans mes yeux.

LE MÉDECIN

Que votre grâce se confesse et qu'elle ne songe plus aux joies trompeuses de ce monde.

PREMIER DOMESTIQUE

Si tu parles sérieusement, voilà, Seigneur, un ordre bien dur et bien cruel.

LE MÉDECIN

Dans les cas de cette nature, je n'ai pas l'habitude de plaisanter.

ANA

Il faudra que votre grâce me pardonne cette fois parce que je ne veux ni me confesser, ni suivre aucun de ses avis.

LE MÉDECIN

Mon devoir ne m'oblige plus qu'à vous recommander à Dieu.

ANA

Il voudra bien me secourir.
(*Le médecin sort.*)

SCÈNE X

ANA, DEUX DOMESTIQUES, puis UN CHANTEUR dans la coulisse.

ANA

Les médecins ennuyeux et ignorants fatiguent toujours et irritent.

SECOND DOMESTIQUE

Dieu a créé la médecine et l'on doit en faire cas.

ANA

J'apprécie la médecine, mais non pas les médecins parce qu'il n'en existe pas qui aient approfondi la science. Je suis un peu lasse.

PREMIER DOMESTIQUE

Tâche de te distraire, égaye-toi, chasse l'ennui.

ANA

Aujourd'hui, je compte aller à la campagne. Il me semble que dehors l'on accorde une guitare.

PREMIER DOMESTIQUE

Antonio, sans doute.

ANA

Que ce soit lui ou un autre, écoutez-le, il va chanter.

LE CHANTEUR, *dehors.*

La mort et la vie me causent du chagrin ; je ne sais quel remède choisir, car si la vie est lassante, la mort n'est pas meilleure.

ANA

Malgré tout, j'aime mieux vivre. Entre les deux termes, on ne saurait établir de comparaison, chacun sait que la mort est le plus grand mal de tous les maux. Faites taire ce chanteur, c'est effrayant d'entendre parler de la mort. Il n'y a pas de fortune ni de bonheur sur la terre quand elle vous poursuit. La

mort et la jeunesse font mauvais ménage comme la nuit et le jour, comme la maladie et la santé. Peu d'années et beaucoup de péchés, et la voix de la mort est hors de saison. Malheur sur l'âme pécheresse qui l'écoute impénitente.

PREMIER DOMESTIQUE

Je ne suis pas content de ma maîtresse. Jamais, je ne la vis ainsi. Ce n'est pas de l'éclat que jettent ses yeux, c'est du feu qui en sort maintenant.

QUATRIÈME TABLEAU

La nuit. Une salle du couvent.

SCÈNE XI

FRAY ANTONIO, puis le PÈRE DE LA CRUZ et DES CHANTEURS.

FRAY ANTONIO

Tant qu'un frère n'a pas reçu les ordres, il mène une vie si pauvre, si étroite, si mesquine qu'il en vient parfois à quitter le couvent. Le prédicateur a de-ci de-là ses dévotes et ses outres et le candidat au doctorat s'épuise et sue en compagnie du Prieur. Mais le novice avec son balai et le chantre dans le chœur étouffent leurs désirs et disent avec le psalmiste :

Et potus meus cum fletu miscebam...

Je ferais mieux de me taire, car l'on convient généralement que les murs ont des oreilles pour écouter.

...La cellule du Père de la Cruz est certainement ouverte. Je veux voir ce pénitent qui resplendit dans l'obscurité où il est plongé. (*Il ouvre la cellule et l'on voit le Père de la Cruz en extase, prosterné à genoux, un crucifix à la main.*) Voyez un peu l'attitude de ce brave et divin truand et si Satan trouvera le chemin

de son cœur et le tirera de son extase. Tant qu'elle durera, j'en suis certain, ses sens seront aussi morts que ceux d'un mort.

(*On entend au loin résonner des guitares, des tambours de basque et s'élever des chants joyeux. Tout le récit de cette mascarade et de cette vision est véridique et tel qu'on le trouve dans l'histoire du Saint.*)

Mais quelle est cette musique? Quelles sont ces guitares et ces tambours de basque? Les frères s'émanciperaient-ils? Y aurait-il une fête demain? En pleine nuit, il n'est convenable de faire de la musique dans un couvent. Je crains de l'écouter. Notre-Dame, protégez-moi?

(*La musique se rapproche.*)

Ah! Père, réveillez-vous, tout l'univers musical s'effondre! Rien de ce que j'entends ne dénote des modes honnêtes. Ce n'est pas de la musique céleste. L'on chante des refrains de gueux et de truands.

(*A cet instant, entrent six personnes masquées portant le costume lascif des nymphes. Les chanteurs et les musiciens, qui ont des masques de démon et sont vêtus à l'antique, se mettent à danser. Tout se passa de la sorte. Ce n'est pas une vision, inventée, apocryphe ni mensongère*).

LES CHANTEURS

Rien n'est délectable loin de la délicate et amoureuse Vénus. Il n'y a pas de festin savoureux ni de repas agréables auprès de ceux que prépare Vénus curieuse de tous les plaisirs. Elle masque la couleur verte et déguise l'amertume du fiel. Elle change en heures très douces les heures très cruelles de l'existence; le rire fleurit sur les lèvres de ses dévots et les larmes sont le lot de ses détracteurs. Tel un fantôme, celui qui la dédaigne traverse la vie sans laisser de traces de son passage, il ne s'éternise pas dans ses enfants, il est comme ces arbres sans feuilles, sans fleurs et sans fruits

qui ne parent pas le sol nourricier. Aussi bien sur toutes les terres que visite le soleil dans sa course circulaire et que baigne la mer immense, rien n'est-il délectable loin de la délicate et amoureuse Vénus.

F. C. DE LA CRUZ, *sans ouvrir les yeux.*

Rien n'est délectable loin de la croix dure et précieuse. Si celui qui s'achemine vers la patrie du bonheur s'écarte du sentier étroit que signale et que trace la croix, quand il y songera le moins, à l'improviste et à l'heure la moins opportune, il roulera des bords de l'abîme jusqu'au plus profond de l'enfer. La turpitude et l'honnêteté ne se donnèrent jamais la main et ne marchèrent jamais côte à côte sur ce chemin raboteux et je vois que ni dans le ciel, ni dans l'univers sans limite, rien n'est délectable loin de la croix dure et précieuse.

LE MUSICIEN

Bien douces sont les journées, bien doux sont les moments dont on jouit à Séville, bien doux les plaisirs de cette cité fameuse où la liberté arbore sa bannière, où Vénus chemine en simple et amoureux appareil, et s'offre toute à tous venants. Le riant amour y chante et brode mille variations glorieuses sur ce thème : rien n'est délectable loin de la délicate et amoureuse Vénus.

F. C. DE LA CRUZ

Vade retro Satanas. A mon goût, maintenant rien n'est délectable loin de la croix dure et précieuse.

(*Les démons se sauvent en criant.*)

ANTONIO

Je veux m'imposer mille croix. Mes yeux ont vu et je ne puis croire encore à leur témoignage. Mais, chassons la crainte, j'aperçois des gens qui viennent avec des lanternes.

F. C. DE LA CRUZ

Que faites-vous ici, fray Antonio?

ANTONIO

Je regardais une danse qui, à mon sentiment, était conduite par le démon.

F. C. DE LA CRUZ

Vous deviez dormir et vous avez rêvé.

ANTONIO

Non, sur ma foi, Père, je ne dormais pas.

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE PRIEUR, DEUX BOURGEOIS
portant des lanternes.

PREMIER BOURGEOIS

Comme je vous le disais en venant, Seigneur, c'est grand pitié de l'entendre. Toutes les tentatives sont demeurées infructueuses. Rien ne peut amollir son âme, ni la tirer de son erreur. Et la preuve que le mal empire très vite, c'est que nous sommes venus dans ce couvent, à pareille heure, pour y chercher un remède.

LE PRIEUR

Quoi, elle prétend que Dieu ne saurait lui pardonner! Le cas est étrange! C'est l'erreur la plus grossière où puisse tomber un pécheur. Fray Cristóbal de la Cruz est levé. J'ai comme l'intuition qu'il éclairera cette âme et qu'il la guidera dans le droit chemin.

(*Au Père de la Cruz.*)

Père, que votre Paternité aille avec ces Messieurs et qu'elle élève aussi haut qu'elle le pourra la limite de sa charité. Le démon a tôt fait de s'emparer d'une âme pécheresse.

(*A fray Antonio.*)

Vous accompagnerez ce Père.

ANTONIO

Maintenant?

LE PRIEUR

Ne répliquez pas, fray Antonio.

ANTONIO

Allons... J'ai perdu l'esprit en tout ou en partie, ou si mes danseurs ne sont pas des êtres fantastiques, je dois les rencontrer sur la route.

F. C. DE LA CRUZ

Taisez-vous un instant, si vous le pouvez.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Seigneur, le temps passe, il serait bien de partir.

ANTONIO

Dans ce monastère, tous me tiennent pour fou.

F. C. DE LA CRUZ

Ne parlez pas entre les dents; précédez-nous et soyez assuré que vos danseurs n'ont rien de mystérieux.

LE PRIEUR

Allez avec Dieu, mon Père.

PREMIER BOURGEOIS

Nous allons sous sa sauvegarde et nous nous retirons plein d'espérances.

F. C. DE LA CRUZ

Que Dieu en qui je mets toujours ma confiance, favorise mes desseins.

(*Ils sortent.*)

CINQUIÈME TABLEAU

La chambre de Doña Ana de Treviño.

SCÈNE XIII

DOÑA ANA DE TREVIÑO, UN PRÊTRE, SERVITEURS.

LE PRÊTRE, *à D. Ana sur son lit.*

Si vous êtes fatiguée de rester au lit, vous pouvez le quitter et vous asseoir dans cette pièce.

ANA

Elle est mal partout, celle qui ne peut trouver nulle part le repos.

LE PRÊTRE, *aux serviteurs.*

Apportez des sièges.

ANA

C'est sûrement votre obstination, Père, qui m'a jetée froide, inerte et glacée sur ce lit, c'est elle seule qui m'a tué. Ne me fatiguez pas et ne vous fatiguez pas à me persuader le contraire, je ne suis pas si sensible que les larmes puissent me toucher.

LE PRÊTRE

Toute la vérité du ciel proteste contre tes mensonges. Le pouvoir de Dieu ne connaît pas de limite et, en connût-il, que la plus petite parcelle suffirait à sauver les plus grands criminels. Dieu est le bien infini et auprès de lui tout ce que tu vois et imagines est un infiniment petit.

ANA

Tous les attributs de Dieu sont égaux. Je ne vous entends pas, ni ne veux vous entendre. Tuez-moi et mariez-vous avec votre opinion. (*Ironique.*) Il serait

bien que Dieu ne s'arrête à aucune considération et sans motif, sans prétexte, pardonne à une aussi grande pécheresse! Il ne saurait commettre des fautes et, ainsi, il ne commettra pas celle-là.

LE PRÊTRE, *très haut et d'un ton indigné.*

Est-il une folie pareille ?

ANA

Ne criez pas, ce serait vous épuiser sans résultat ni profit.

SCÈNE XIV

A ce moment entrent le PÈRE DE LA CRUZ et FRAY ANTONIO. Le Père s'arrête pour écouter le prêtre qui continue ses exhortations.

LE PRÊTRE

Puisque Dieu est né pour mon salut et qu'il est mort, cloué sur la croix, pour le rachat de mes péchés, leur rémission est le moindre avantage que j'attends de son supplice. Toi aussi tu es en droit d'espérer de sa miséricorde, alors que tu désespères de toi, ce généreux pardon que tu refuses. De toutes ses œuvres, le pardon est la plus sublime. *Deus cui propriam est miserere semper et parcere, et misericordia ejus super omnia opera ejus.*

Et le Roi psalmiste, le chantre divin des louanges que tu écoutes, après lui en avoir donné beaucoup d'autres, ajoute sur le même sujet : *Misericordias tuas, Domine, in æternum cantabo.* Tu fais à Dieu la plus grave offense qu'il puisse recevoir parce que la désespérance comme la crainte sont destructives, funestes et insultent à l'un des attributs qu'il tient de son omnipotence. C'est le péché dans toute son insolence, dans toute sa brutalité. Quand Judas voulut se surpasser en deux péchés, nous savons que se pendre fut un crime plus grand que d'avoir vendu le Christ. Madame, en désespérant de la clémence du Sauveur,

tu lui adresses l'injure suprême, car il est la colombe sans fiel auprès de qui nous pouvons pleurer nos péchés.

Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.

Jamais, Dieu ne détourne ses regards d'un cœur humble et contrit ; il le tient au contraire en haute estime. N'est-il pas de foi et avéré que le ciel se réjouit quand un pécheur, sur la terre, répudie son passé et s'engage dans les voies de la pénitence ? Voici le Père de la Cruz. J'augure un bon succès de son intervention.

F. C. DE LA CRUZ

Poursuivez, Père, je suis attentif à vous écouter.

ANA

Malheur sur moi ! Un nouvel importun vient accroître mes tourments. Quels que soient ses efforts, il n'ébranlera pas ma résolution et dépensera sans profit sa fatigue et ses sueurs. (*Au Père de la Cruz.*) A votre tour, que me voulez-vous, Père, qui arrivez gonflé d'orgueil ? Vous ignorez, on le voit bien, qu'il n'y pas de Dieu pour moi. Il n'y a pas de Dieu, je le répète, car devant mes péchés, la miséricorde se voile la face tandis que la justice, mortelle dissension, se découvre et s'apprête à me condamner.

F. C. DE LA CRUZ

Dixit insipiens ex corde suo : Non est Deus.

(*S'adressant au prêtre.*) Que votre condescendance, Seigneur, trouve bon de me recommander à Dieu. Je voudrais me montrer votre digne successeur dans ce combat.

(*Le prêtre, fray Antonio, le Père de la Cruz et tous les assistants tombent à genoux.*)

Bienheureuse porte du ciel qui releva l'homme dans sa chute, rendit la vie à notre espérance et la ressuscita d'entre les morts, accorde à mon entreprise une issue favorable, touche cette âme et montre, en l'apaisant, la puissance de ton cœur compatissant !

Et docebo iniquos vias tuas et impii ad te convertentur.

Madame, Doña Ana de Treviño, votre départ pour l'autre monde est prochain et je trouve bien pauvres vos préparatifs au moment de cette amère séparation. Les âmes blanches comme la blanche hermine entrent dans la patrie de la vie dont la durée se prolonge à travers les siècles infinis et les âmes noires demeurent avec les monstres de l'enfer. Choisissez entre ces deux séjours. Quelle est la patrie que vous préférez pour votre âme ?

ANA

La justice divine m'a mise hors la loi. Elle ne me pardonnera pas parce qu'elle est suprêmement juste. La crainte de la justice fait évanouir le méchant. L'espérance n'habite pas dans le cœur injuste du pécheur et il est bien juste qu'elle n'y habite pas.

F. C. DE LA CRUZ

Que Dieu allège ton cœur et lui ôte cette crainte. A l'heure où la mort va mettre un terme aux misères de la vie, l'âme avertie de son approche doit s'attacher à l'espérance; dans les angoisses si dures et si rigoureuses de la fin, il est impossible que la crainte lui soit d'aucun profit. Si durant la vie, l'espérance et la crainte peuvent marcher unis, à l'heure de la mort, ces deux sentiments doivent avoir et garder d'autres rapports. Celui qui entre dans la lice avec la crainte de son adversaire commet une erreur et une faute, mais celui que le courage enflamme vole au devant de la victoire. Vous êtes dans le champ clos, Madame, le combat aura lieu ce soir; quand l'ennemi se présentera, ne vous abandonnez pas à la peur.

ANA

Sans armes, comment pourrai-je affronter les périls de ce terrible duel, d'autant que l'adversaire est habile et qu'il est très difficile de lui résister.

F. C. DE LA CRUZ

Confiez-vous en votre parrain et en votre juge qui est Dieu.

ANA

Il semble que vous et ce prêtre donniez tous deux dans les mêmes folies. Laissez-moi! finissons-en! Mon âme est dans une disposition telle, que Dieu voulût-il me les accorder, je ne veux jouir d'aucun privilège, ni profiter d'aucun pardon. Hélas, l'âme se détache du corps, je meurs désespérée!

F. C. DE LA CRUZ

Démon, je place en Dieu mon espoir et tu ne remporteras pas la palme dans ce combat. O Vierge pure, tarderez-vous longtemps à nous secourir? Bon ange gardien, voyez comme le mal empire vite!

(*Au prêtre.*)

Mon Père, ne vous désistez pas de l'oraison, priez encore, priez toujours, c'est l'arme qui triomphe de Satan dans toutes les rencontres.

ANTONIO

Un corps à jeun et fatigué par l'insomnie s'abandonne facilement à l'indolence et plus il prie, plus il bâille, plus il est enclin à l'indifférence et porté à s'évanouir.

ANA

Ah! combien mon âme est dénuée des œuvres dont le mérite la pourrait sauver!

F. C. DE LA CRUZ

Si tu reviens à la raison, je ferai si bien qu'elles seront surabondantes.

ANA

Les trouverait-on par hasard dans la rue? Celles que j'ai accomplies jusqu'ici ne sont que des œuvres de mort.

F. C. DE LA CRUZ

Écoute-moi quelques instants et pèse bien toutes mes paroles.

ANA

Dites !

F. C. DE LA CRUZ

Un moine qui a été très longtemps en religion et qui a toujours gardé la règle avec un cœur pur, s'impose de telles pénitences que mille fois le prieur a dû faire appel à son obéissance et lui ordonner d'en modérer la rigueur. Mais lui, avec une inlassable énergie, jeûnant, priant, s'humiliant, recherche les sentiers les plus raboteux et les plus âpres. La terre dure est son lit, les larmes sont sa boisson et l'amoureuse flamme de Dieu est l'unique feu où il prépare ses repas. Il se frappe la poitrine avec une pierre et se donne des coups si violents, qu'eût-elle été en diamant, il l'eût déjà brisée. Pour fuir le vice de la chair et ses plaisirs honteux, sa chemise, bien qu'il soit malade, est un affreux cilice, il a les pieds toujours nus et, dans ses actions exemptes de malices, il n'a d'autres intérêts que servir Dieu, parce que Dieu est bon et qu'il l'aime.

ANA, *l'interrompant.*

Père, où veux-tu en venir ?

F. C. DE LA CRUZ

A ce que vous me disiez, Madame, si, dans les angoisses de la mort, ce religieux aura raison ou tort d'espérer en la bonté de Dieu.

ANA

Pourquoi ne serait-il pas sauvé ? Plût au ciel que j'aie la plus petite partie des œuvres de ce Père ; mais je n'en possède même pas une pour appuyer mes espérances et me soutenir à mes derniers moments.

F. C. DE LA CRUZ

Je vous donnerai toutes les miennes et je prendrai à mon compte la lourde charge des vôtres.

ANA

Que dis-tu, Père, tu déraisonnes? Comment un pareil prodige se produirait-il ?

F. C. DE LA CRUZ

Si tu veux te confesser, la charité dans un effort suprême peut aplanir des montagnes. Prends le repentir à ta charge et tu verras bientôt comment je compte te remettre mes œuvres et prendre les tiennes en échange.

ANA

Où sont les cautions du marché ?

F. C. DE LA CRUZ

Je suis bien certain et j'affirme que personne n'en peut donner de meilleurs, ni de plus puissants, ni de plus sûrs, ni de plus riches, ni de plus francs. Ce sont des rois et leur race est infiniment noble.

ANA

Qui me donnez-vous ?

F. C. DE LA CRUZ

La souveraine très pure, très fortunée, très belle, qui fut mère et qui resta vierge, Marie, sainte et sacrée au-dessus de toutes les saintes, Marie, creuset de notre bonheur. Je vous donnerai également pour caution le Christ crucifié et j'y joindrai le divin enfant perdu à Bethléem et retrouvé plus tard.

ANA

Je me contente de ces cautions. Quels seront les témoins ?

F. C. DE LA CRUZ

Tous les êtres spirituels qui habitent le paradis et qui s'asseyent sur les gradins du ciel.

ANA

Énoncez clairement vos conditions afin que je sois bien instruite de la grâce signalée que vous me faites.

F. C. DE LA CRUZ

Cieux, écoutez-moi ! Moi, fray Cristóbal de la Cruz, indigne religieux et profès de l'ordre sacré du bienheureux patriarche saint Dominique, je dis en termes formels que je donne très volontiers à l'âme de Doña Ana de Treviño ici présente toutes les bonnes œuvres que j'ai faites, soit en exerçant la charité, soit en pardonnant des offenses depuis le moment où j'abandonnai la carrière de la mort pour entrer dans celle de la vie. Je lui donne tous mes jeûnes, toutes mes larmes, toutes mes flagellations et le très saint mérite de toutes les messes que j'ai dites; j'y ajoute toutes mes prières et tous mes désirs qui ont Dieu pour unique objet et, en échange, j'accepte ses péchés et, quel que soit leur nombre, quelle que soit leur grandeur, je m'oblige d'en rendre compte devant le haut et éternel tribunal du Dieu éternel, de payer les dettes et de subir les peines consécutives à tous ses péchés. Mais la condition de ce contrat est que, de son côté, Doña Ana de Treviño prendra d'abord l'engagement de se confesser et d'entrer dans la voie du repentir.

ANTONIO

Père, c'est là un engagement inouï.

LE PRÊTRE

Et, une charité dont nul n'eut jamais la pensée.

F. C. DE LA CRUZ

Afin qu'elle me croie et ne conserve aucun doute sur mes intentions, je lui donne pour caution de mes offres la très sainte Vierge Marie, son Fils et les onze mille vierges bénies qui sont mes protectrices et mes avocates, et je prends pour témoins, et la terre et le

ciel et les personnes ici présentes qui m'écoutent. Habitants des cieux, ne laissez pas fuir cette occasion, puisque vous pouvez aujourd'hui montrer les flammes de votre charité ; demandez au grand Pasteur des troupeaux du ciel et de la terre, de veiller sur cette petite brebis marquée de son précieux sang et de la défendre contre les entreprises de l'enfer. Madame, acceptez-vous ce contrat ?

ANA

Oui, je l'accepte, Père, je me repens et je demande la confession, car je vais mourir.

LE PRÊTRE

Grand Seigneur, ce sont là de tes œuvres !

ANTONIO

Bon, voilà le Père aussi pauvre de bonnes œuvres qu'une barbe d'épi et l'âme aussi sèche et aussi isolée qu'une asperge. Il me semble qu'il retourne au *sicut erat* ou, si vous l'aimez mieux, qu'il revient au temps de sa folle jeunesse, alors qu'il tournait le dos au bréviaire et qu'il s'accommodait de vivre avec le bouclier de Barcelone et la dague des truands. Vicieux ou vertueux, il fut toujours libéral.

ANA

Père, ne différez pas ce remède. Écoutez la confession des fautes que vous prenez à votre charge et si leur grand nombre ne vous fait pas évanouir, je mourrai, certaine et confiante, que j'ai obtenu un pardon sans réserve.

F. C. DE LA CRUZ, *à fray Antonio.*

Retournez au couvent, apportez cette nouvelle à notre Père, et demandez-lui de faire dire une prière générale pour rendre grâce au Seigneur de cet événement miraculeux, tandis que j'entendrai en confession la nouvelle pénitente.

ANTONIO

Avec plaisir.

F. C. DE LA CRUZ

Allons où nous serons seuls.

ANA

Et sous la sauvegarde de Dieu.

LE PRÊTRE

O bienheureuse pécheresse !

TROISIÈME JOURNEE

PREMIER TABLEAU

Une salle du couvent.

SCÈNE I

UN BOURGEOIS, LE PRIEUR

LE BOURGEOIS

Que les cieux écoutent et que la terre entende le récit d'un événement extraordinaire, merveilleux, inouï et que votre Paternité me prête une oreille attentive. Bien que les termes me manquent pour m'élever à la hauteur du sujet, je parlerai, car il serait pire de se taire.

A peine Doña Ana, qui avait perdu la foi pure, soutien et réconfort de nos espérances, s'offrit-elle aux regards du Père de la Cruz, que celui-ci, dont la charité est aussi ferme que sûre, fit avec elle un échange et, en retour de la disgrâce où elle vivait, lui donna le plus grand des bonheurs. Il arracha l'âme des griffes de la mort éternelle, la rendit à la vie et triompha de sa funeste opiniâtreté. Quand Doña Ana se vit en possession du saint cadeau que le Père béni lui avait fait sans restriction ni réserve, elle jeta un cri pieux vers le ciel et, les yeux mouillés de larmes, le cœur contrit, la voix humble, demanda la confession. Ne doutant plus de ce dont elle doutait, elle rendit un compte très exact de ses dettes à qui maintenant doit les payer. Aussitôt, apaisée et satisfaite, l'âme abandonna l'étroite prison du corps et l'on entendit dans les airs des chœurs de voix très douces, qui tinrent les sens atten-

tifs et charmés. Au moment de finir sa carrière mortelle, Doña Ana prétendit que les onze mille vierges entouraient son chevet. Émerveillés et ravis, attentifs à écouter cette musique suave, les assistants distillaient leur âme par les yeux ; mais voici, heure fortunée, que l'âme de la pécheresse contrite s'envole dans les airs transparents, s'élève vers les régions resplendissantes et, aussitôt, le visage du Père de la Cruz se couvre de lèpre, mal hideux que les nausées elles-mêmes ont choisi pour demeure. Tournez les yeux et vous verrez venir ce monstre de sainteté et de fermeté d'âme dont la figure l'emporte en horreur sur les plus répugnantes.

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PÈRE DE LA CRUZ, la figure et les mains couvertes de plaies. DEUX AUTRES BOURGEOIS le tiennent sous les bras; après eux vient FRAY ANTONIO.

F. C. DE LA CRUZ

La faiblesse accompagne la lèpre. Je ne puis me tenir. Dieu soit béni, qui exauce mes désirs et me permet ainsi de commencer à payer ma dette.

LE PRIEUR

L'adresse est si raturée, qu'à moins de vous bien regarder face à face, l'on ne pourrait vous reconnaître, saint homme.

F. C. DE LA CRUZ

Père Prieur, surveillez votre affection, elle se hâte trop et me donne une qualité qui me surprend et cadre mal avec ma misère morale. Je suis un frère inutile, un pécheur animé, sans doute, de bonnes intentions, mais l'intention ne suffit pas pour mériter un pareil nom.

PREMIER BOURGEOIS

En vous, Père de la Croix, je contemple un autre Job. Vous en avez la patience et vos traits meurtris et

fanés sont à sa ressemblance. La malice d'autrui a mis en relief votre innocence et votre charité et ces vertus ont payé comptant, comme le montre la sévérité de vos souffrances. Vous vous êtes engagé aujourd'hui et aujourd'hui vous avez payé.

F. C. DE LA CRUZ

Du moins j'espère payer, puisque je me suis engagé de ma propre volonté.

DEUXIÈME BOURGEOIS

O grand journalier de la vigne du Seigneur! O flamme de charité! O brasier ardent!

F. C. DE LA CRUZ

Messieurs, je suis le fils d'un tavernier. Faites-moi grâce de vos louanges et laissez-moi à mon humilité. Ces témoignages de courtoisie sont déplacés.

ANTONIO

Et moi qui trahissais mon âme et la sacrifiais à la gourmandise et à la truanderie mère de toutes les hontes et de toutes les malpropretés, dès cet instant je promets de me consacrer au nettoiement et au soin de tes plaies, jusqu'à la fin de ma vie ou jusqu'à leur guérison. Au surplus, ne crains pas avec moi la vaine adulation. Je n'ai jamais frayé avec cette gueuse et, au lieu de te donner du saint, je ne cesserai de t'appeler truand. De la sorte, la vanité, cet ennemi domestique et sournois, ne trouvera aucun chemin pour te faire la guerre.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Vous êtes venus pour le bien de cette terre. Dieu vous garde mille ans, Père aimé.

PREMIER BOURGEOIS

La charité a choisi votre cœur pour y élire domicile.

F. C. DE LA CRUZ

Frères, soutenez-moi, je suis fatigué.
(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE III

DEUX DÉMONS, : SAQUIEL avec une figure d'ours, VIZIEL ayant l'aspect qu'on voudra. Cette apparition est véridique et racontée dans l'histoire du saint.

SAQUIEL

Nous l'avoir ainsi arrachée des mains! Une moisson que nous avions soignée et qui avait si bien mûri, tomber sous la faucille d'un tavernier ! Je ne me reconnais plus et j'en viens même à me renier. Et que Dieu ait trouvé juste et bon un pareil troc ! La dame était à la tête de quarante années de vices, désespérée, incurable; cette espèce de bonne âme arrive et, tout de suite, elle lui donne les trésors de grâce qu'elle avait amassés par l'intermédiaire du Christ et par ses œuvres. Jolie raison, jolie justice, jolie façon d'égaler des gages inégaux et contraires, de compenser les mérites avec les fautes, et les biens de la gloire céleste avec les tourments de l'enfer.

VIZIEL

Comme la charité fut la courtière de ce contrat usuraire, elle a facilité l'échange en dépit de ses conditions vicieuses.

SAQUIEL

De cette manière, l'âme de ce coquin s'est enrichie pour avoir donné tout son bien et avoir pris à sa charge tous les péchés commis par autrui avant la conclusion du marché.

VIZIEL

Je ne sais que te répondre. Il est manifeste qu'aucun des nôtres ne peut se vanter d'avoir vu en enfer une âme charitable.

SAQUIEL

Qui en doute ? Mais sais-tu ce que je vois également, ami Viziel ? C'est que la lèpre dont ce frère est atteint n'équivaut pas en souffrance aux tourments que Doña Ana subira dans l'autre vie.

VIZIEL

Tu oublies que, de son côté, elle a montré un grand repentir.

SAQUIEL

Ce fut à la fin d'une vie perverse.

VIZIEL

En un instant, Dieu nous enlève des mains l'âme qui se repent et qui pleure ses péchés. Il hésitera d'autant moins que Doña Ana s'était enrichie des grâces amassées par ce fils de filou, par ce frère maudit.

SAQUIEL

Mais, à ton sens, qu'adviendra-t-il de cet homme généreux maintenant qu'il a gaspillé ses richesses et qu'il n'est bon à rien sur la terre ?

VIZIEL

Tu ne le devines pas ? Ne sais-tu pas que ses frères connaissent ses vertus, ses talents, son esprit, sa bonté, qualités suffisantes pour qu'ils recherchent son gouvernement.

SAQUIEL

Le nommeront-ils, bientôt, Prieur ?

VIZIEL

Tu ne t'avances guères. Tu le verras Provincial.

SAQUIEL

Je devine son approche. Il est dans le jardin. Ne te montre pas. Je veux l'attaquer à moi seul. Sous le choc, il tombera peut-être dans le péché de colère.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE IV

ANGEL, ANTONIO

ANTONIO

Que portez-vous là, fray Angel ? Seraient-ce des œufs ?

ANGEL

Parlez bas, fray Antonio.

ANTONIO

Avez-vous peur ?

ANGEL

Oui, j'ai peur.

ANTONIO

Donnez-m'en deux des plus nouveaux, des plus frais, dis-je ; je veux les avaler ainsi, tout crus.

ANGEL

Plus tard... Pour le moment, nous avons autre chose à faire, ami.

ANTONIO

Tu réponds toujours à mes demandes en différant l'occasion de m'être agréable.

ANGEL

Si tu peux manger de ces œufs — regarde-les — je ne les refuse pas.

(*Il lui montre les boules d'un jeu d'anneaux.*)

ANTONIO

O choristes, ô novices ! Veuille celui dont la main dispense les biens de ce monde enlever pour vous les serrures et les gonds de la dépense, vous donner l'herbe de Pito, qui ouvre toutes les portes, vous accorder des yeux pour voir dans l'obscurité et que maîtres des clefs, insoucieux et tranquilles, vous puissiez livrer de glorieux assauts aux provisions les plus exquises, lever

les filets maigres des jambons sans faire cas des couennes ou des parties grasses, vous offrir de douces gorgées de vin dans des vases brillants au goulot effilé, montrer vos manches pleines de raisins secs et d'amandes sarrazines et veiller à ce que des mâchoires étrangères ne vous forcent pas à taxer vos molaires. Mais tant que sur la terre vous assaisonnerez de larmes et de plaintes votre pain et votre eau, tant que, de retour dans votre cellule, vous n'y trouverez pas de beaux pâtés, armez-vous du bouclier de la patience pour affronter les déboires et les misères de notre vie, et souhaitez-vous un Prieur sage, affable et raisonnable.

ANGEL

Tu viens de me donner des conseils bien chrétiens, fray Antonio, mais il est aussi très naturel d'aspirer à un peu de bien-être. Ceux d'entre nous qui ne disent pas la messe et ne prêchent pas, souffrent de grandes misères et supportent de dures étreintes.

ANTONIO

Revenons à tes boules ; qu'en veux-tu faire ?

ANGEL

Je les apportais pour jouer avec toi, ce soir, dans le jardin, pendant la récréation.

ANTONIO

Tu as l'anneau ?

ANGEL

Et des palettes neuves.

ANTONIO

Qui te les a données ?

ANGEL

Fray Beltrán. Sa cousine les lui a envoyées et il m'en a fait cadeau.

ANTONIO

Avec ces palettes, en guise d'épées, je vais te montrer deux feintes d'escrime. Relève ta robe, comme moi, dans la ceinture, et remets-moi une palette. C'est un coup que m'enseigna le Père de la Cruz au temps où il était un aigle transcendant et superbe dans le monde de la truanderie. Allons donne, finissons-en, donne, te dis-je.

ANGEL

Prends, mais je ne connais de l'escrime pas plus que n'en sait un baudet.

ANTONIO

Place-toi ainsi : le regard alerte, ce pied en dehors, à moitié fendu. Porte-moi un coup au visage, de droite à gauche... non pas de gauche à droite, c'est tout le contraire... j'en sue.

ANGEL

Je suis un âne bâté.

ANTONIO

Voilà la position du vaillant, celle que les truands appellent la porte de fer.

ANGEL

Quel nom singulier, quelle folie achevée !

ANTONIO

Je présente le bouclier, je tire la rapière, je la lève, je dessine une feinte et je frappe. Je pare prime et aussitôt je riposte par un coup de taille à la tête.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE PÈRE DE LA CRUZ, appuyé sur un bâton et récitant le rosaire.

F. C. DE LA CRUZ

Fray Antonio, assez maintenant, et qu'on ne se tue pas davantage, si c'est possible.

ANTONIO, *à part.*

Mortelle confusion !

F. C. DE LA CRUZ, *à part.*

La position était bonne... (*A fray Antonio.*) Je ne pourrai donc pas émousser vos saillies de fou ?

ANTONIO

Je souffrais un peu de l'estomac et je me trémoussais pour activer la digestion. On prétend qu'en pareil cas, rien ne vaut un exercice violent.

F. C. DE LA CRUZ

Vous avez grandement raison. Aussi bien vous indiquerai-je un exercice qui fera digérer à votre estomac les vices et leur superflu et cela au galop de poste. Allez, et comme pénitence, vous prierez pendant deux heures. Votre Révérence, fray Angel, ira étudier, et que désormais elle se méfie des feintes de ce vaillant et terrible garçon.

ANTONIO, *bas à fray Angel.*

Les boules ?

ANGEL

Je les ai là.

ANTONIO

Prends-les et n'oublie pas les palettes.
(*Antonio et Angel sortent.*)

SCÈNE VI

FRAY CRISTOBAL DE LA CRUZ, puis SAQUIEL vêtu en ours. Tout se passa de la sorte.

F. C. DE LA CRUZ, *parlant de fray Antonio.*

Avec la permission de Dieu, je te tirai de l'obscurité de l'abîme pour t'amener à la clarté du jour et je voudrais te conduire à la lumière du ciel.

SAQUIEL

Après avoir de ton plein gré fait cet échange nouveau au monde du bien contre le mal, de la santé contre la lèpre, te crois-tu un second Macaire dans le désert ? Penses-tu que l'accord va régner entre toujours et jamais, le plus et le moins, la vie et la mort, l'orgueil et l'humilité, l'activité et la paresse, la turpitude et la pureté, la vertu et le vice ! Tu te trompes, et il est si certain que rien d'analogue ne se produira, que j'invoque ton propre témoignage en faveur de cette vérité.

F. C. DE LA CRUZ

Quelles conclusions tires-tu de ces prémisses, ennemi Satan ?

SAQUIEL

Que tu donnes dans une étrange folie, bien digne de provoquer le rire. Maintenant, la porte du ciel ne s'ouvre qu'à bon escient et on ne la force pas à la façon des voleurs et aussi des truands.

F. C. DE LA CRUZ

Tu essayerais en vain de disputer. Malgré que je te sois supérieur par la foi, je conviens que tu es un raisonneur plus avisé qu'un humble moine et plus habile. Dis-moi l'objet de ta venue ou va-t'en et ne me parle plus.

SAQUIEL

Je n'en fais pas mystère ; je viens pour t'enlever la vie.

F. C. DE LA CRUZ, *égrenant le rosaire.*

Si tu as l'agrément de Dieu, il te sera facile de me l'ôter et il me sera plus facile encore de la donner sans discussion ni retard. Mais si tu es porteur de cette permission, pourquoi ne la montres-tu pas et tardes-tu à m'attaquer ? En vérité tu payes d'audace et je soupçonne que tu n'as pas reçu licence de toucher à un seul de mes cheveux. Pourquoi crier ainsi ? Qui te tourmente ? Arrête-toi, ennemi Satan.

SAQUIEL

Le plus petit grain d'un rosaire est une balle pour moi. Truand, ne me martyrise pas; hypocrite, détourne-toi de mon chemin.

F. C. DE LA CRUZ

Malin, une fois au moins il est bon que tu dises la vérité.

(*Le démon s'en va en criant.*)

Reviens, et amène avec toi tous les bravaches de l'enfer afin que je vous défie dans une forme qui plaira au Père très grand et très puissant. O mon âme, prends conscience de toi-même et avance sans crainte dans la bonne voie. Souviens-toi que les seules forces du diable sont celles que tu lui donnes. D'ailleurs, pour t'enlever tout prétexte de refuser un corps à corps avec lui, que Dieu t'assiste et rompe les lacets que tu serais impuissante à briser.

SCÈNE VII

LE PÈRE DE LA CRUZ, ANTONIO

ANTONIO, *apportant sur un plat de la charpie et des linges propres.*

Père, venez-vous faire panser.

F. C. DE LA CRUZ

C'est folie, à mon sens, que vouloir me soulager.

ANTONIO

Vous désespérez donc?

F. C. DE LA CRUZ

Certainement non, mon fils. Mais cette infirmité est incurable de sa nature. Elle me vient du ciel.

ANTONIO

Est-il croyable que le ciel, source de tout bien, ait envoyé une pareille plaie? Moi je le tiens pour impos-

sible. Comment, à l'heure même où Doña Ana, qui t'a donné la lèpre, jouit de la vue du Seigneur, moi, qui tâche de te guérir, j'en serais pour mes efforts.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, FRAY ANGEL

ANGEL

Père de la Cruz, donnez-moi des étrennes. On a élu le prieur.

F. C. DE LA CRUZ

Si le Seigneur ne te les donne pas, tu les attendras en vain. Mais dis-moi le nom qui est sorti ?

ANGEL

Celui de votre Paternité.

F. C. DE LA CRUZ

Moi, Père ?

ANGEL

Oui, en vérité.

ANTONIO

Te moques-tu de nous, fray Angel ?

ANGEL

Non.

F. C. DE LA CRUZ

Ils ont mis une charge aussi pesante sur mes épaules meurtries ! Je ne sais qu'en penser.

ANTONIO

Dieu les a aveuglés. S'ils te connaissaient comme je t'ai connu, ils auraient pris un autre parti et choisi un autre prieur.

ANGEL

M'est avis, fray Antonio, que tu as tressé ta langue avec celle du démon. C'est indubitable. S'il en était autrement, tu ne parlerais pas ainsi.

ANTONIO

Je ne dis pas ce que je pense, fray Angel, mais ce langage est ici de saison. Ce saint goûte les humiliations et aime les reproches et il fuit toutes les occasions de s'enorgueillir. Vois, comme la nouvelle que tu lui as donnée l'a rendu confus.

ANGEL

Il en est devenu tout soucieux.

ANTONIO

Il n'acceptera pas cette charge.

F. C. DE LA CRUZ

Ils ignoraient donc, ces frères bénis, combien ma nature est simple et grossière. Je suis le fils d'un tavernier et le père de mille fautes?

ANTONIO

Si j'avais eu le droit de voter, sur ma foi, je n'en eus pas usé en ta faveur et, avant l'ouverture du scrutin, j'eus prévenu les électeurs de la vie perverse que je t'ai vu mener à Séville et à Tolède.

F. C. DE LA CRUZ

Il en est temps encore. Parle, ami, libère-moi de la crainte d'être nommé prélat et d'occuper une charge dont je suis indigne. Quel service peut rendre un homme dont le corps n'est qu'une plaie, un homme qui a été un...?

ANTONIO

Quoi? Un truand? Mais aussi, vive Dieu, comme je me régale du souvenir de ses combats. Un jour, il livra bataille à douze gaillards de Heria et de San Roman; une autre fois, dans un petit cabaret de Tolède, il eut affaire à sept tisseurs de velours et, petit pot de vin engagé contre des outres pleines, il fit merveille sous mes yeux. Que de capes je vis à ses pieds! Que de boucliers fendus! Que de casques bossués! Il blessa

quatre de ses adversaires; les trois autres prirent la fuite. Ah! s'il s'agissait de ce ministère belliqueux, je ne lui marchanderais pas mon vote parce qu'il fut le truand le plus accompli de notre hémisphère. Mais pour être prieur, je ne lui donnerai jamais ma voix.

F. C. DE LA CRUZ

O combien tu es dans la vérité, Antonio!

ANTONIO

C'est ton avis, Seigneur?

F. C. DE LA CRUZ

Et puisque tu te régales de ces souvenirs, il serait chrétien et fraternel de les publier. Ne crains pas de donner du fil à ta langue et raconte ma vie à haute voix.

SCÈNE IX

LE PÈRE DE LA CROIX, ANTONIO, ANGEL, LE PRIEUR et PLUSIEURS FRÈRES qui l'accompagnent.

LE PRIEUR

Que votre Paternité étende vers nous les mains et nous bénisse.

F. C. DE LA CRUZ

Mes Pères, pourquoi me donnez-vous un pareil témoignage de déférence et de soumission?

LE PRIEUR

Mon Père, dès maintenant, vous êtes notre prélat.

ANTONIO

Sur ma vie, ceux qui ont fait une pareille élection ont le timbre fêlé.

LE PRIEUR

Pourquoi donc, ne serait-elle pas sainte?

ANTONIO

Ils font prieur un nouveau Job à qui, pour l'être des pieds à la tête, il ne manque qu'une femme et un tas de fumier ! Enfin, ils sont frères. Comment celui dont le corps est tout douleur pourrait-il conserver l'esprit assez libre pour exercer une fonction aussi périlleuse et aussi pénible que celle de prieur ? Dans ce monastère, on ne se rendrait donc pas à l'évidence ?

F. C. DE LA CRUZ

O que vous avez bien parlé, fray Antonio ! Que le ciel vous le rende. (*Se tournant vers les nouveaux venus.*) Mes Pères, ne voyez-vous pas en quel état je suis ? Je n'ai pas une partie de mon corps que le mal ait épargné. Considérez que la douleur trouble l'esprit et que je ne suis bon à rien, sinon à verser des larmes, à gémir et à implorer de Dieu le pardon de mes péchés innombrables. Ainsi, fray Antonio, raconte aux Pères la vie dont tu as été le bon témoin, raconte-leur mes extravagances et mes plaisirs, découvre l'immensité de mes fautes, dis-leur l'humilité de ma famille, la bassesse de mon extraction, dis-leur que je suis le fils d'un tavernier afin que toutes ces considérations réunies les fassent revenir sur leur vote.

LE PRIEUR

Mon Père, le présent efface le passé. D'aussi mauvaises excuses ne sauraient nous satisfaire. Acceptez et résignez-vous. C'est la volonté de Dieu.

F. C. DE LA CRUZ

Qu'il soit béni. Une courte expérience vous montrera combien je suis inutile.

ANTONIO

Vive le ciel ; un aussi bon frère mérite d'être pape.

ANGEL

Il sera Provincial. Je n'en doute pas.

ANTONIO

C'est bien le moins. Allons, Père, l'heure est venue de te soigner.

F. C. DE LA CRUZ

Que Dieu vous rende cette heure propice.

LE PRIEUR

Pleurez pour ne pas être prieur, et allez prendre possession de votre charge.

(*Ils sortent.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Une salle dans le palais du prince des ténèbres.

SCÈNE X

Treize ans plus tard. — LUCIFER avec la couronne et le sceptre, le plus élégant démon et le mieux vêtu qu'il se pourra, SAQUIEL et VIZIEL en horribles démons, mais sans caractères particuliers. DIABLES de la suite de Lucifer.

LUCIFER, *aux démons.*

Depuis l'instant où notre nature d'ange nous libéra de la mort éternelle et qu'orgueilleux et farouches nous commîmes le grand péché sans vouloir ni pouvoir nous détourner de la voie détestable que nous gravissions et dont nous fûmes précipités dans les abîmes fermés au repentir, depuis cet instant, dis-je, l'envie sauvage s'amasse dans ce cœur ulcéré parce que le ciel ouvre ses portes à ceux qui ont aussi transgressé la loi de Dieu. Pour moi, il se fait plus terrible et plus sévère et, pour Adam, plus doux et plus clément ; les hommes jouiront *in æterno* du bonheur sans mélange et mes suppôts auront pour demeure ce dur et terrible enfer. Et Celui qui trompa l'espoir d'une vie qui fut la

mort de la mort, non content de m'avoir dépouillé des dons et des avantages attachés à mon premier état, veut qu'un misérable pécheur, un blasphémateur s'élève jusqu'au ciel et qu'un bandit, sans pareil au monde, parvienne à se sauver en un seul et court instant. La pécheresse dont l'inconduite est publique, n'a qu'à se jeter à ses pieds pour lui arracher le pardon de ses fautes et il permet que son histoire très sainte grandisse en éclat à mesure que s'écoulent les années et les siècles. Un changeur adonné à l'usure laisse une seule fois ses registres inextricables et, au mépris de tous les précédents, il l'élève au rang de chroniqueur divin. Maintenant, il veut qu'un truand prenne place sur les riches gradins de la gloire et que la noble et véridique histoire nous conte les incidents fameux de sa vie et de sa mort. Si mon front orgueilleux s'incline devant les décisions du Tout-Puissant, je désire du moins que mes suppôts, mes amis et les témoins de mes douleurs et de mes rancunes connaissent mes angoisses. Ce n'est pas que je recherche des consolations, il n'en existe pas pour nous, mais je souhaite que vous accouriez au moment opportun et à cet instant terrible et redoutable aux saints eux-mêmes. Ce gueux insigne, tel qu'il n'en parut jamais de pareil, ce truand en horreur au monde pour sa scélératesse, va quitter la terre et, déjà, il apprête ses ailes pour s'élever jusqu'au ciel que lui ouvriront sa foi et son humilité. Hâtez-vous de troubler sa raison et, s'il est possible, d'attiédir ses espérances, effrayez-le au souvenir de sa vie de désordre et de perdition, écartez de ses oreilles les voix réconfortantes; elles lui persuaderaient qu'il a éteint les dettes et amorti les charges que, par charité, il avait prises à son compte. Allez, il va rendre le dernier souffle. Comme prieur et provincial, il a si bien rempli sa charge qu'il a satisfait la terre et le ciel et donné des preuves flagrantes qu'il est un grand saint.

SAQUIEL

Le succès ne couronnera pas nos efforts et le père de la Cruz bénéficiera même de sa victoire. Quand nous en venons au corps à corps, il remporte la palme et je suis toujours vaincu.

LUCIFER

Tant que la vie ne l'aura pas abandonné, on peut conserver l'espoir qu'il faiblira sous le poids de ses fautes et que le doute s'introduira dans son esprit. Notre force est grande, elle nous a valu parfois des triomphes inespérés.

VIZIEL

Seigneur, j'accomplirai vos ordres. Mon ardeur scélérate grandit avec la résistance que la vertu lui oppose. Je vais en toute hâte auprès du moribond.

LUCIFER

Suivez-moi tous ; je veux assister au combat.
(*Ils sortent.*)

TROISIÈME TABLEAU

Une salle du couvent.

SCÈNE XI

TROIS AMES vêtues de petites tuniques de taffetas blanc, le visage couvert d'un voile et des cierges allumés à la main.

PREMIÈRE AME

Aujourd'hui, mes sœurs, que le ciel, pour notre consolation, nous a ouvert les portes du purgatoire afin que nous puissions venir dans ce couvent plein de mystère et y contempler le corps du grand Cristóbal, ne devrions-nous pas accompagner son âme dévote et l'emporter où règne l'éternel *alleluia*.

DEUXIÈME AME

Journée joyeuse, journée sainte, journée heureuse, puisque tout le ciel fêtera sa venue. En faisant cortège à une âme aussi sainte, nous donnerons un clair témoignagne d'allégresse et de félicité.

TROISIÈME AME

Cette âme, par ses oraisons, ses jeûnes, ses sacrifices, a brisé les gonds de notre geôle et abrégé le temps de notre passion. Au cours de sa vie licencieuse, elle se souvenait de nous et chaque jour elle disait dévotement le rosaire à notre intention. Et plus tard, quand elle entra en religion, morte pour le diable et vivante pour le Christ, sa piété, nous l'avons vu, s'accrut encore. Malgré les souffrances que ses plaies lui occasionnaient, elle ne se désista jamais ni de sa dévotion ni de sa charité. Devenu prieur et provincial, Cristóbal demeura si doux et si humble qu'il eût tenu pour un péché de ne pas aller à pied et déchaux. Il a vécu treize ans dans une telle misère physique qu'il eût succombé en deux jours si son existence n'eût été prolongée par miracle.

PREMIÈRE AME

Diffère ses louanges. Près du lit où son corps repose et dont nous sommes maintenant voisines, on les donnera dignes des hautes vertus que tu serais, sans doute, impuissante à célébrer. Pour l'instant, mêlons-nous aux amis qui l'entourent et le pleurent, écoutons l'expression de leur douleur.

SCÈNE XII

LES TROIS AMES invisibles pour tous les assistants, FRAY ANTONIO.

FRAY ANTONIO, *pleurant et portant un linge taché de sang.*

Il a terminé sa pénible carrière, il a rendu à la terre

sa dépouille charnelle et son âme sainte s'est envolée au ciel. Père, si dans le siècle tu fus ma nuée obscure, dans l'asile inexpugnable qu'offre la religion, tu devins mon guide et mon étoile polaire ! Pour avoir excédé les forces humaines en exerçant la charité, tu combats depuis treize ans contre la corruption et des plaies intolérables. Mais les linges tachés de sang au contact de ces plaies sont plus précieux désormais que des toiles fines et parfumées. Après les avoir touchés, mille malades ont été guéris. Mille seigneurs, mille lèvres illustres les ont baisés. Durant les années que tu fus Provincial, tu fis à pied une infinité de lieues par la boue, par les ravins, par les broussailles, et ces chairs meurtries qui te portèrent sont maintenant des reliques qu'embrassent tes fils et tous ceux qui peuvent approcher de la couche où tu reposes. Ton corps était hier un sujet d'épouvante tant les plaies en étaient horribles, il est aujourd'hui d'argent poli et de pur cristal, preuve manifeste que les tumeurs, les crevasses et les blessures béantes qui engendraient la pourriture durèrent par miracle et le temps nécessaire pour acquitter la dette de cette pécheresse qui fut purifiée en un instant, tant la charité de ton cœur était puissante auprès de Dieu.

SCÈNE XIII

LES TROIS AMES, FRAY ANTONIO, LE PRIEUR, puis FRAY ANGEL.

LE PRIEUR

Père Antonio, séchez vos larmes et courez fermer les portes; si elles restaient ouvertes, le peuple envahirait le monastère et ne nous laisserait pas enterrer son ami.

ANTONIO

Que nous les fermions ou qu'elles restent ouvertes,

j'estime que nous serons débordés et que les précautions seront vaines. Néanmoins, j'irai les surveiller.

FRAY ANGEL, *entrant.*

Où vas-tu, Père ?

ANTONIO

Le sais-je?

ANGEL

Que votre Révérence se hâte. C'est toute la ville qui se rue dans le couvent et se jette sur le corps pour le dépouiller. Elle y apporte un tel zèle... Le Vice-Roi lui-même est dans la cellule.

LE PRIEUR

Père Antonio, venez voir le beau témoignage que le ciel donne de ses serviteurs.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE XIV

BOURGEOIS, GENS DU PEUPLE.

PREMIER BOURGEOIS, *tenant à la main un morceau de capuce.*

Qu'emportez-vous?

DEUXIÈME BOURGEOIS, *portant un linge ensanglanté.*

Un linge ayant touché ses plaies. Et vous?

PREMIER BOURGEOIS

Ce morceau de capuce, je le tiens en plus haut prix et estime qu'une mine que j'aurais découverte.

DEUXIÈME BOURGEOIS

Sortons vite du couvent de peur que les frères ne nous prennent nos reliques.

PREMIER BOURGEOIS

C'est cela ; plutôt que les rendre je donnerais ma vie.

TROISIÈME BOURGEOIS, *entrant sur ces paroles et tandis que les deux premiers sortent.*

Je suis sans doute la disgrâce incarnée. Je n'ai pas même pu me procurer un fil de la robe du saint. Et pourtant, je me retire content et satisfait d'avoir baisé quatre fois ses pieds d'où émane un parfum céleste. Mais ne fut-il pas un ange du paradis sur la terre! Le vice-roi et les frères le portent sur leurs épaules et se disposent à l'enterrer dans cette travée du cloître. Une douce musique accompagne le cortège. Il semble qu'elle vienne du ciel; quant à moi je n'en doute point.

SCÈNE XV

LE PRIEUR, ANTONIO, ANGEL, LUCIFER, SAQÙIEL, VISIEL, LE VICE-ROI, FRÈRES, BOURGEOIS, HOMMES DU PEUPLE, LE CORPS DE FRAY CRISTOBAL DE LA CRUZ. — Le vice-roi et les frères portent le saint allongé sur une civière. Tout le corps est couvert de rosaires. Au loin, musique de flûtes et de hautbois. Dès que la musique cesse, Lucifer qui est mêlé au cortège s'adresse à voix basse à ses suppôts, ou si on l'aime mieux, les diables viennent sur le devant de la scène.

LUCIFER

Il me faut abandonner l'espoir d'atteindre le corps et de me venger sur lui de mon impuissance à l'égard de l'âme: il est cuirassé contre mes atteintes.

SAQUIEL

Il n'y a pas d'armure qui vaille le rosaire.

LUCIFER

Partons, je ne saurais supporter sa vue.

SAQUIEL

Nous ne nous arrêterons pas avant d'avoir atteint les profondeurs de l'enfer.

(*Ils sortent.*)

ANTONIO

As-tu entendu, fray Angel?

ANGEL

J'ai entendu. Ce sont les diables.

LE VICE-ROI

Que vos Révérences me soient charitables et me permettent de contempler une autre fois le visage de ce Père béni.

LE PRIEUR

De grand cœur. Pères, baissez-vous et posez à terre votre saint fardeau. Il convient de complaire à son Excellence en faveur de son extrême dévotion.

LE VICE-ROI

Quoi! Est-ce bien là ce visage que je vis, il y a deux jours, disparaissant sous les plaies horribles et purulentes? Sont-ce bien là ses mains lépreuses? O très sainte et belle âme, en t'envolant aux régions sereines, tu nous a laissé comme preuve de l'heureux voyage que tu as fait aujourd'hui, cette enveloppe pure et nette où tu as habité et que la flamme toute de charité et d'amour divin qui te consumait embrasa d'abord et couvrit ensuite d'escarres fumeuses.

UN BOURGEOIS

Que leurs Révérences me laissent au moins baiser les pieds.

LE PRIEUR

Dévotion bien justifiée.

LE VICE-ROI

Pères, faites votre office et cachez dans la terre ce précieux joyau du ciel. L'espérance qui l'a soutenu est le souverain remède de nos maux. Elle sera la fin consolante de cette comédie.

30 Juin 1906.

MARCEL DIEULAFOY, *trad.*

TIRSO DE MOLINA

Tirso de Molina ou plutôt Gabriel Téllez, dont le nom réel a été obscurci par le pseudonyme à l'abri duquel il a écrit ses pièces de théâtre, est tenu pour l'un des grands maîtres de la scène espagnole. Il semble qu'il vint au monde à Madrid en 1571, et il paraît certain qu'il fit ses études à l'université d'Alcalá de Hénares, dans cette même ville où était né Cervantes quelques années plus tôt.

Gabriel Téllez entra dans l'ordre de la Merci, le 21 janvier 1601, et y occupa de très hautes situations. En 1626, il fut nommé Commandeur de Trujillo ; en 1632, chroniqueur officiel de son ordre ; en 1634, *definidor general* ou conseiller du provincial de Castille et quand il mourut, le 21 mars 1643, il était prieur de Soria. Dans toutes les situations qu'il avait occupées, il avait acquis le renom d'un prêtre vertueux menant une vie calme, exempte de faiblesses.

Son théâtre fut publié, la première partie en 1627 ; la troisième en 1634 ; la seconde et la quatrième en 1635 et la cinquième en 1637.

Tirso de Molina, comme beaucoup de ses contemporains, a successivement abordé tous les genres ; mais comme bien peu d'entre eux, il a excellé dans tous. A *La Prudencia en la Muger* (*La Prudence chez la Femme*), un drame historique sombre et noir à souhait, l'on peut opposer *El Vergonzoso en*

Palacio (*Le Timide au Palais*) qui est au contraire une comédie délicieuse. *Don Gil de las Calzas Verdes* (*Don Gil des Chausses Vertes*) et la *Villana de Vallecas* renferment des intrigues compliquées, ingénieuses et parfois d'une folle gaieté. Les mêmes qualités se retrouvent dans *Marta la piadosa* (Marthe la Pieuse) mêlées à une peinture achevée de l'hypocrisie mielleuse. D'autre part l'on ne citerait guère de pièces religieuses que l'on puisse égaler au *Condenado por desconfiado* que j'ai choisi pour le traduire, et au *Burlador de Sevilla* imprimé pour la première fois en 1630, et dont les travestissements sont aussi connus du monde entier que l'original est peu lu.

Il semble que Tirso de Molina ait écrit quatre cents pièces environ. C'est peu si on compare ce chiffre à celui des deux mille et quelques pièces composées par Lope de Vega. C'est beaucoup si l'on songe qu'absorbé par les devoirs du ministère, il n'aborda le théâtre qu'en 1606 ou 1608 et qu'il le déserta de bonne heure. Sur ces quatre cents drames, comédies ou pièces religieuses, quatre-vingts nous sont parvenus. Ils ont suffi pour justifier la renommée de Tirso de Molina, qui fut pourtant lente à s'établir et que l'immortel *Don Juan* ne parvint pas à violenter du vivant de l'auteur.

Le Damné pour manque de confiance

PERSONNAGES

PAULO, ermite.
ENRICO.
UN JEUNE PATRE (un ange).
LE DÉMON.
ANARETO, père d'Enrico.
CELIA.
LIDORA, servante de Celia.
OCTAVIO.
PEDRISCO, gracioso, valet de Paul.
LISANDRO.
GALVAN, valet d'Enrico.
ESCALANTE, ROLDAN, CHERINOS, } amis d'Enrico
ALBANO, vieillard.
LE GOUVERNEUR D NAPLES.
LE GOUVERNEUR DE L PRISON.
UN JUGE.

Sbires, bandits, voyageurs, geôliers, portiers, villageois, gens du peuple.

La scène se passe à Naples et dans les environs.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Une forêt; sur une paroi rocheuse, s'ouvrent deux grottes dominées par de hauts escarpements.

SCÈNE I

PAULO, en costume d'ermite.

O bienheureuse et fortunée demeure! Solitude paisible et délicieuse, forêt profonde qui me donnez asile par la chaleur et par le froid, et dont l'herbe verte et le pâle genêt sont les hôtes coutumiers! Quand l'aube sème de cristaux l'émeraude des feuilles et fête le soleil dont le char s'élance au-dessus des halliers et dont les mains pleines de pure lumière soulèvent les voiles sombres de la nuit obscure, je sors chaque jour de cette grotte. La nature sauvage qui l'a construite au milieu des escarpements et de ces pyramides rocheuses appelle les nuages errants et, soumis à ses lois, ils lui composent, la nuit comme le jour, l'unique escorte qu'elle peut espérer en ces lieux. Je sors pour contempler le ciel, tapis d'azur sous les pieds du Tout-Puissant. O voile céleste, tissus de lumière qui pourrait un peu vous déchirer et apercevoir...? Hélas, je deviens fou! Mais si je sais la vanité de ce désir, je suis assuré, Seigneur, que vous me voyez du trône inaccessible, du trône étincelant où vous êtes assis servi par des anges beaux, plus beaux que les rayons du soleil. Je veux vous rendre mille grâces pour les faveurs que vous m'octroyez sans que je puisse rien vous rendre. Quand ai-je mérité que vous m'éloigniez

de la pompe du siècle qui est le seuil des portes de l'enfer ? Quand, Seigneur divin, mon indignité pourra-t-elle vous témoigner sa reconnaissance de m'avoir mis sur le chemin qui, si je ne l'abandonne pas, me conduira sûrement devant vous et, après cette victoire, à la renommée dans ces forêts ? Ici, par les joncs et par les thyms, en redisant leurs amoureuses chansons, les petits oiseaux ne font souvenir de vous et à mon tour je m'écrie : « Si la terre peut donner une pareille gloire, quelle gloire ne donnera pas le ciel ? » Ici, les ruisseaux, tourbillons de cristal sur un champ de verdure, chassent les soucis et leurs accents sonores remplissent l'âme d'une allégresse si vive qu'eux aussi me font souvenir de vous ! Ici, les fleurs sauvages embaument le vent et parent de leurs riches couleurs cette humble vallée. Leur beauté me confond ; humiliez-vous devant elles, carpettes et tapis barbaresques. Sois béni mille fois, Dieu très grand pour ces dons, pour ces faveurs, pour ces joies, pour les biens innombrables dont tu me combles. Ici, je promets de te servir, ayant renoncé aux biens périssables dans l'intérêt de mon salut. Ici, je m'engage à suivre ta voie sans m'en laisser détourner par aucune joie humaine et pour si grande que le monde ouvre la porte à la tromperie. Seigneur divin, c'est prosterné en toute humilité devant vous, c'est à genoux que pieusement je vous supplie, de me laisser toujours dans ce chemin. Pensez que l'homme fut fait d'une terre vile, d'une terre cassante et bien fragile.

(*Il entre dans l'une des grottes.*)

SCÈNE II

PEDRISCO, portant une botte d'herbes fraîches.

Comme un âne, j'arrive chargé de ces herbes dont la montagne est prodigue. Si je les mange, quelle digestion pénible je me prépare ! Dire que je suis con-

traint de brouter des herbes! Oui, moi, et que j'en suis réduit à me régaler de la nourriture que le ciel destina aux bêtes et aux animaux! Cieux, dans mon malheur, accordez-moi du moins la patience. Quand ma mère me mit au monde, elle dit : « Pedrisco de mon âme, que mes yeux te voient un jour sur la route de la sainteté. » Si tels sont les vœux d'une mère, quels doivent être ceux d'une belle-mère ou d'une tante ? Bien que pour l'homme ce soit un grand avantage d'être saint, l'abus de la diète est fâcheux. Pardonnez-moi cette folie, mon Dieu, et excusez cette pensée. Maintenant que vous connaissez mon caractère, ne m'en veuillez pas si je vous prie d'apaiser ma faim, dussé-je ne pas être saint de la vie. Et puisque votre immense amour, Seigneur, dompte l'impossible, faites, si les extrêmes peuvent s'accorder, faites à la fois que je sois saint et que je mange mieux que mieux.

Il y aura dix ans que Paulo m'a tiré de mon village et m'a confiné dans ces montagnes. Nous habitons, lui cette grotte, et moi la grotte voisine. Ici, nous faisons pénitence et pour tout régal n'avons que des herbes, nous rappelant parfois tout ce que nous avons laissé pour le peu que nous avons. Ici, aux sonores roulements d'une cascade dont le cristal se précipite du haut d'un rocher, je dis à ces sombres ormeaux : « Où êtes-vous amis, où êtes-vous, mes chers jambons, pour ne pas prendre mes maux en pitié? Quand je parcourais la ville et non pas la montagne — je pleure à ce souvenir — vous aviez coutume de prendre grand pitié de mes plus petits appétits. Vous étiez des jambons loyaux, je puis bien vous nommer ainsi en souvenir de votre passé, bien que vous n'ayez plus aucun souci de la faim des mortels. » Mais maintenant tout est perdu ; je mangerai des herbes dans l'affliction et j'en viens à penser qu'après avoir digéré tant de fleurs, je donnerai le jour à quelque joli mois de mai. Mais, Paulo sort de sa grotte obscure ; c'est le moment d'entrer

dans mon antre ténébreux et de me repaître de verdures.

(*Il entre dans la grotte.*)

SCÈNE III

PAULO, sortant de la grotte.

Quel malheur, quelle disgrâce digne de pitié! Le sommeil, vivante ou, pour le moins, effrayante image de la mort, m'a vaincu et terrassé; j'ai oublié de dire mes prières dévotes. A ce sommeil, en succéda bientôt un second au cours duquel je fus poursuivi par la crainte d'avoir offensé Dieu, à moins que notre ennemi terrible, Satan, ne m'ait envoyé le songe qui m'inquiète. Qu'il vienne du ciel ou de l'enfer, je vis la mort. Ah! Dieu, la terrifiante figure. Si l'apercevoir dans un rêve cause tant de frayeur, que peut-il en attendre celui qui la voit éveillé? De son bras puissant, elle m'assène un premier coup, la faux ne coupe pas. Alors, elle prend l'arc. Je vois la flèche dans la main droite et, dans la gauche, l'arme que l'arrogance dompte. Elle me tire au cœur, je me sens atteint, la terre, notre mère commune, dévore le corps qu'elle a engendré et, tandis que je m'abîme sur le sol, l'âme délivrée prend son vol et, en un instant, arrive devant Dieu! Alors, qui pourrait ne pas le voir! Quel visage terrible et cruel! A son côté, se tient le procureur du tribunal des âmes; une épée de justice, qu'il lui appartient de porter, resplendit dans sa droite superbe. Bien que victorieux, il était irrité. Il lut mes fautes, mon saint ange gardien rappela mes bonnes actions et le grand Juge du ciel, celui qui jette l'épouvante dans l'infernal séjour de la malice, chargea des uns et des autres les deux plateaux de la balance. Mais les bonnes actions pesèrent si peu auprès des fautes et des péchés et furent soulevées si haut que le Saint Juge me condamna au royaume de la terreur. Brisé, terrifié, je me ré-

veillai et tremblant encore je ne vis rien autre que ma faute. Dans la confusion où je me trouve, je ne sais à qui attribuer cet avertissement. Est-ce ma destinée malheureuse que je dois accuser? Est-ce l'Ennemi qui se révèle astucieux et mauvais? Seigneur, vous ne me refuserez pas cette consolation, quelle sera ma fin? Puisque je suis la route du salut, vous ne voudrez pas prolonger ma confusion, Seigneur éternel! Dois-je aller dans votre ciel ou en enfer? J'ai trente ans, Seigneur, j'ai passé dix ans dans ce désert et dussé-je vivre un siècle, je persévérerai, je continuerai à vous servir, j'en fais le ferme propos et je vous en donne l'assurance. Si j'accomplis ma promesse avec entrain et sans défaillance, Seigneur, quelle sera ma fin? Je verse des larmes, répondez-moi, Seigneur. Seigneur éternel, dois-je aller dans votre ciel ou en enfer?

SCÈNE IV

LE DÉMON, qui apparaît sur un rocher élevé, PAULO.

LE DÉMON, *invisible pour Paulo.*

Voilà dix ans que je poursuis ce moine dans ce désert lui remémorant ses pensées et sa vie anciennes. Et toujours je l'ai trouvé inébranlable et résistant comme un grand roc. Aujourd'hui sa foi n'est plus aussi ferme, il doute; ce qu'il vient de faire le montre, parce que le chrétien qui accomplit de bonnes œuvres et qui sert Dieu doit croire qu'après sa mort il jouira de la vue de son Créateur. Celui-ci, bien qu'il ait mené une vie très sainte, perd la foi. S'il ne doutait pas, le verrions-nous interroger Dieu, en aurait-il seulement la pensée? Il a péché aussi par orgueil, le cas est certain, et personne ne le sait comme moi, que la superbe a perdu. Il a encore offensé le ciel par manque de confiance, car il se méfie sûrement de la parole divine, de celui qui, pense-t-il, ne lui fait pas crédit. Un songe a occasionné sa

première faute et cette faute a été de mettre les vaines révélations d'un songe avant la foi en Dieu. Le péché est manifeste; qui n'en conviendrait? Aussi bien, le Juge Suprême et souverainement équitable m'a-t-il donné licence d'user de tromperies pour l'inciter à d'autres fautes. M'opposera-t-il une résistance victorieuse après s'être montré méfiant et avoir, comme moi, laissé s'épandre et déborder son orgueil? Le mal renaîtra de sa demande à Dieu. C'est, en effet, sur elle que je me fonde pour disposer une embûche nouvelle. Je vais prendre la figure d'un ange et, dans ma réponse, j'accéderai à ses vœux afin de l'induire en des pensées et des actes qui lui vaudront sa condamnation; du moins je m'y efforcerai.

(*Le Démon se laisse voir sous la figure d'un ange.*)

PAULO

Mon Dieu, écoutez ma voix suppliante! Me sauverai-je? Dieu immense, irai-je jouir de votre gloire? J'attends que vous me répondiez.

LE DÉMON

Dieu, Paulo, t'a écouté et a vu tes larmes.

PAULO, *à part.*

Combien je maîtrise mal la peur! Je suis devenu aveugle en le regardant.

LE DÉMON

Il m'a commandé de t'éclairer afin que l'Ennemi ne prenne pas avantage de cette vaine illusion. Tu iras à Naples et près de la porte nommée la porte de la Mer, qui est celle par où tu dois entrer si tu veux savoir d'une manière certaine ta destinée, heureuse ou malheureuse, tu trouveras un homme — sois attentif à mes paroles...

PAULO

Combien elles me rendent heureuses!

LE DÉMON

...Un homme nommé Enrico, fils du noble Anareto. Tu le reconnaîtras sans peine. C'est un seigneur d'une taille élevée, de belle prestance..., mais je me tais, car à peine arrivé, tu l'apercevras.

PAULO

Que devrais-je lui demander, quand je le verrai, j'attends...

LE DÉMON

Tu n'as à faire qu'une seule chose.

PAULO

Quoi?

LE DÉMON

Regarder et te taire. Fais grande attention à ses actes, à ses paroles, à sa conduite.

PAULO

Tu remplis mon cœur aveugle de chimères et de con fusion. Je n'ai rien autre à faire?

LE DÉMON

Dieu te commande de l'observer parce que sa destinée sera la tienne.

(*Il disparaît.*)

PAULO

O mystère souverain! Que sera cet Enrico? Déjà, je meurs de le voir. Combien je suis satisfait! Il doit s'agir d'un homme de Dieu. Qui en pourrait douter?

SCÈNE V

PEDRISCO, PAULO

PEDRISCO, *à part.*

Toujours la fortune secourt les plus faibles cœurs. J'ai mangé tranquillement, posément, et me voici gaillard et satisfait.

PAULO

Pedrisco.

PEDRISCO

Ma bouche est à vos pieds.

PAULO

Vous arrivez fort à propos. En ce moment, nous avons tous deux une expédition à faire.

PEDRISCO

Je bondis et je saute de plaisir. Mais où la ferons-nous ?

PAULO

Nous allons à Naples.

PEDRISCO

Que me dites-vous ? Et dans quel dessein, père ?

PAULO

Vous le saurez en chemin. L'aventure est extraordinaire. Plaise à Dieu qu'elle tourne à mon avantage !

PEDRISCO

Nos amis de là-bas nous reconnaîtront-ils ou non ?

PAULO

Personne ne nous reconnaîtra. L'habit et l'âge ne nous changent que trop.

PEDRISCO

Dix années d'absence ? Quel masque meilleur pourrions-nous avoir ! Il nous donnera une entière sécurité puisqu'une heure suffit pour oublier la figure d'un ami.

PAULO

Allons !

PEDRISCO

Que Dieu aille avec moi !

PAULO

La joie m'arrache des larmes. Je m'applique à vous obéir, mon Dieu, et puisque vous m'ordonnez d'aller voir le bienheureux Enrico, je dominerai toute crainte. Ce doit être un grand saint! Mon âme connaît enfin l'allégresse.

PEDRISCO

La mienne aussi, puisque je t'accompagne à Naples. (*A part.*) Étant donné qu'une aussi grande merveille me promet un avenir radieux, je ne saurais me dispenser de rendre visite au cabaret de Juanilla et à la taverne du Boiteux.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VI

LE DÉMON

Ma tromperie est en bon chemin. Dès aujourd'hui, se manifestera la destinée d'un homme dont la confiance en Dieu et en sa puissance défaille et qui va au-devant de son sort.

(*Il sort.*)

DEUXIÈME TABLEAU

A Naples. Une cour entourée de galeries ouvertes dans la maison de Celia.

SCÈNE VII

OCTAVIO et LISANDRO, dans le vestibule.

LISANDRO

La réputation de cette femme m'a seule donné le désir de la connaître.

OCTAVIO

Quelle réputation ?

LISANDRO

On me l'a représentée, Octavio, comme la femme la plus remarquable que le royaume de Naples ait vu au cours de ce siècle.

OCTAVIO

On vous a dit la vérité. Mais cette intelligence est l'appât de ses vices. Elle s'en sert pour tromper les ignorants, elle en use pour dépouiller les sots. Avec une octave ou un sonnet de style picaresque qu'elle se plaît à composer de temps à autre, elle traîne à sa suite mille victimes humaines qui croient montrer leur bon goût et leur délicatesse en louant l'art de la composition, la pureté de langue et l'éclat des concettis.

LISANDRO

J'ai entendu raconter sur cette femme des côtés de sa vie vraiment curieux.

OCTAVIO

C'est exact. Ne vous ai-je pas dit ce que les uns ou les autres ont pu vous en dire, que sa maison est une hôtellerie et qu'elle accueille à toute heure le Napolitain riche, l'Allemand, l'Anglais, le Hongrois, l'Arménien, l'Indien et même l'Espagnol, malgré la haine que Naples lui témoigne.

LISANDRO

N'allez-vous pas trop loin ?

OCTAVIO

J'ai dit la vérité, comme je la dirai si j'affirme que vous êtes épris de cette femme.

LISANDRO

Je ne suis épris que de sa renommée ; je vous l'affirme.

OCTAVIO

Il y a pis encore.

LISANDRO

Vous êtes un ami fidèle, ne me cachez rien.

OCTAVIO

Elle a pour galant un jeune homme si vicieux que l'on ne trouverait pas le pareil à Naples.

LISANDRO

Alors il s'agit d'Enrico, fils du vieil Anareto. Quand je pense que ce pauvre vieillard est perclus et que depuis quatre ou cinq ans il n'a pas quitté sa chambre.

OCTAVIO

C'est bien à lui que je fais allusion.

LISANDRO

J'ai eu des renseignements sur ce jeune homme.

OCTAVIO

Je vous affirme, Lisandro, qu'il n'est pas né à Naples un homme de mœurs plus dissolues. Cette femme lui donne tout ce qu'elle peut ; mais, quand le vice du jeu le jugule, il va chez elle, les soufflets pleuvent et il lui arrache des mains les chaînes, les bagues...

LISANDRO

Pauvre femme !

OCTAVIO

Elle aussi travaille sur le même thème. C'est à l'aide de ses poésies frelatées qu'elle enlève leur fortune à ses novices amoureux.

LISANDRO

Un bon averti en vaut deux, surtout quand on est conseillé par un ami qui est un maître. Vous pourrez vous convaincre ici que je profite de vos leçons.

OCTAVIO

J'entre avec vous. L'œil à l'argent, ami.

LISANDRO

Inventons un prétexte avant d'entrer.

OCTAVIO

Dites lui que, connaissant ses dons poétiques, vous la priez de vous écrire quelques vers destinés à une dame et que vous les payerez d'une bague.

LISANDRO

Excellent, parfait.

OCTAVIO

Puisque je vous accompagne, je suivrai votre exemple. Voici la maison. Elle est chez elle.

LISANDRO

Je crois même qu'elle est dans la patio.

OCTAVIO

Si Enrico nous trouve ici, par Dieu, je crains que nous ne courrions un grand péril.

LISANDRO

Un homme n'est jamais qu'un homme.

OCTAVIO

Certes.

LISANDRO

Je ne le crains ni ne l'estime.

SCÈNE VIII

CELIA, LIDORA, OCTAVIO, LISANDRO. — Celia entre, lisant une lettre. Lidora tient un bureau pour écrire et le met sur une table. Toutes deux se hâtent vers le devant de la scène. Octavio et Lisandro restent au fond.

CELIA

Cette lettre est bien écrite.

LIDORA

Severino est instruit.

CELIA

Alors, il n'en laisse rien paraître.

LIDORA

Ne viens-tu pas de dire qu'il écrit bien ?

CELIA

Si, certainement. La lettre est bien écrite, je le maintiens.

LIDORA

Je comprends. La main et la plume sont d'un maître d'école.

CELIA

Et le style et la rédaction, d'un ignorant.

OCTAVIO

Arrivez, Lisandro, et montrez-vous hardi.

LISANDRO

Elle est belle. Sur ma vie, l'on a vu bien rarement en une seule personne tant de beauté unie à tant d'intelligence.

LIDORA

Si l'on en juge sur l'apparence, deux cavaliers viennent d'entrer.

CELIA

Que veulent-ils ?

LIDORA

L'ordinaire prébende.

OCTAVIO, *à Lisandro.*

Elle t'a vu.

CELIA

Que souhaitent vos grâces ?

LISANDRO

Excusez notre audace. Si nous avons franchi le pas de votre porte, c'est que chez les poètes et les seigneurs l'entrée de la maison n'est refusée à personne.

LIDORA, *à part.*

Ils l'ont traitée de poète et elle s'est tue. Elle a dû bien se maîtriser.

LISANDRO

J'ai appris que vous étiez une intelligence d'élite et que même la renommée d'Homère et d'Ovide pâlissait auprès de la vôtre. Aussi bien, suis-je venu avec mon ami, dont les lèvres se plaisent à faire l'éloge de votre esprit, pour vous prier de composer quelques vers à l'adresse d'une dame qui trahit mon amour et a la cruauté de se marier. Je promets un présent à votre beauté s'il est, Madame, un présent digne d'elle et que mon cœur puisse lui donner.

LIDORA, *à part à Celia.*

Il t'a prise pour Belerma.

OCTAVIO

Puisque votre esprit divin asservit tous ceux qui se targuent de posséder quelque culture, je viens à mon tour vous présenter la même requête.

CELIA

A qui s'adresseront ces vers ?

OCTAVIO

A une femme qui m'a prodigué son amour tant qu'il est resté une dépouille à m'enlever et qui mène une vie honnête depuis que je suis pauvre.

LIDORA, *à part.*

Elle s'est conduite en personne intelligente.

CELIA

Vous êtes arrivé au moment opportun. J'allais répondre à un billet que l'on m'a écrit. Et puisque vous prétendez que l'antique renommée d'Ovide pâlit auprès de la mienne, je ne vous donnerai pas un démenti. Et ce qu'il ne fit jamais, je le réussirai en

vous dictant et en composant en même temps vos deux lettres et la mienne. (*A Lidora.*) Donne-nous à tous de l'encre et du papier.

LISANDRO

Quels merveilleux dons !

OCTAVIO

Extraordinaires.

LIDORA

Voici l'encre et le papier.

CELIA

Écrivez donc.

(*Celia, Lisandro et Octavio s'assoient devant une table.*)

LISANDRO

Nous sommes prêts.

CELIA, *s'adressant à Lisandro.*

Ta lettre s'adresse bien à une femme qui se marie.

LISANDRO

C'est exact.

CELIA, *s'adressant à Octavio.*

Et la tienne, à une femme qui t'a quitté depuis que tu n'es plus riche.

OCTAVIO

Telle est la vérité.

CELIA

Et moi, ici, je réponds à Severino.

(*Celia dicte à Lisandro et à Octavio en même temps qu'elle écrit.*)

SCÈNE IX

ENRICO, GALVAN, tous deux avec une épée et un bouclier, OCTAVIO, LISANDRO, CELIA, LIDORA

ENRICO

Que cherchez-vous ici, Hidalgos ?

LISANDRO

Nous ne cherchons rien... La maison était ouverte et nous sommes entrés.

ENRICO

Me connaissez-vous ?

LISANDRO

Voilà qui passe la permission.

ENRICO

Partez et allez au diable. Je jure Dieu, si je me fâche... laisse tes yeux en repos, Celia.

OCTAVIO, *à part.*

Est-il une folie égale à la sienne.

ENRICO

... Que je vous jette à la mer, bien qu'elle soit loin d'ici.

CELIA, *bas à Enrico.*

Mon bien, pour l'amour de moi.

ENRICO, *à Celia.*

Oses-tu t'approcher ? Éloigne-toi ou je jure Dieu que je t'allonge un soufflet.

OCTAVIO

Si notre présence vous offusque, nous nous retirons tous deux.

LISANDRO

Êtes-vous le frère, êtes-vous un parent de cette dame ?

ENRICO

Je suis le diable.

GALVAN

Et moi, maintenant, j'ai l'épée à la main. (*A Enrico.*) Secoue-les.

OCTAVIO

Arrêtez.

CELIA, *se tournant vers Enrico.*

Mon trésor, pour l'amour de Dieu.

OCTAVIO

Ni l'un ni l'autre n'apportions ici des pensées lascives. Nous venions lui demander de nous écrire des lettres...

ENRICO

Quoi, des gens qui se flattent d'être de beaux esprits ne savent pas écrire ?

OCTAVIO

Quittez tout souci.

ENRICO

Que voulez-vous dire ? Où sont ces lettres d'abord ?

OCTAVIO, *les remettant.*

Les voici...

ENRICO, *les déchirant.*

Vous reviendrez plus tard. Le moment est mal choisi.

CELIA

Vous les avez déchirées ?

ENRICO

Je le crains et si je me fâche...

CELIA, *bas à Enrico.*

Mon trésor...

ENRICO

Je traiterai de même leurs figures.

LISANDRO

Assez, maintenant.

ENRICO

Je n'en fais qu'à ma fantaisie et n'ai d'autre loi que mes caprices et si votre grâce Seigneur Hidalgo veut se défendre, qu'elle ne compte pas sur ses jambes. Jamais je n'ai craint les hommes de sa sorte.

LISANDRO

Qu'un homme nous traite ainsi !

OCTAVIO

Tais-toi.

ENRICO

Ils se vantent d'être des hommes et ont des âmes de femmes. S'ils prétendent enlever la palme et donner quelque lustre à leur nom qu'ils se garent de cette épée.

(*Enrico et Galvan attaquent Lisandro et Octavio.*)

CELIA, *se jetant sur Enrico.*

Mon trésor !

ENRICO

Éloignes-toi.

CELIA

Contiens-toi.

ENRICO

L'enfer lui-même ne m'arrêterait pas.

CELIA

Que vois-je ! Ah ! malheureuse !

(*Octavio et Lisandro s'enfuient.*)

SCÈNE X

CELIA, ENRICO, LIDORA, GALVAN

LIDORA

Ils fuient, c'est un plaisir de les voir détaler.

GALVAN

Quel coup d'épée je lui ai porté !

ENRICO

Poules viles et lâches ! Est-ce ainsi que vous humiliez votre adresse ?

CELIA

Mon trésor, qu'as-tu fait ?

ENRICO

Niaiserie, enfantillage! J'ai attaqué gaillardement le plus grand et je lui ai ouvert un pan de blessure.

GALVAN

Moi j'ai allongé un coup de pointe au plus petit et je lui ai tiré un arrobe de laine. Il portait un fameux plastron.

ENRICO

Celia, tu seras toujours pour moi une cause d'ennui!

CELIA

Fais trêve à ta mauvaise humeur; calme-toi, sur ma vie.

ENRICO

Il me déplaît, ne te l'ai-je pas dit, de trouver là où je déteste de les rencontrer ces espèces de marquis tout crinière et moustache. Quel profit en tires-tu? Que te promettent, que te donnent des freluquets occupés tout le jour à se friser les cheveux? La pierre, le cœur de chêne, les rochers sont d'un naturel plus généreux. Leur bourse a fait profession dans l'ordre de saint François. Alors, pourquoi les reçois-tu? Pourquoi leur donnes-tu entrée chez toi? Je t'ai pourtant prévenue; tu finiras par me mettre en colère.

CELIA

C'est bien.

ENRICO

Retire-toi.

CELIA

Écoute-moi, mon trésor, et apprends que parmi ces marquis, il s'en trouve qui me font des cadeaux. Ceux-ci m'ont offert cette chaîne et cette bague.

ENRICO

Voyons. J'ai besoin d'une chaîne, celle-ci me paraît très belle.

CELIA

La chaîne ?

ENRICO

Il me manquait aussi une bague.

LIDORA

Laisse quelque chose à Madame.

ENRICO

Ne saurait-elle le demander ? Pourquoi le réclames-tu ?

GALVAN

Lidora mourrait plutôt que de se taire.

LIDORA, *à part.*

Elles ont bien tort celles qui vous aiment, truands de Belzebuth.

CELIA, *s'adressant à Enrico.*

Ma vie, tout t'appartient ici; et puisque je suis tienne, entièrement tienne, écoute-moi.

ENRICO

Je suis tout oreille.

CELIA

Je voudrais te demander seulement de nous conduire ce soir à la porte de la Mer.

ENRICO

Tu peux prendre ta mante.

CELIA

Le goûter nous attendra ; j'y veillerai.

ENRICO

Tu entends, Galvan ; préviens sans retard nos amis Escalante, Cherinos et Roldan que je vais à la porte de la mer avec Celia.

GALVAN

C'est compris.

ENRICO

Dis-leur qu'ils aillent nous attendre, et que chacun amène sa maîtresse.

LIDORA

Bien, sur ma foi !

GALVAN

Ce sera une fête charmante ; mais que de coups d'épée je prévois !

CELIA

Souhaites-tu que nous sortions voilées ?

ENRICO

Ce n'est pas là ce que je désire. Vous irez à visage découvert. Je veux qu'en ce jour chacun sache que tu es mienne.

CELIA

A ton gré; mon unique souci est de te servir. Allons.

(*Enrico et Galvan se retirent et, tout en sortant, ils causent à voix basse.*)

LIDORA, *à Celia.*

Es-tu sotte de lui avoir donné tous les bijoux !

CELIA

Quel meilleur emploi pouvais-je en faire, que de les offrir à un cavalier aussi vaillant ?

GALVAN, *à Enrico.*

Mais tu as donc oublié que hier on t'a proposé et que tu as promis de tuer quelqu'un ?

ENRICO

J'ai reçu et dépensé la moitié de l'argent.

GALVAN

Alors, pourquoi vas-tu à la mer ?

ENRICO

C'est toute une expédition à préparer ; j'y songerai plus tard. Maintenant, il me plaît de l'oublier. La bague et la chaîne que Celia m'a données me suffisent et au delà pour le moment.

GALVAN

Je croyais aller au-devant de tes intentions.

ENRICO

Que le malheureux vive dans l'allégresse, exempt de soucis et de peines, les heures de répit que je lui accorde. En dépensant le produit de la chaîne, nous lui faisons un enviable cadeau.

(*Ils sortent.*)

TROISIÈME TABLEAU

Vue de Naples et de la porte de la mer.

SCENE XI

PAULO, PEDRISCO, puis ENRICO, CELIA, ROLDAN et CHERINOS

PEDRISCO

Je suis émerveillé d'une pareille aventure.

PAULO

Ce sont les secrets de Dieu.

PEDRISCO

De sorte, père, que telle sera la fin de cet Enrico, telle sera aussi la vôtre.

PAULO

La parole de Dieu ne peut tromper. L'ange m'a dit que si Enrico se damnait, je me damnerais et que s'il se sauvait, je me sauverais également.

PEDRISCO

Sans aucun doute, père, cet Enrico est un saint homme.

PAULO

C'est bien mon avis.

PEDRISCO

Voilà la porte que l'on nomme la porte de la Mer.

PAULO

L'ange m'a recommandé d'attendre Enrico en ce lieu.

PEDRISCO

Ici, mon père, vivait un gros tavernier chez qui j'allais fort souvent, et, un peu plus loin, vous vous en souvenez sans doute, cette grande fille aux cheveux roux qui ressemblait à un archer de la garde que l'on eût requis d'amour.

PAULO

O vil ennemi ! Des pensées lascives m'importunent. O faible corps ! (*A Pedrisco.*) Frère, écoute-moi.

PEDRISCO

J'écoute.

PAULO

Le démon me tient par le souvenir et par mes anciennes passions... (*Il se jette à terre.*)

PEDRISCO

Que faites-vous donc ?

PAULO

Je me jette sur le sol afin que tu puisses me piétiner. Viens, frère, piétines-moi sans relâche.

PEDRISCO

A la bonne heure ; je suis très obéissant, mon père. (*Il piétine Paulo.*) Est-ce bien ainsi ?

PAULO

Oui, frère.

PEDRISCO

Je ne vous fais pas mal ?

PAULO

Piétines et ne t'inquiètes de rien.

PEDRISCO

M'inquiéter, père ! Pourquoi m'inquiéterai-je ? Je piétine et je repiétine, père de ma vie ; mais je crains de vous crever, mon père.

PAULO

Piétines-moi, frère.

ROLDAN, *dans la coulisse.*

Arrêtez, Enrico.

ENRICO, *dans la coulisse.*

Je vais le jeter à la mer, vive le ciel.

PAUL

J'ai entendu nommer Enrico.

ENRICO, *dans la coulisse.*

Mendiant ! vile engeance ! Se peut-il qu'il en y ait dans le monde ?

CHERINOS, *dans la coulisse.*

Calmez-vous !

ENRICO, *dans la coulisse.*

Si tu veux me modérer, aide-moi à le précipiter.

CELIA, *dans la coulisse.*

Où vas-tu ? Arrête !

ENRICO, *dans la coulisse.*

Le mal est sans remède. Ami, je te rends un service signalé en te tirant d'une aussi grande misère.

ROLDAN, *dans la coulisse.*

Qu'avez-vous fait ?

SCÈNE XII

ENRICO, CELIA, LIDORA, GALVAN, ROLDAN, ESCALANTE, CHERINOS, PAULO, PEDRISCO. — L'ermite et Pedrisco se retirent sur le côté. Les autres personnages occupent le milieu de la scène.

ENRICO

Un pauvre est venu me demander l'aumône; sa misère m'a fait peine à voir ; et pour que désormais il n'offusque plus les regards de personne, je l'ai saisi à bras le corps et précipité dans les flots.

PAULO

Crime immense !

ENRICO

A mon avis, il en a fini maintenant avec la pauvreté.

PEDRISCO

Quelque diable puisse-t-il un jour te demander l'aumône !

CELIA

Tu seras toujours cruel !

ENRICO

Pas d'observations, ou toi et les autres, vous subirez tous le même sort.

ESCALANTE

Laissons ce sujet. Sur tes jours, mon cher Enrico asseyons-nous.

PAULO, *à Pedrisco*

Voilà celui qu'ils ont nommé Enrico.

PEDRISCO

Il en existe un autre. Voudrais-tu que ce fût cet homme ? De son vivant il brûle déjà en enfer ? Restons ici et voyons ce qui va se passer.

ENRICO

Que vos grâces s'asseyent, je veux leur proposer un sujet de conversation.

ESCALANTE

Il a bien parlé.

ENRICO

Celia, prends place à mon côté.

CELIA

C'est fait.

ESCALANTE

Toi, Lidora, près de moi. *J'en serai charmé.*

LIDORA

J'en dis autant, Monsieur Escalante.

CHERINOS

Assieds-toi ici, Roldan.

ROLDAN

Je viens de suite, Cherinos.

PEDRISCO

Voyez quelles bonnes âmes, mon père ! Approchez vous davantage ; vous entendrez mieux ce qu'ils diront.

PAULO

Mon Enrico qui ne vient pas !

PEDRISCO

Regardez, écoutez et taisez-vous. Nous sommes pauvres et cet homme sans entrailles et sans âme nous jetterait à la mer.

ENRICO

Maintenant je désire que chacune de vos grâces nous conte les prouesses qu'elle a faites au cours de sa vie. J'entends par prouesse... les vols, les estafilades, les blessures, les pillages, les assassinats, les

arrestations à main armée et autres exploits du même ordre...

ESCALANTE

Tu as bien parlé, Enrico ; je le maintiens.

ENRICO

... Et que pour récompenser le vainqueur dans ce tournoi du mal, on lui mette aussitôt une couronne de laurier en célébrant ses louanges et en chantant des motets.

ESCALANTE

Accepté avec plaisir.

ENRICO

Monsieur Escalante, commencez.

PAULO

Que le Seigneur souffre un pareil scandale !

PEDRISCO

Rien ne l'étonne.

ESCALANTE

Voici ce que j'ai à dire.

PEDRISCO

A-t-il l'air content et satisfait !

ESCALANTE

J'ai à mon compte la mort de vingt-cinq malchanceux, l'escalade de six maisons et j'ai fait trente blessures avec la dague.

PEDRISCO

Qui te verra faire des cabrioles au bout de la corde d'une potence !

ENRICO

Parlez, Cherinos.

PEDRISCO

Quel piètre nom ! Cherinos ! Quelle pauvreté.

CHERINOS

Je commence. Je n'ai tué personne, mais j'ai donné plus de cent coups de poignard.

ENRICO

Et aucun ne fut mortel ?

CHERINOS

La fortune a protégé mes victimes. Mais du produit des capes que j'ai enlevées et que j'ai vendues à des fripiers, je suis riche maintenant.

ENRICO

Vous les vendez ?

CHERINOS

Pourquoi pas ?

ENRICO

On ne les reconnaît pas ?

CHERINOS

Pour éviter des difficultés, je les convertis en vestes et en haut de chausses.

ENRICO

Avez-vous fait autre chose ?

CHERINOS

Je ne m'en souviens pas.

PEDRISCO

Ce grand larron s'apprête-t-il à l'absoudre maintenant ?

CELIA

Et toi, Enrico, qu'as-tu fait ?

ENRICO

Que vos grâces m'écoutent.

ESCALANTE

Personne ne doit dire de mensonges.

ENRICO

Ai-je l'apparence d'un homme qui en dit?

GALVAN

Nous savons le contraire.

PEDRISCO

N'écoutez pas ce récit, mon père.

PAULO

Je regarde si Enrico vient.

ENRICO

En ce cas, je réclame l'attention de vos grâces.

CELIA

Personne ne te la refuse.

PEDRISCO

Voyons pour quel sermon il la demande.

ENRICO

Je suis entré dans la vie sous une mauvaise étoile, comme le montrera le récit que je prétends vous faire. Pourtant, je naquis à Naples dans l'opulence, car mon père — vous le connaissez, je crois — bien que n'étant ni chevalier ni de sang noble, jouissait d'une grande fortune. Et, au temps où nous sommes, j'estime que la fortune l'emporte sur tous les autres avantages. Ainsi que je vous l'ai dit, je fis donc mes premiers pas entre la richesse et le luxe; mais enfant, je me signalai par des malices et adolescent, par des folies. Je volais mon vieux père et ouvrais ses caisses et ses coffres, je prenais les vêtements qu'ils renfermaient, l'argent et les bijoux. Je jouai et je dis je jouai, afin que vous sachiez ainsi qu'il n'est pas au monde de vices qui ne soient engendrés par le jeu. Je me trouvai bientôt pauvre et sans ressources, et comme si j'avais appris à le faire, j'allai de maison en maison et dérobai des

objets de peu de valeur que je donnai en gage : je retournais aussitôt au jeu, je perdais et mes vices croissaient. Alors, je m'associai à des compagnons de la même confrérie. Nous escaladâmes sept maisons, donnâmes la mort à leurs propriétaires et nous répartîmes le produit du vol pour subvenir aux exigences du jeu. Des cinq que nous étions, on en prit quatre seulement; et, malgré qu'on leur ait donné la torture, aucun de mes complices ne me dénonça. Ils payèrent leur crime sur une place de Naples et moi, corrigé par l'exemple, je ne m'ouvris plus à personne et j'exécutai mes coups sans témoins. Toutes les nuits, j'allais seul à la maison de jeu ; je me mettais près de la porte et j'attendais ceux qui sortaient. Je leur demandais la dîme avec une extrême courtoisie et tandis qu'ils tiraient leur bourse pour me la donner, je tirais de sa gaîne l'acier redoutable ; insensible à la pitié, je le cachais dans leur poitrine innocente et je prenais de force ce qu'ils perdaient tout en gagnant. Parfois, aussi, je profitais de la nuit pour voler des capes, ou bien, à l'aide de rossignols, pour ouvrir les portes les mieux closes et m'assurer du maître de la maison. J'escroquai les femmes et, quand elles me refusaient de l'argent, leur figure recevait à l'instant la prompte visite d'une *navaja*. Ce sont là des exploits de jeunesse. Écoutez et vous saurez ceux que j'ai accomplis depuis. Moi seul et cet acier, ministre de la mort, avons ôté la vie à trente infortunés. J'en ai tué dix par plaisir, et les vingt autres m'ont rapporté l'un dans l'autre un doublon. Vous me direz que le profit est faible. J'en conviens ; mais, je jure Dieu, quand l'argent me manque, que pour un doublon je donnerais la mort à vous tous qui m'écoutez. J'ai violé six jeunes filles et je puis m'estimer heureux d'avoir pu trouver six vierges dans ces temps fortunés ! Plus tard, je m'épris d'une dame de haute condition. J'entrai chez elle en secret pour satisfaire ma passion. Son mari appela au secours et

accourut. Ennuyé de ce tapage, je me jetai résolument à sa rencontre ; nous nous prîmes à bras le corps, mais je le serrai avec tant de force qu'il perdit terre. Le voyant dans cet état, je le précipitai du balcon et il tomba mort sur le sol. Ma dite dame poussa des cris d'orfraie, de mon côté, je mis l'acier à la main et le plongeai cinq à six fois dans le cristal de sa poitrine où les portes de rubis qui venaient de s'ouvrir sur des champs éblouissants donnèrent issue à l'âme qui s'échappa et s'enfuit. Rien que pour faire le mal, j'ai prêté de faux serments, j'ai allumé des querelles sans motif, j'ai tendu des pièges et machiné des intrigues. Un prêtre qui dans un excès de zèle louable voulait me reprendre reçut de moi une telle gifle qu'il tomba par terre à demi mort. Ayant appris que l'un de mes ennemis était enfermé dans la maison d'un pauvre vieux, j'y mis le feu ; et, sans pouvoir l'éteindre, tous les habitants brûlèrent y compris deux jeunes enfants, deux frères qui furent réduits en cendre. Je ne prononce jamais une parole que je ne l'accompagne d'un juron soit *malédiction*, soit *sur mon âme*, parce que je sais offenser le ciel. De la vie, je n'ai entendu la messe, ou, en péril de mort, ne me suis confessé ni invoqué le Dieu Éternel. Jamais je n'ai fait l'aumône alors même que j'avais de l'argent ; je poursuis plutôt les pauvres comme vous l'avez vu tout à l'heure. Je ne respecte pas les religieux ; dans leurs églises et dans leurs chapelles, j'ai volé six calices et divers ornements des autels. Je n'ai aucun respect pour la justice. Mille fois je me suis insurgé contre elle et j'ai tué ses représentants ; si bien que pas un seul aujourd'hui n'aurait l'audace de m'arrêter. Enfin, je suis le prisonnier des beaux yeux de Celia ici présente. Quand je sais que l'argent déborde de sa bourse, du peu qu'elle me donne j'entretiens mon vieux père que vous reconnaîtrez désormais sachant qu'il se nomme Anareto. Depuis cinq ans, il vit perclus dans la chambre où je l'ai installé. J'en ai

pitié parce qu'il est pauvre, bon et très âgé, et aussi parce que, dès ma jeunesse, je l'ai réduit à une pareille extrémité pour avoir joué et perdu son entière fortune. Tout ce que j'ai dit est vrai. Je jure Dieu que je ne mens pas. A vous de juger maintenant et d'attribuer le premier prix au plus digne.

PEDRISCO

Certes, père de ma vie, voilà de si beaux états de service que le titulaire peut prétendre aux plus hautes situations, y compris la potence et l'échafaud.

ESCALANTE

Je reconnais que tu as mérité le laurier.

ROLDAN

J'en conviens également.

CHERINOS

Nous sommes tous du même avis.

CELIA

Et moi je prétends te couronner.

ENRICO

Vive Celia un grand nombre d'années.

CELIA, *posant sur la tête d'Enrico une couronne de laurier.*

Reçois cette couronne, mon trésor, et la cérémonie terminée, n'oublions pas que le goûter nous attend. Allons le rejoindre.

GALVAN

Tu as raison.

CELIA

Crions tous : « Vive Enrico. »

TOUS

Vive le fils d'Anareto.

ENRICO

Là-dessus allons nous reposer et nous divertir.

(*Enrico sort suivi de tous ceux qui étaient venus avec lui.*)

SCÈNE XIII

PAULO, PEDRISCO

PAULO

Sortez mes larmes, sortez, sortez en hâte de mon cœur! Que la honte ne vous empêche pas de couler! Quel terrible et funeste événement!

PEDRISCO

Qu'avez-vous, père?

PAULO

Hélas, frère. Les malheurs et les disgrâces m'accablent. Cet homme, le pire de tous les hommes, c'est Enrico.

PEDRISCO

Comment donc?

PAULO

Il répond trait pour trait au signalement que l'ange m'a donné.

PEDRISCO

Est-ce bien certain?

PAULO

Oui, bien certain, mon frère. Il me dit qu'Enrico était le fils d'Anareto et celui-ci vient de nous apprendre que son père portait ce même nom.

PEDRISCO

Mais celui-ci brûle déjà en enfer.

PAULO

Hélas! Infortuné! C'est là mon unique crainte. L'ange de Dieu m'a prédit que si Enrico s'en allait aux enfers, j'irais aussi et que s'il était admis en la

présence de Dieu, j'y serais admis avec lui. Mais comment croire, mon frère, que jamais les portes du ciel puissent s'ouvrir devant un homme coupable de tant de forfaits, de tant de rapines avouées, de tant de cruautés, de tant de pillages, de tant de mauvaises pensées?

PEDRISCO

Personne ne le met en doute. Il ira aussi sûrement en enfer que le traître Judas.

PAULO

Grand Seigneur! Seigneur éternel, pourquoi m'avoir infligé un châtiment aussi cruel ? Depuis dix ans passés, Seigneur, je vis dans ce désert mangeant des herbes amères, buvant de l'eau saumâtre dans l'unique dessein, Juge pitoyable, savant et juste, de mériter le pardon de mes fautes. Combien mon espoir est déçu ! Il me faudra grossir le nombre des damnés. Déjà, il me semble que je sens l'approche de l'enfer et que ses flammes voraces me dévorent le corps! Hélas, quelle cruauté !

PEDRISCO

Prends patience.

PAULO

Quelle patience ou quelle résignation peut avoir celui qui doit aller aux enfers ? L'enfer ! Centre ténébreux, où les tourments seront éternels et dureront autant que Dieu durera. Ah! ciel! Jamais il ne prendra fin! Toujours les âmes y brûleront! Toujours! Hélas! Malheur sur moi !

PEDRISCO, *à part.*

Rien qu'à l'entendre, je suis pris de peur. (*A Paulo.*) Père, retournons à la montagne.

PAULO

J'entends y revenir, mais non pour y faire pénitence, elle ne me serait plus d'aucun profit. Dieu m'a dit que je suivrais Enrico au ciel comme au plus profond de

l'enfer. S'il en est ainsi, je veux mener sa vie. Que Dieu me pardonne cette audace; mais à la même fin doit répondre la même existence et les mêmes actions. Il ne serait pas juste que l'un fasse pénitence dans la montagne, que l'autre jouisse de tous les plaisirs et de toutes les satisfactions que peut offrir la ville et que tous deux après la mort aient une commune destinée.

PEDRISCO

Vous raisonnez comme un sage, mon père, et vous avez très bien parlé.

PAULO

Il y a des brigands dans la montagne; je me ferai brigand. Je prétends, de la sorte, modeler mon existence sur celle d'Enrico; et puisque nous aurons la même fin, je compte le rejoindre dans la carrière du crime, l'atteindre et le dépasser si je peux. L'un et l'autre nous sommes condamnés à l'enfer, il est bon que nous nous vengions dans ce monde avant de subir notre peine dans l'autre. Ah! Seigneur! Qui eût dit que j'en viendrais à cette extrémité?

PEDRISCO

Partons, quittez le froc, suspendons nos hardes à cet arbre et habillez-vous en galant cavalier.

PAULO

Ainsi ferai-je. Je veux que l'on ait peur d'un homme juste qui n'en a pas moins été condamné à l'enfer. Je dois devenir la foudre du monde.

PEDRISCO

Sans argent, que peut-on devenir?

PAULO

Sans argent? Mais je dépouillerais le démon si j'étais sûr qu'il en porte.

PEDRISCO

Allons, en route.

PAULO

Seigneur, pardonne, si je me venge injustement. Tu m'as déjà condamné. Je ne puis revenir en arrière, ta parole en est un sûr garant. Puisque je suis prédestiné à des souffrances éternelles, je veux épuiser les joies de ce monde et marcher sur les traces d'Enrico.

PEDRISCO

Je tremble d'aller en croupe avec toi, quand je te vois engagé sur le chemin de l'enfer.

ACTE SECOND

PREMIER TABLEAU

Une salle de la maison d'Anareto. Dans le fond, une porte d'alcove avec les courtines fermées.

SCÈNE I

ENRICO, GALVAN

ENRICO

Que le jeu s'en aille au diable ! M'a-t-il assez maltraité !

GALVAN

Le malheur te poursuit.

ENRICO

Au feu les cartes, au feu? Seriez-vous excommuniées?

GALVAN

Tu as eu tort de changer ta mise de place !

ENRICO

Quand j'ai ponté à droite, je n'ai jamais gagné, et, à gauche, j'ai toujours perdu.

GALVAN

C'est là le jeu d'un fou.

ENRICO

Cette main droite m'a tué. J'ai perdu sur elle quatre-vingt-dix-neuf écus.

GALVAN

Pourquoi t'en attrister ; ils ne te coûtent rien.

ENRICO

Qu'ils durèrent peu dans ma bourse? Vis-tu jamais une aussi funeste série, une pareille succession de mauvaises chances?

GALVAN

Ces chagrins te divertissent et tu ne songes à rien. Faut-il encore te rappeler que tu as promis de tuer Albano et que le frère de Laura t'a déjà remis la moitié de l'argent?

ENRICO

Je suis sans un blanc; je tuerai Albano.

GALVAN

Et cette nuit, Enrico, ne te souviens-tu pas que Cherinos et Escalante...?

ENRICO

L'entreprise est aventureuse; je les aiderai de mon mieux. Ne s'agit-il pas de dévaliser la maison d'Octavio le Genevois?

GALVAN

J'aime cette réponse.

ENRICO

Je monterai le premier au balcon. En de pareilles occasions, je ne cède mes droits à personne. Va et dis-leur que je serai exact au rendez-vous.

GALVAN

Je vole les prévenir. Tu seras toujours la même vaillance.

(*Il sort.*)

SCÈNE II

ENRICO

ENRICO

Puisqu'ils tardent à venir et attendent que la nuit au manteau ténébreux leur soit une sauvegarde, je

veux revoir mon vieux père. Il vit sous ce toit, entre ces murailles, mais depuis cinq ans il est perclus et ne quitte guère sa couche. J'éprouve pour lui une telle tendresse qu'au milieu de mes désordres et en dépit de mon inconduite, je pourvois à son entretien. Des largesses que Celia me fait ou de l'argent que je lui prends de force, j'apporte ici ce que je puis et je m'efforce de prolonger une vie à son déclin. De ce que je vole la nuit par effraction ou par escalade, de ce que je dérobe inquiet ou soucieux, j'augmente le bien-être du vieillard alors que souvent je pâtis de misère. Dans mon existence vagabonde, c'est la seule vertu que j'ai conservée. Le fils qui obéit paye une dette contractée envers ses parents. Quant à moi, de toute ma vie, je n'ai offensé mon père ni ne lui ai donné du chagrin, et depuis le jour où je suis né, j'ai toujours accompli ses ordres. Mes malices, mes folies de jeunesse, il n'est jamais parvenu à les connaître. Bien que mes entrailles soient faites d'un roc aussi dur que le cristal est fragile et que mon cœur soit aussi insensible que celui des fauves errant dans la montagne, j'ai su barrer le chemin à tout écho de mes hauts faits, écarter de sa demeure toute personne qui l'en eût informé et lui éviter le dégoût que mes actes lui eussent causé.

(*Il tire la courtine d'une alcove et l'on voit Anareto endormi dans un fauteuil.*)

SCÈNE III

ANARETO, ENRICO

ENRICO

Il est ici. Je veux le voir... Il semble dormir. Père!

ANARETO, *se réveillant.*

Enrico... mon bien-aimé!

ENRICO

J'espère obtenir de vous le pardon de ma négligence, père de mes yeux. Ai-je bien tardé ?

ANARETO

Non, fils.

ENRICO

Je désirerais tant ne pas vous occasionner d'ennuis.

ANARETO

Je suis heureux quand je te vois

ENRICO

Quand le soleil drapé dans la pourpre des nuages se lève et inonde de lumière les ténèbres profondes anxieuses de le revoir, il ne semble pas au jour un bien aussi précieux que vous l'êtes pour moi, Seigneur. Vous êtes mon soleil et les rayons que vous émettez, astre divin, sont vos cheveux blancs, honneur de ce royaume.

ANARETO

Tu es le creuset où s'épure la vertu.

ENRICO

Avez-vous mangé ?

ANARETO

Moi, non.

ENRICO

Auriez-vous faim ?

ANARETO

Le plaisir de te voir m'a enlevé la faim.

ENRICO

Mon père, cette réponse dictée par l'affection si grande que vous me portez ne me rassure pas. Il faut que vous mangiez. Il est, je crois, deux heures de l'après-midi, je vous demande la permission de mettre la table.

ANARETO

Je souffre de la peine que tu prends.

ENRICO

Elle est bien légère, elle paraît encore insuffisante à mon affection et à mon respect. (*A part.*) Sur l'argent que j'ai mis au jeu, j'ai réservé un écu pour acheter quelques provisions. Il m'a fait faute, mais j'aurais eu garde de l'aventurer. (*Haut.*) Je porte dans ce linge, mon père, de quoi composer votre dîner. Ne découragez pas mon juste zèle.

ANARETO

Soyez béni, mon Dieu, sur la terre et dans le ciel pour m'avoir donné un tel fils quand vous me vîtes perclus des pieds et des mains.

ENRICO

Mangez, je veux assister à votre repas.

ANARETO, *à un valet qui est entré à son appel.*

Aidez-moi à soulever mes pauvres membres endoloris.

ENRICO

C'est moi, père, qui vous aiderai.

ANARETO

Tes bras me rendent la force.

ENRICO

Je voudrais, avec ces embrassements, pouvoir vous donner la vie. Et je dis la vie, père, car souffrir autant, c'est mourir.

ANARETO

Que la divine volonté s'accomplisse.

ENRICO

Le dîner vous attend, approcherai-je la table ?

ANARETO

Non, mon fils, je ne puis résister au sommeil.

ENRICO

En vérité ! Dormez alors.

ANARETO

Il m'a donné grand froid.

ENRICO

Je vais vous couvrir.

ANARETO

C'est inutile.

ENRICO

Dormez.

ANARETO

Comme je crains toujours, quand je te vois, Enrico, de te voir pour la dernière fois, tant l'infirmité m'a été cruelle, je voudrais que tu te maries.

ENRICO

Est-ce cela qui t'inquiètes ? Que ta volonté s'accomplisse ; je compte demain m'occuper d'un mariage. (*A part.*) Rien n'est moins vrai ; mais je veux lui donner le plaisir de le croire.

ANARETO

Tu me rendras la vie.

ENRICO

N'est-il pas juste qu'en tout je me conforme à ta volonté.

ANARETO

Enrico, je mourrai content.

ENRICO

J'essaie en tout de te complaire, et c'est pour te montrer mon obéissance que je m'engage dans les liens étroits du mariage.

ANARETO

Enrico, en ma qualité de vieillard, laisse-moi te donner un conseil. N'épouse pas une jeune fille trop jolie. Il court un grand péril le gouverneur d'une prison mal close et sujette aux insultes quand il y enferme une beauté. Fais-y grande attention, Enrico...

ENRICO

Continuez, mon père.

ANARETO

... Et ne laisse jamais comprendre à ta femme que tu te méfies de son amour, car si elle venait à le croire, elle s'efforcerait de donner raison à tes craintes. Élève-la jusqu'à toi, aime-la, sers-la, réjouis-la; qu'elle ne souffre pas de ta jalousie; il n'y a pas de femme qui reste vertueuse si elle voit qu'on la croit infidèle. Attends une occasion propice pour déclarer ta passion et aussitôt...

(*Il s'endort.*)

ENRICO

Le sommeil l'a vaincu. Il est le maître de nos sens et il n'y en a pas à qui l'on obéisse mieux. Je vais jeter sur lui une mante et quand je l'en aurai couvert, je le laisserai reposer.

(*Il l'enveloppe.*)

SCÈNE IV

GALVAN, ENRICO

GALVAN

Tout est disposé, maintenant, et Albano arrive par cette rue.

ENRICO

Qui?

GALVAN

Albano, la personne que tu dois tuer.

ENRICO

Devrai-je vraiment me montrer cruel à ce point.

GALVAN

Comment?

ENRICO

Faut-il frapper pour une raison aussi futile.

GALVAN

Aurais-tu peur, maintenant?

ENRICO

Oui, Galvan, j'ai peur. J'ai peur que ces deux yeux fermés par le sommeil ne viennent à s'ouvrir. Bien que mon caractère altier me vaille une célébrité historique, je n'oserai jamais commettre un aussi grand crime en présence de l'homme que tu vois endormi.

GALVAN

Qui est-il?

ENRICO

Un homme d'une haute vertu, le seul que je craigne et que je respecte en ce monde, parce que les fils sages ont en leur père un conseiller précieux. Si je l'avais toujours près de moi, je ne commettrais jamais les crimes que je condamne, car sa vue serait le frein qui m'arrêterait au moment de frapper. Mais tire la courtine; puisque la tendresse efféminé, il se peut que, ne voyant plus mon père, je retrouve ma rigueur, si maintenant j'incline à des sentiments de pitié.

GALVAN, *tirant les courtines de l'alcove.*

L'alcove est fermée.

ENRICO

Galvan, maintenant que j'ai cessé de le voir et que la lumière de ses yeux ne me guide plus, tuons, si tel est ton désir, tuons tous les habitants de la terre.

GALVAN

Voici Albano, souviens-toi de ce que le frère de Laura réclame de ta vaillance et attend de ta probité.

ENRICO

S'il vient au-devant de mon épée, tiens-le pour mort.

GALVAN

A la bonne heure; c'est clair et précis.
(*Ils sortent.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Une rue de Naples.

SCÈNE V

ALBANO, puis ENRICO et GALVAN

ALBANO, *traversant la scène.*

Comme ma vie, le jour décline; ma femme doit être inquiète.
(*Il sort.*)

ENRICO, *qui est resté immobile tout en regardant sortir Albano.*

Contiens-toi mon bras.

GALVAN

Enrico, qu'attends-tu donc?

ENRICO

Je regarde un homme qui est le portrait et l'image vivante de celui que je m'efforcerai d'honorer toujours. Réponds-moi; si, à cette heure, je me montre sanguinaire, ne serais-je pas ingrat envers mon père? Ta vieillesse, Albano, désarme mes mains cruelles et appelle le respect qui t'environne; tes cheveux blancs, quoique muets, ont intercédé pour toi et réveillé au

fond de mon cœur des sentiments de pitié. Va-t'en heureux et dispos. D'accord avec mes sentiments, l'honneur exigerait que je te tue, mais je lui imposerai silence parce que si je versais ton sang, je croirais verser le sang de mon père. Cheveux blancs, ceux qui redoutent votre approche cesseront aujourd'hui de vous maudire et apprendront même à vous aimer, car vous vous retirerez sans dommage alors que vous étiez entourés d'ennemis.

GALVAN

Vive Dieu, je ne te comprends plus.

ENRICO

Je ne souffrirai guère dans ma réputation.

GALVAN

Tu aurais dû lui donner la mort.

ENRICO

Ce n'est pas mon sentiment. Je n'ai peur de personne, j'ai commis des crimes de tout genre, j'ai tué sans pitié ni regret et il n'est pas d'atrocité qui ne trouve un bon accueil dans mon cœur, mais à la vue des cheveux blancs d'Albano, de ces cheveux que j'ai appris à honorer depuis qu'ils couronnent la tête de mon père, j'ai réprimé ma fureur homicide et fait effort pour les respecter. Et si j'avais su qu'Albano était d'un âge avancé, je n'aurais jamais promis au frère de Laura de commettre un acte aussi sauvage.

GALVAN

Ton respect est ridicule et vain. L'argent que tu as reçu, tu es forcé de le rendre, maintenant qu'Albano n'est pas mort.

ENRICO

Peut-être.

GALVAN

Comment, peut-être ?

ENRICO

Peut-être... si je veux.

GALVAN

Voici Octavio.

SCÈNE VI

OCTAVIO, HENRICO, GALVAN

OCTAVIO

Je viens de rencontrer Albano vivant et dispos comme moi.

ENRICO

Je le crois.

OCTAVIO

Je n'aurais pas cru votre grâce capable de manquer de parole et d'atermoyer un meurtre dont elle avait touché le prix. Est-ce là se conduire en galant homme?

GALVAN, *à part.*

Il désire qu'on lui donne un soufflet avec la dague.

ENRICO

Moi, je ne tue pas les vieillards; mais si j'ai offensé votre grâce, je consens à la tuer sur l'heure sans réclamer d'autre payement.

OCTAVIO

Vous me rendrez l'argent, je l'exige.

ENRICO

Que votre grâce aille avec Dieu; elle ne voudrait pas me causer d'ennuis. Je jure Dieu...

(*Octavio et Enrico tirent les épées et se battent.*)

GALVAN

Les voilà qui se battent. Le diable ne dort pas.

OCTAVIO

Je veux mon argent.

ENRICO

Et moi je n'ai pas idée de le donner.

OCTAVIO

Tu es une poule mouillée.

ENRICO

Tu mens.
(*Il le blesse.*)

OCTAVIO

Je suis mort !

ENRICO

Tu as bien été au-devant de ton sort.

GALVAN

Il eût mieux fait de s'en aller coucher.

ENRICO

Je donne la mort aux arrogants de ton espèce, mais je m'incline devant les vieillards dont les cheveux blancs et les sages conseils triomphent des géants. Si tu veux connaître à l'usage les limites de ma patience, demande à Dieu de te ressusciter et, s'il accède à ta prière, je te tuerai une seconde fois.

SCÈNE VII

LE GOUVERNEUR, SBIRES, HOMMES DU PEUPLE, ENRICO, GALVAN

LE GOUVERNEUR, *dans la coulisse.*

Prenez-le, tuez-le !

GALVAN

Voilà qui va mal. Le Gouverneur et plus de cent hommes viennent l'arrêter.

ENRICO

Qu'il en vienne six cents. S'ils me prennent, Galvan, ma mort est certaine ; si je me défends et si la fortune me favorise, il se peut qu'ils ne me tuent pas et que

je leur échappe. Au surplus, périr pour périr, j'aime mieux périr avec gloire et honneur. (*Aux sbires.*) Enrico est ici, que tardez-vous, lâches !

GALVAN

Ils t'ont cerné de toute part.

ENRICO

Qu'ils me cernent : vive Dieu. Je me précipiterai sur eux tous.

GALVAN

Je te suis.

ENRICO

Sois assuré que César marche avec toi.

(*Entre le Gouverneur et les gens de sa suite. Enrico et Galvan les assaillent.*)

LE GOUVERNEUR

Es-tu le diable ?

ENRICO

Je ne suis qu'un homme, un homme qui fuit la mort.

LE GOUVERNEUR

Rends-toi donc, et je te ferai grâce.

ENRICO

Me rendre ! Je n'y pense pas. Ainsi vous aurez à me prendre.

(*Il se bat.*)

GALVAN

Vous êtes des lâches.

(*Enrico continue à poursuivre avec ardeur les soldats de police. Le Gouverneur s'interpose et Enrico lui donne une estocade. Terrifiés, les sbires laissent passer Enrico et Galvan.*)

LE GOUVERNEUR, *tombant dans les bras des siens.*

Malheur sur moi ! Je suis mort.

UN SBIRE

Fatal événement ! Il a tué le Gouverneur.

AUTRE SBIRE

Lamentable parole.
(*Ils sortent tous.*)

TROISIÈME TABLEAU

Rivages de la mer.

SCÈNE VIII

ENRICO, GALVAN

ENRICO

La terre ouvrirait-elle ses entrailles pour m'y ensevelir que je ne saurais échapper au châtiment. Je me retourne vers toi, mère altière et superbe, cache-moi et ouvre-moi ton sein. L'épée entre mes dents, je vais m'y précipiter. Seigneur immense, prenez pitié de mon âme; bien que je sois un pécheur endurci, impénitent, je ne laisse pas d'avoir conservé votre sainte foi. Mais, qu'allais-je faire! Je me jetterais à la mer et j'abandonnerais, triste et affligé, un misérable vieillard. Enée du vieil Anchise, je veux retourner vers mon père et l'amener avec moi.

GALVAN

Où vas-tu ? Arrête-toi.

UNE VOIX; *au dehors.*

Suivez-moi par ici.

GALVAN

Sauve ta vie.

ENRICO

Pardonnez-moi, mon père, père de mes yeux, de ne pouvoir vous amener avec moi; mais, du moins, je

sais bien que je vous emporte dans mon cœur. Toi, Galvan, viens.

GALVAN

Je ne t'abandonne pas.

ENRICO

Tous les chemins sont fermés, nous ne pouvons les prendre.

GALVAN

En ce cas, je me jette à la mer.

ENRICO

Que son sein irrité soit mon sépulcre. Hélas, père adoré, combien je souffre de vous laisser !

GALVAN

Suis-moi.

ENRICO

Je serais un lâche, Galvan, si je ne te suivais pas.

QUATRIÈME TABLEAU

Une forêt.

SCÈNE IX

PAULO et PEDRISCO en costume de bandits. AUTRES BANDITS qui amènent TROIS VOYAGEURS prisonniers.

PREMIER BANDIT

A toi seul, Paulo, puisque nous t'avons juré obéissance comme au plus courageux, il appartient de prononcer sur nos trois prisonniers et de leur laisser la vie ou de les condamner à mort.

PAULO

Vous ont-ils remis leur argent ?

PEDRISCO

Ils ne nous ont même pas donné un blanc.

PAULO

Alors, qu'attends-tu, imbécile ?

PEDRISCO

Nous le leur avons pris.

PAULO

Pour ne pas s'être exécutés de bonne grâce, je vais les condamner tous les trois.

PEDRISCO

Nous attendons l'arrêt.

PREMIER VOYAGEUR

Ayez pitié de nous.

PAULO

Pendez-les à ces chênes.

LES TROIS VOYAGEURS

Grand Seigneur !

PEDRISCO

Remuez les pieds. Dans cette forêt solitaire vous serez un fruit exquis pour les oiseaux rampants.

PAULO, *à Pedrisco.*

Ne t'étonne pas de ma sévérité.

PEDRISCO

Je ne m'étonne de rien. Hier, Seigneur, je te voyais jeûner avec ferveur, tout confit en dévotion, prosterné devant ton Dieu, lui demandant le courage et la grâce de poursuivre ta vie de prière entre les pénitences et les mortifications ; et, aujourd'hui, dans cette forêt profonde, tu te montres violent, cruel à miracle et, en bon capitaine de bandits, tu envoies pendre les gens après les avoir rançonnés. Peut-on rêver un spectacle plus extraordinaire que cette subite transformation ?

Aussi bien, je pense que rien ne me surprendra désormais.

PAULO

Je prétends renouveler les sauvages exploits d'Enrico et mon désir serait même de le surpasser. Que Dieu pardonne si je l'offense, mais ce n'est que justice, puisque Enrico et moi devons avoir la même fin. Du reste, je m'entends.

PEDRISCO

Ainsi parlaient à un homme en train de rouler dans l'escalier, les camarades qui le voyaient dégringoler.

PAULO

Un ange rapide aurait brisé la sphère de cristal et se serait adressé à moi qui adorais Dieu, à moi que l'on considérait comme un saint dans toutes nos montagnes pour me forcer d'abandonner le bon chemin et d'accepter un aussi funeste cadeau ? S'il en est ainsi, le ciel reconnaîtra aujourd'hui que mes forfaits ne le cèdent pas aux crimes d'Enrico.

PEDRISCO

Triste ! Triste !

PAULO

J'exhale du feu par les yeux. Aujourd'hui, bêtes féroces qui trouvez d'agréables demeures dans l'horizon et dans les montagnes de Naples, vous verrez que mon cœur triomphe des orgueilleux Phaétons. Aujourd'hui, forêts qui êtes les plumes de la terre, arbres sauvages aux vêtements verts, l'hôte que vous avez accueilli vous infligera de nombreux outrages. Pour conquérir la célébrité, je dois faire plus que ne fait la nature et, pour ma renommée, il me faut chaque jour donner une tête à chaque rameau. Forêts qui êtes graves et sages, vous offrez à l'homme des fruits savoureux, moi, avec ces grappes sanglantes, je pense régaler de fruits opimes les oiseaux qui volent à travers les airs. En été,

comme en hiver, je pourvoirai à leur pâture et si je pouvais faire davantage, je ferais davantage encore.

PEDRISCO

Toi, tu prends gaillardement le chemin de l'enfer.

PAULO

Va et, sur-le-champ, pends-les à un chêne.

PEDRISCO

J'y vais rapide comme le vent.

PREMIER VOYAGEUR

Seigneur !

PAULO

Ne répliquez pas, si vous ne voulez pas subir un châtiment plus terrible.

PEDRISCO

Venez les trois.

DEUXIÈME VOYAGEUR

Hélas, malheur sur moi !

PEDRISCO

Ma bonne étoile a voulu que je fasse ici l'office de bourreau afin d'enseigner son métier au bourreau qui me pendra.

(*Pedrisco sort et tous les bandits, sauf deux, emmènent les voyageurs.*)

SCÈNE X

PAULO, DEUX BANDITS

PAULO, *à part.*

Enrico, si je dois suivre ton sort et si tu dois être damné, tu peux m'amener avec toi, j'ai mérité ton voisinage et je pense toujours m'en rendre digne. Je sais de la bouche d'un ange que nous devons suivre le même chemin ; du moins, quand Dieu, le Juge Éternel,

nous condamnera l'un et l'autre à l'enfer, nous l'aurons bien mérité.

UNE VOIX, *chantant au dehors.*

Pécheurs, quelle que soit la grandeur de vos fautes, ne perdez pas confiance dans cette miséricorde qui est de ses attributs celui dont le Seigneur se glorifie le plus.

PAULO, *à un bandit.*

Quelle est cette voix, d'où sort-elle ?

PREMIER BANDIT

La grande multitude des chênes, Seigneur, nous empêche de le savoir.

LA VOIX

Que le pécheur retourne humblement à Dieu, qu'il se repente du fond du cœur et Dieu pardonnera.

PAULO

Enfoncez-vous tous deux dans la forêt, gravissez la montagne et sachez si c'est un pâtre qui chante cette romance.

DEUXIÈME BANDIT

Nous allons le voir. (*Ils sortent.*)

LA VOIX

Sa Majesté Souveraine permet au pécheur d'élever la voix et de lui demander ce qu'il n'a refusé à personne.

SCÈNE XI

Un petit pâtre paraît au sommet de la montagne, il tresse une couronne de fleurs, LE PETIT PATRE, PAULO.

PAULO

Descends, descends, petit pâtre, je suis encore sous le charme de ta voix, mais, vive Dieu, tes conseils me jettent dans une étrange confusion. Qui t'a enseigné

cette romance? Je t'écoute avec inquiétude; il me semble qu'en toi résonne l'écho de ma propre conscience.

LE PETIT PATRE

Dieu, Seigneur, m'a enseigné la romance que j'ai dite.

PAULO

Dieu !

LE PETIT PATRE

Ou l'Église son épouse à qui, sur la terre, il a donné son pouvoir.

PAULO

Dirais-tu vrai ?

LE PETIT PATRE

Sachez que je crois en Dieu à pieds joints et que je sais ses dix commandements bien que je sois un pâtre grossier.

PAULO

Et Dieu pardonnerait à un homme qui l'aurait offensé par ses actes, ses paroles et ses pensées?

LE PETIT PATRE

Pourquoi non? Et alors que ses offenses et ses péchés seraient plus nombreux que les atomes du soleil, les étoiles du firmament, les rayons de la lune et les poissons que la mer salée nourrit dans ses gouffres insondables. Telle est la miséricorde divine qu'il suffit à l'enfant prodigue de dire souvent : « J'ai péché, j'ai péché », pour que le Seigneur lui ouvre ses bras amoureux. En un mot, il agit comme Dieu seul peut agir. A n'être pas infiniment clément, quand il créa les hommes, il ne les eût pas créés esclaves de leur fragile nature. La Majesté divine eût en effet souffert une atteinte si Dieu, souverain bien, après les avoir tirés du néant pour leur promettre sa gloire, eût été impitoyable à leurs imperfections. Mais il leur

donna le libre arbitre et un corps et une âme fragiles et, bientôt après, il leur accorda le pouvoir et les moyens d'implorer un pardon qu'il ne refuse jamais à personne. Si Dieu se montrait rigoureux envers ses offenseurs, combien serait moindre le nombre des bienheureux qui le contemplent dans l'alcazar céleste ! La fragilité du corps est grande et l'intention déshonnête mise dans une seule action, dans un unique regard, offense Dieu. En ce cas, cet être chétif et imparfait devrait être damné parce qu'il aurait péché une fois ou deux ? Non, Seigneur, cela non. Notre Maître est miséricordieux et le plus grand pécheur est l'objet de sa sollicitude parce que tous sans distinction lui coûtèrent la sueur de l'agonie, et le sang qu'il répandit à profusion, faisant de son corps une mer que dans son amour il divisa en cinq rivières de pourpre, et aussi parce que, durant neuf mois, il forma son esprit dans le ventre de celle qui mérita d'être vierge quand elle devint mère, tel le pur orient du soleil traverse les vitraux sans les briser. Et si vous vous guidez sur des exemples, quels enseignements précieux vous en retirerez ! Pierre ne fut-il pas un pécheur et plus tard ne mérita-t-il pas d'être le premier pasteur des âmes ? Mathieu, l'évangéliste, n'offensa-t-il pas Dieu avant d'être son chroniqueur et son apôtre et ne fut-il pas comblé de bienfaits ? François ne commit-il pas des fautes envers le ciel et ne fut-il pas pardonné ; n'obtint-il pas comme un insigne glorieux ces stigmates divins, précieux blason dont il fut jugé digne et qui lui valurent tant d'honneur ? Et la célèbre courtisane de Palestine, Madeleine, ne reçut-elle pas l'auréole des saints après sa sainte conversion ? Je vous donnerais mille autres exemples, Seigneur, mais le troupeau m'attend et il y a longtemps que je l'ai quitté.

PAULO

Attends, pâtre, ne t'en va pas.

LE PETIT PATRE

Je ne puis rester, non... je ne le puis. Il faut que je parcoure ces vallées à la recherche d'une agnelle perdue qui s'est éloignée du troupeau et cette couronne, que tu me vois tresser avec amour, est pour elle, si je la trouve, parce que mon maître qui tient à cette jeune brebis en raison du prix qu'elle lui a coûté m'a ordonné de l'en parer. Pécheur, qui avez offensé Dieu, demandez pardon à Dieu, le Seigneur est si clément qu'il ne le refuse à personne.

PAULO

Demeure, pâtre.

LE PETIT PATRE

Je ne puis.

PAULO

J'emploierai la force pour te retenir.

LE PETIT PATRE

Me retenir, tant vaudrait essayer d'arrêter le soleil.
(*Il s'échappe des mains de Paulo.*)

SCÈNE XII

PAULO

PAULO

Ce pâtre dont l'aspect étrange n'a rien d'humain, mais semble céleste, m'a prévenu que j'ai chagriné Dieu pour avoir manqué de confiance dans sa miséricorde. C'est clair. Et par des exemples, il m'a laissé entendre que l'homme, quand son repentir est sincère, trouve grâce devant le Seigneur. Donc si Enrico est pécheur, ne peut-il pas aussi recevoir son pardon? A cette seule pensée, je reconnais que mon erreur a été grande. Comment Dieu se montrerait-il clément envers celui qui a le renom — malheur sur moi — d'être le plus scélérat des hommes qui soit né en ce monde? Pâtre, qui m'as fui, ne t'étonne pas de mon effroi. Si

Enrico a éprouvé parfois quelques remords, il aurait bien pu me décharger du poids qui m'oppresse et je vivrais content. Pourquoi, pâtre, voulez-vous qu'il trouve un sûr recours dans la clémence de Dieu? O mon âme, pour lui comme pour moi, la damnation sera notre unique remède.

SCÈNE XIII

PEDRISCO, PAULO

PEDRISCO

Écoute, Paulo, et tu apprendras, bien que tu sois si loin de le prévoir que tu le mettras au compte d'une erreur, l'événement le plus extraordinaire dont on ait jamais ouï parler. Après avoir pendu ces trois malheureux voyageurs, Celio et moi étions près de ce vert rivage qui donne asile à tant de fauves et où le cristal réfléchit la lumière tandis que de tristes rochers attendent ses terribles assauts, quand nous entendîmes une voix qui nous émut: «Je me noie», criait-on; nous regardâmes avec attention et nous vîmes deux hommes — l'un avait une épée entre les dents — nager avec vaillance. Comme la mer en fureur est altérée de sang, elle mugissait pour les noyer. Tantôt elle les élevait jusqu'au ciel et les enfoncait dans la voûte étoilée, tantôt elle les entraînait dans ses abîmes. Les deux têtes apparaissaient au-dessus du cristal liquide et les vagues semblaient une table de décollation. Les infortunés atteignirent enfin le rivage faisant preuve d'un courage signalé. Mais, pour ne pas te fatiguer plus longtemps, saches que l'un d'eux est Enrico.

PAULO

Est-ce possible?

PEDRISCO

N'en doute pas, puisque je suis venu exprès pour te le dire. Je ne suis pas encore aveugle.

PAULO

Toi-même, tu l'as vu ?

PEDRISCO

Je l'ai vu, oui vu de mes propres yeux.

PAULO

Que fit-il au sortir de l'eau ?

PEDRISCO

Il blasphéma, il jura « par la vie ». Ce furent tous les remerciements que reçut Dieu pour l'avoir sauvé !

PAULO, *à part.*

Et maintenant le pâtre dira que le Seigneur doit pardonner à Enrico ! Selon moi, c'est un défi au bon sens. Mais si je me trompe, l'erreur ne sera pas de longue durée. Enrico vient, — je vais le mettre à l'épreuve et je jugerai de ses sentiments.

PEDRISCO

Tes hommes l'amènent.

PAULO

Écoute donc et apprends ce que tu auras à faire.
(*Il entretient Pedrisco à voix basse.*)

SCÈNE XIV

ENRICO et GALVAN mouillés et les mains attachées conduits par DES BANDITS, PAULO, PEDRISCO

ENRICO

Où me conduisez-vous ainsi.

PREMIER BANDIT

Le capitaine est ici ; il vous répondra.

PAULO, *à Pedrisco.*

Suis mes instructions.

PEDRISCO

Je m'y conformerai.

PREMIER BANDIT

Le capitaine s'en va ?

PEDRISCO

Oui. (*Aux prisonniers.*) Où allaient vos grâces, qu'elles se soient engagées dans un chemin aussi périlleux que celui de l'eau ? Elles gardent le silence.

ENRICO

En enfer.

PEDRISCO

Pourquoi donc se donner tant de peine quand il y a des diables si obligeants qu'ils les auraient enlevés sans réclamer aucun payement.

ENRICO

Pour leur devoir moins de reconnaissance.

PEDRISCO

Votre grâce raisonne fort bien et elle se montre très sage en refusant de témoigner au diable de la gratitude, pour un service dont seul il tirerait profit. Comment se nomme votre grâce ?

ENRICO

Je m'appelle le diable.

PEDRISCO

Je m'explique qu'elle ait voulu se jeter à la mer. C'est pour éteindre le feu qui la consume. D'où est-elle ?

ENRICO

Si la fatigue de lutter contre l'eau et le vent ne m'eût forcé de jeter mon épée à la mer, le fil de son acier répondrait sans tarder à vos sottes questions.

PEDRISCO

Écoutez, Hidalgo, ne vous fâchez pas et surtout

gardez-vous de toute menace. Que je cède à la colère, et je jure Dieu de pratiquer dans votre corps plus de soixante trous, non compris ceux dont vous gratifia la nature à votre naissance. Vous devez vous souvenir que vous êtes prisonnier et que si vous êtes courageux, moi je suis vaillant comme un Hector. Sachez encore, si vous avez commis beaucoup de meurtres, que j'ai souvent tué la faim, éteint l'existence de beaucoup de lampes et, qu'en des rencontres nocturnes, j'ai mis à mort des myriades de puces. A voleur, larron et demi; d'ailleurs je suis le démon lui-même et par la vie...

PREMIER BANDIT

Voilà un fier langage.

ENRICO, *à part.*

Et je souffrirais ces affronts et je ne me vengerais pas?

PEDRISCO, *aux bandits.*

Attachez-le à un arbre.

ENRICO

Je ne me défends pas. Faites de moi, à votre guise.

PEDRISCO, *désignant Galvan.*

Lui, aussi.

GALVAN, *à part.*

Cette fois, mon compte est bon.

PEDRISCO, *à Galvan.*

Si vos actions ressemblent à votre visage, vous devez en avoir fait de belles. (*Aux bandits.*) Allons, venez les attacher et voyez que le capitaine soit satisfait. (*A Enrico.*) Approchez; voici l'arbre.

ENRICO

Que le ciel me veuille ainsi traiter!
(*L'on attache à un arbre Enrico et ensuite Galvan.*)

PEDRISCO, *aux bandits.*

C'est bien, retirez-vous.

GALVAN

Pitié, ayez pitié de moi !

PEDRISCO

Je vais leur bander les yeux avec des jarretières.

GALVAN, *à part.*

Se trouva-t-on jamais dans un aussi mauvais cas ? (*Haut.*) Votre grâce voudra bien considérer que nous vivons, elle et moi, de la même profession. J'exerce, moi aussi, le brigandage.

PEDRISCO

En ce cas, j'épargnerai du travail à la justice et je priverai le bourreau de la satisfaction de vous pendre.

PREMIER BANDIT

Ils sont attachés et bandés.

PEDRISCO

Prenons les arcs et les flèches et fichons-en deux douzaines, pas une de plus, dans chaque corps.

PREMIER BANDIT

Allons.

PEDRISCO, *bas aux bandits.*

Que personne ne les blesse, ordres et menaces sont feints.

PREMIER BANDIT, *bas à Pedrisco.*

Je crois que le capitaine les connaît.

PEDRISCO, *bas aux bandits.*

Retirons-nous et laissons-les. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XV

ENRICO et GALVAN attachés à l'arbre.

GALVAN

Ils vont nous prendre pour cible.

ENRICO

J'espère bien ne montrer aucun indice de faiblesse.

GALVAN

Moi, il me semble déjà que je sens une flèche dans les tripes.

ENRICO

Que le ciel juste se venge! Je voudrais bien me repentir, mais je ne le puis malgré ma volonté.

SCÈNE XVI

PAULO en ermite, avec la croix et le rosaire, ENRICO, GALVAN

PAULO, *à part.*

J'ai repris cette robe pour soumettre Enrico à une épreuve décisive et savoir s'il se souvient de Dieu qu'il a tant offensé.

ENRICO

Qu'un homme perde la vie sans être vu ni écouté de personne !

GALVAN

A chaque moustique qui passe, je crois entendre le sifflement d'une flèche.

ENRICO

J'ai le cœur en feu. Force inutile et vaine, vous êtes domptée ! O fortune parcimonieuse !

PAULO

Loué soit le Seigneur.

ENRICO

Qu'il soit loué pour l'éternité.

PAULO

Sachez supporter avec vaillance ce coup de la fortune irritée.

ENRICO

Cruel moment ! Qui êtes-vous pour me parler ainsi ?

PAULO

Un moine, un habitant de cette forêt déserte où vous attendez la mort.

ENRICO

C'est bien, et maintenant que nous commandez-vous ?

PAULO

J'ai humblement supplié ceux qui vous attachèrent à ce chêne et s'apprêtent à vous tuer de me laisser parvenir jusqu'à vous et de m'autoriser à vous parler.

ENRICO

Dans quel dessein ?

PAULO

Si vous en avez le désir, pour vous confesser puisque vous suivez la religion du Christ.

ENRICO

En ce cas, père, vous pouvez revenir où vous étiez.

PAULO

Que dites-vous ? N'êtes-vous pas chrétien ?

ENRICO

Si, je le suis.

PAULO

Vous ne l'êtes pas, puisque vous refusez les suprêmes secours que je vous porte. Pourquoi les repoussez-vous ?

ENRICO

Parce qu'il me plaît de m'en passer.

PAULO, *à part.*

Hélas ! Malheur sur moi ! C'est bien là l'objet de mes craintes. Ne savez-vous pas qu'on va vous tuer à l'instant.

ENRICO

Veuillez vous taire, mon frère, et me laisser finir en paix. Si messieurs les brigands veulent me donner la mort, je suis ici.

PAULO, *à part.*

Dans quelle confusion il jette mon âme !

ENRICO

Je ne donne satisfaction à personne.

PAULO

Mais à Dieu.

ENRICO

Dieu sait bien que je suis un grand pécheur. Pourquoi m'inquiéter de réparer mes fautes ?

PAULO

Grave erreur ! Pour que son amour sacré vous les pardonne.

ENRICO

Père, ce que je n'ai jamais fait, je ne le ferai pas maintenant.

PAULO

Son cœur est un dur rocher.

ENRICO

Galvan, que deviendra Madame Celia ?

GALVAN

Dans une situation aussi critique, qui ne perdrait la mémoire ?

PAULO

Chassez de votre esprit de pareilles pensées.

ENRICO

Mon père, vous m'excédez maintenant.

PAULO

Ces pieuses paroles vous offensent ?

ENRICO

Elles me lassent et si je n'étais pas attaché, d'un coup de pied, je vous aurais déjà envoyé dans la mer.

PAULO

Songez que votre supplice est décidé.

ENRICO

Je suis fatigué d'attendre.

GALVAN

Mon père, confessez-moi, je suis à moitié mort.

ENRICO

Otez-moi ce bandeau, mon père.

PAULO

J'accède volontiers à votre demande.
(*Il enlève le bandeau d'Enrico et celui de Galvan.*)

ENRICO

Dieu soit loué, j'y vois !

GALVAN

J'ai droit aussi à quelques remerciements.

PAULO

A la bonne heure. Maintenant, portez vos regards sur les gens qui viennent vous tuer.

SCÈNE XVII

BANDITS armés d'escopettes et d'arcs, PAULO, ENRICO et GALVAN

ENRICO

Qu'attendent-ils ?

PEDRISCO

Puisque désormais vous connaissez votre sort, pourquoi ne vous confessez-vous pas ?

ENRICO

Je ne veux pas me confesser.

PEDRISCO, *à un bandit.*

Celio, frappe-le au cœur.

PAULO

Laissez-moi lui parler encore et lui rendre l'espérance.

PEDRISCO, *aux bandits.*

Approchez-vous et tuez-le.

PAULO

Arrêtez ! (*A part.*) Cruelle épreuve ! S'il se damne, je ne recouvrerai jamais la foi.

ENRICO

Vous êtes des lâches. Que tardez-vous à m'ouvrir des portes dans le cœur ?

PEDRISCO

Cette fois, ne vous laissez arrêter par aucune considération.

PAULO, *aux bandits.*

Attendez encore. (*Bas.*) Si vous le blessiez, vous me

jetteriez dans une confusion inexprimable. (*A Enrico.*) Mon fils, considère que tu es un pécheur.

ENRICO

Et le plus grand du monde, je le sais.

PAULO

J'espère encore te ramener au bien. Mets ta confiance dans le Seigneur.

ENRICO

Fais-moi grâce de tes conseils, prédicateur fatigant ; je suis décidé à ne pas les suivre.

PAULO

Que les larmes sortent donc de ma poitrine et si elles ne forment pas un torrent, qu'elles soient assez abondantes pour noyer l'âme elle-même, puisqu'elle n'a plus confiance en Dieu. Et vous, bure sainte, cessez de me couvrir le corps ; mon cœur sent que vous souffririez sur un cristal faux et trompeur. (*Il enlève sa robe d'ermite.*) Je glisse dans le crime et j'imite la couleuvre, mais dans cette transformation que je condamne, je me défais du bon vêtement, tandis que la bête rampante en quitte un mauvais. Assuré que l'enfer m'attend, je ne résiste plus à ma destinée et je le témoigne à tous les yeux en mettant la livrée du diable et en abandonnant l'habit de Dieu. Suspendez ici cette robe de bure, hélas, afin qu'elle dise : « Paulo me suspendit en ce lieu quand il se reconnut indigne de la gloire que le Seigneur a mise en moi. » (*Aux brigands.*) Ma dague, mon épée ; vous pouvez prendre cette croix. Je n'espère plus en rien, je n'espère plus en personne puisque je n'ai pas su m'appliquer les mérites du sang divin. (*Montrant Enrico et Galvan.*) Détachez-les.

ENRICO

Je suis libre ! Je n'ose m'en rapporter au témoignage des yeux...

GALVAN

Je rends grâces au ciel.

ENRICO

Et je désire savoir la vérité.

PAULO

Qué je suis malheureux! Ah! Enrico, jamais tu n'aurais dû naître, jamais ta mère n'aurait dû te jeter dans ce monde, où tu jouis de la lumière pour être cause de mes maux! Plût à Dieu, quand ton corps et ton âme furent formés et que tes yeux se furent ouverts, que ta nourrice t'étouffât dans ses bras, qu'un lion te dévorât, qu'un ours déchirât tes membres alors délicats, que dans ta demeure tu tombas du balcon le plus élevé, avant que tu n'aies coupé le fil de mes espérances.

ENRICO

Tout est mystère et surprise dans ces paroles.

PAULO

Je suis Paulo, un ermite qui abandonnai ma patrie, il y a un peu plus de quinze ans et qui, durant dix autres années, servis le Seigneur dans cette montagne obscure.

ENRICO

Quel bonheur!

PAULO

Quel malheur! Comme j'avais supplié Dieu de me révéler ma fin, un ange déchira les nuages d'argent et les courtines d'or, descendit du ciel et me dit: « Sois attentif, prends le chemin de la ville et tu verras Enrico — ah! mon âme — fils du noble Anareto qui tient à Naples un rang honorable. Observe avec soin ses actes, fais attention à ses paroles. Si Enrico doit aller au ciel, le ciel t'attend aussi; si c'est en enfer, ce sera l'enfer. » Là-dessus, j'imaginai que cet Enrico menait la vie d'un saint. Mais nos désirs nous trompent. Je m'empressai

d'obéir ; à peine arrivé, je te vis, et tes aveux et la renommée m'apprirent que l'on ne trouverait pas dans le monde un homme plus vicieux ni plus mauvais que toi. Et c'est ainsi, pour épouser ta destinée, que j'abandonnai le froc, que je pris les armes et que j'acceptai le commandement de cette compagnie de brigands. J'ai voulu te soumettre à une épreuve pour savoir si, dans les affres de la mort, tu te souviendrais de Dieu, mais l'expérience a tourné à ma confusion. Alors, j'ai de nouveau dépouillé la bure, tu en as été témoin, et j'ai donné à mon âme la triste nouvelle que Dieu l'avait condamnée.

ENRICO

Les paroles que Dieu prononce par la bouche de ses anges sont des paroles, mon cher Paulo, où sont enfermés des mystères que l'homme ne saurait pénétrer. Quant à moi, je n'abandonnerais pas la vie que tu menais parce que ton audace à la quitter est peut-être la cause de ta condamnation. Tu as agi par désespoir et aussi pour te venger de la réponse de Dieu et faire une opposition irritée à son ineffable pouvoir. Mais à voir qu'il ne dégaine pas l'épée de sa justice dans un cas aussi grave, je devine qu'il veut ton salut. Où n'atteindrait pas cette pitié divine qui est celle de toutes ses qualités dont le Seigneur se glorifie le plus ? Certes, je suis l'homme le plus mauvais que la nature ait produit dans le monde, celui qui ne prononce jamais une parole sans y joindre un jurement, celui qui ne compte plus les victimes qu'il a offertes à la mort tyrannique, celui qui ne confesse jamais ses fautes bien qu'elles soient innombrables, celui qui ne prie jamais Dieu, ni sa sainte mère, celui qui ne les invoquerait même pas à cette heure s'il voyait des épées dirigées contre son cœur valeureux ; mais j'ai toujours eu l'espérance de me sauver parce que mon espérance n'est pas fondée sur mes œuvres. Elle repose sur la connaissance de Dieu dont la misé-

ricorde s'exerce au profit des plus grands pécheurs et sur les mérites de la piété qui les sauve. Maintenant, Paulo, que tu as commis cette sottise insigne, voyons de vivre insoucieux et dispos au cœur de cette montagne. Nous y passerons dans la joie, tous les jours que, d'ici son terme, comptera notre existence. Nous aurons la même fin. Si par malheur nous sommes frustrés de la gloire que Dieu promet aux bons, du moins nous supporterons notre malheur en compagnie. Mais j'ai confiance en sa pitié toujours victorieuse de la justice céleste.

PAULO

Tu m'as un peu consolé.

GALVAN

Par Dieu, je ne me serais pas attendu à ce résultat.

PAULO

Allons nous reposer.

ENRICO, *à part.*

Hélas, père de mes entrailles ! (*Haut.*) Mon cher Paulo, j'ai oublié un bijou très précieux et je sais qu'en retournant à Naples, où je l'ai laissé, un grand danger me menace ; il faut pourtant que j'aille le chercher, dussé-je périr dans cette expédition. Un de tes soldats m'accompagnera.

PAULO

Je te donnerai Pedrisco, il est courageux.

PEDRISCO, *à part.*

Pardieu, je m'étonnais déjà de n'avoir pas été désigné.

PAULO, *à Pedrisco.*

Choisis pour Enrico la meilleure épée et sur ces cavales rapides comme le vent vous pourrez être à Naples en deux heures.

GALVAN, *à Pedrisco.*

Je reste dans la montagne, j'y remplirai ton office.

PEDRISCO, *à Galvan.*

Et moi, je vais où mon dos payera pour tes délits et pour tes crimes.

ENRICO

Adieu, ami.

PAULO

Ce nom m'autorise à t'embrasser.

ENRICO

Bien que pécheur, j'ai confiance en Dieu.

PAULO

Moi, je n'en ai plus. Mes fautes sont si nombreuses que je l'ai perdue pour toujours.

ENRICO

Ce manque de confiance te fera damner.

PAULO

Je le suis déjà. Advienne qu'advienne. Ah ! Enrico ! Tu n'aurais jamais dû naître !

ENRICO

C'est vrai. Mais l'espérance que je mets en Dieu l'apitoiera sur mon sort.

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

Une prison avec, au fond, une fenêtre grillée, permettant de voir la rue.

SCÈNE I

ENRICO, PEDRISCO

PEDRISCO, *pleurant.*

Nous voici bien tous deux.

ENRICO

Que diable, tu pleures ?

PEDRISCO

Que diable, je pleure ! Ne puis-je me lamenter sur les péchés que je paye sans les avoir commis ?

ENRICO

Est-ce une vie que gémir sans cesse ?

PEDRISCO

Corps de Dieu avec ta vie !

ENRICO

Oublia-t-on jamais de te servir le déjeuner ? La table n'est-elle pas mise à toute heure ?

PEDRISCO

Que m'importe de voir la table, s'il n'y a rien à manger dessus.

ENRICO

Prends sur tes sottises.

PEDRISCO

Donne-moi sur ton dîner.

ENRICO

A mon école, n'apprendras-tu pas à souffrir?

PEDRISCO

Qui commet des péchés les paye, c'est un proverbe connu, mais moi qui n'ai pas péché, pourquoi faut-il que je paye?

ENRICO

Pedrisco, veux-tu me faire la grâce de te taire?

PEDRISCO

Enrico, je me tairai. Et pourtant la faim poussée à ce point ferait parler un mort et taire les vivants, fussent-ils plus bavards qu'un courrier.

ENRICO

Combien tu crains de ne plus sortir de prison!

PEDRISCO

C'est là ton erreur. Depuis le jour où je suis entré ici, je n'ai cessé de croire que l'un et l'autre nous en sortirions...

ENRICO

Alors de quoi es-tu inquiet?

PEDRISCO

... Pour être supplicié, si Dieu n'y remédie pas.

ENRICO

Tu n'as pas peur, je pense.

PEDRISCO

C'est entendu, mais je tremble à la pensée que nous danserons sans musique.

ENRICO

La fortune nous réserve un meilleur avenir.

SCÈNE II

CELIA et LIDORA dans la rue. ENRICO et PEDRISCO

CELIA, *s'arrêtant devant une fenêtre de la prison.*

Bien que je ne craigne personne, il serait mieux de ne pas nous approcher ensemble.

LIDORA

Puisque je suis votre servante, je puis bien vous accompagner.

ENRICO

Je crois que c'est Celia.

PEDRISCO

Qui, Celia ?

ENRICO

Une femme qui m'aime plus qu'elle-même. Avec elle, arrive le remède à mes maux.

PEDRISCO

La faim me tourmente cruellement.

ENRICO

Aurais-tu par hasard où mettre tout l'argent que j'espère de Celia.

PEDRISCO

Malgré la faim dont je souffre, je me souviens, vive Dieu, que j'ai un sac. (*Il va chercher le sac.*)

ENRICO

Il est bien petit.

PEDRISCO

La pensée me vient que nous sommes aussi fous l'un que l'autre, toi en me le demandant, moi en te l'apportant.

ENRICO

Belle Celia de ma vie !

CELIA, *à part.*

Hélas, malheur sur moi, je suis perdue! (*A Lidora.*) Enrico est là, c'est lui qui m'appelle. (*S'approchant de la fenêtre.*) Monsieur Enrico.

PEDRISCO

Monsieur ? Mauvais indice qu'une aussi bonne éducation.

ENRICO

Je ne conservais plus l'espérance, Celia, d'une aussi grande faveur.

CELIA

En quoi puis-je vous servir, Enrico ? Comment êtes-vous ?

ENRICO

Bien et maintenant mieux puisque au prix de mille soupirs, mes yeux voient tes beaux yeux.

CELIA

Je veux vous donner...

PEDRISCO

O délectable perspective ! O la plus belle, la plus adorable des femmes ! O paroles suaves ! je tiens haut le sac, il ne pourra pas contenir....

ENRICO

Celia, je souhaiterais connaître le cadeau que tu me destines.

CELIA

Je vais te le donner de suite et te tirer d'anxiété.

ENRICO, *à Pedrisco.*

Que te disais-je ?

PEDRISCO

Tes désirs sont comblés.

CELIA

Je vous apporte la nouvelle que vous serez exécuté demain.

PEDRISCO

Le sac est plein, je vais en chercher un second.

ENRICO

Qu'ai-je entendu ? Celia, écoute.

PEDRISCO

Elle est bonne celle-là.

CELIA

Je suis mariée.

ENRICO

Mariée, vive Dieu !

PEDRISCO

Calme-toi.

ENRICO

Qu'est-ce que j'entends ? Avec qui, Celia ?

CELIA

Avec Lisardo. Il m'aime et me respecte.

ENRICO

Je le tuerai.

CELIA

Abandonnez cette idée et réconciliez-vous avec Dieu, rien autre ne vous importe.

LIDORA

Partons, Celia.

ENRICO

Je perds la tête. Celia, considère...

CELIA

Je suis pressée.

PEDRISCO

Par Dieu, j'en mourrai de rire.

CELIA

Je sais ce que vous avez à me dire. Vous désirez que

je fasse dire quelques messes pour le repos de votre âme. Vos souhaits seront accomplis. Restez avec Dieu.

ENRICO

Personne ne brisera ces grilles !

LIDORA

Celia, ne l'écoute pas se plaindre plus longtemps. Éloignons-nous d'ici toutes deux.

ENRICO

Et je devrais souffrir un pareil supplice ! En est-il de plus cruel ?

PEDRISCO

Ce que pèse ce sac !

CELIA

Quelle fureur !

ENRICO

La colère m'aveugle ! Une femme prit-elle jamais de pareilles licences !

SCÈNE III

ENRICO, PEDRISCO

PEDRISCO

Je n'entends pas sonner la monnaie qu'il y a dans le sac. Vive Dieu, l'argent qu'il renferme pèse moins qu'un fétu de paille.

ENRICO

Cieux saints ! Être contraint d'endurer ces affronts ! Comment n'ai-je pas rompu mes fers ? Comment n'ai-je pas arraché ces grilles ?

PEDRISCO

Du calme.

ENRICO

Laisse-moi, imbécile. Vive Dieu, je les romprai et je châtirai mon rival, je donnerai carrière à ma jalousie.

PEDRISCO

Les geôliers viennent.

ENRICO

Qu'ils viennent.

SCÈNE IV

DEUX GEOLIERS, PRISONNIERS, ENRICO, PEDRISCO

PREMIER GEÔLIER

Aurait-il perdu le sens, ce voleur, cet assassin ? Je mourrai si je ne me venge.

ENRICO

De ma chaîne, je ferai une épée. (*Il rompt la chaîne qui l'assujettissait et, armé de ses tronçons, il se jette sur le geôlier et sur les prisonniers.*)

PEDRISCO

Contiens-toi ; je t'en supplie.

PREMIER GEÔLIER

Prenez-le, tuez-le, qu'il meure !

ENRICO

Infâmes prisonniers, vous verrez aujourd'hui ce que peut un cœur désespéré en proie à la jalousie.

(*Le premier geôlier et les prisonniers s'enfuient. Enrico les poursuit hors la scène.*)

DEUXIÈME GEÔLIER

Un maillon m'a atteint et du coup j'ai roulé sur le sol.

ENRICO, *revenant sur la scène.*

Pourquoi fuyez-vous, lâches ?

PEDRISCO

Il a tué le geôlier.

VOIX AU DEHORS

A mort, à mort !

ENRICO

A mort ! Que voulez-vous dire ? Faute d'un noble acier je me servirai de cette chaîne et j'en ferai une arme vengeresse. Mais, approchez donc !

PEDRISCO

Le tumulte et le vacarme ont attiré le gouverneur.

SCÈNE V

LE GOUVERNEUR, GARDIENS, ENRICO, PEDRISCO, DEUXIÈME GEOLIER

LE GOUVERNEUR

Hola ! Saisissez-le ! Que se passe-t-il ?
(*Les gardiens se rendent maîtres d'Enrico.*)

DEUXIÈME GEÔLIER

Ce brigand a tué Fidelio.

LE GOUVERNEUR

Si je ne savais pas que demain tu dois mourir pendu et que le châtiment étant public, l'exemple sera salutaire, cette dague ouvrirait mille bouches dans ta poitrine perfide.

ENRICO

Dieu éternel, me condamnez-vous à ce supplice, permettez-vous que l'on me maltraite ainsi ? Mes yeux vomissent du feu. Ne pense pas, gouverneur infâme, que ta charge m'inspire le moindre respect. Mon impuissance est ton unique sauvegarde. Si j'étais libre, Cieux irrités, je te serrerais dans mes bras arrogants, je ferais de toi mille morceaux et, après t'avoir déchiré le corps, je le dévorerais à belles dents et je ne croirais pas encore avoir pris satisfaction de tes outrages.

LE GOUVERNEUR

Demain matin, à dix heures, nous verrons si un bourreau l'emportera sur toi en vigueur et aura raison de ta vaillance. Chargez-le d'une autre chaîne.

ENRICO

Volontiers. Des chaînes, encore des chaînes, afin qu'il ne s'échappe pas des fers l'homme qui accomplit tant de prouesses.

LE GOUVERNEUR

Jetez-le dans un cachot.

ENRICO

C'est encore une récompense que j'ai bien méritée. Il ne serait pas juste que l'ennemi de Dieu vît le ciel. (*On l'emporte.*)

PEDRISCO

Pauvre et infortuné Enrico !

DEUXIÈME GEÔLIER

Plus infortunée encore la victime que, dans un accès de rage, ce prisonnier vient de tuer et dont la cervelle s'est écrasée sur le sol.

PEDRISCO

Maintenant, on peut nous donner à dîner.

UN GARDIEN, *au dehors.*

Garçons, venez dîner.

PEDRISCO

A la bonne heure. Demain, je le crains, ils me noueront la gargamelle et il me paraît convenable d'emporter une besace pleine afin de convier les démons de qualité dès notre entrée aux enfers.

(*Ils sortent.*)

TROISIÈME TABLEAU

Un cachot, le lendemain matin.

SCÈNE VI

ENRICO, LA VOIX DU DÉMON au dehors.

ENRICO

Malheureux Enrico, bien que la mort se dresse devant vous sombre et menaçante, vous ne faiblirez pas. Affermissez votre cœur. L'occasion se présente de montrer un courage qui vous vaudra un nom illustre et une enviable réputation. Voyez...

LA VOIX DU DÉMON

Enrico.

ENRICO

Qui m'appelle? Cette voix me fait trembler. Les cheveux qui se dressent sur la tête témoignent de ma frayeur. Qu'est devenue mon antique vaillance; où sont mes hauts faits passés ?

LA VOIX DU DÉMON

Enrico.

ENRICO

Les soucis martyrisent mon âme. Cieux! quelle est la voix qui la jette dans une pareille épouvante?

LA VOIX DU DÉMON

Enrico.

ENRICO

Elle s'obstine à m'appeler. Ma faiblesse m'étonne. La voix qui me cause cette grande frayeur vient de ce côté. Y aurait-il un prisonnier enchaîné dans le cachot voisin? Vive Dieu, je suis remué jusqu'au fond des entrailles.

SCÈNE VII

ENRICO, LE DÉMON.

LE DÉMON, *invisible pour Enrico.*

Je souffre de ta cruelle disgrâce.

ENRICO

Quel abîme obscur ! Je ne me reconnais plus. Le cœur ne prend aucun repos, et secoué par la terreur, il bat à rompre la poitrine. Enrico, est-ce là du courage ? Le même fracas se reproduit.

LE DÉMON

Enrico, je prétends te délivrer.

ENRICO

Voix, comment puis-je te croire, si je ne parviens pas à savoir qui tu es et où tu es ?

LE DÉMON

Alors, tu vas me voir. (*Il apparaît sous la forme d'un fantôme.*)

ENRICO

Maintenant je voudrais que tu disparaisses.

LE DÉMON

Ne crains rien.

ENRICO

Une sueur froide se déverse dans mes veines.

LE DÉMON

Ce jour verra grandir ta renommée.

ENRICO

Je ne me fie guère à mes forces. N'approche pas.

LE DÉMON

Quand l'occasion se présente, il est fou de craindre et de la repousser.

ENRICO

Calme-toi, mon cœur.

(*Sur un signe du Démon, une petite porte s'ouvre dans la muraille.*)

LE DÉMON

Vois-tu cette porte ?

ENRICO

Oui.

LE DÉMON

Profites-en pour t'évader.

ENRICO

Qui es-tu ?

LE DÉMON

Sors de suite et trêve de questions. Moi aussi je suis pressé et je ne veux pas que tu restes dans cette geôle.

ENRICO

Conscience, raison, que me conseillez-vous ? Est-ce la fuite ? Oui. La peur de la mort dont je suis menacé m'y détermine ; partons... D'où viens que j'hésite ? Quelle est la cause de mon effroi ?... Mais une autre voix s'élève.

(*On chante dans la coulisse.*)

« Ne cède pas à la violence de la tentation. Sois assuré qu'il vaut mieux pour toi demeurer en prison que d'en sortir. »

ENRICO

La voix que j'ai entendu résonner dans les airs m'a donné un conseil tout opposé au tien. Elle m'engage à ne pas me hâter et tu me presses de partir. Pour mon bien, a-t-elle dit, je dois rester dans ce cachot.

LE DÉMON

C'est une illusion fille de la peur.

ENRICO

Si je demeure ici, la mort est prochaine. Je veux m'en aller. Tu as raison.

(*On chante.*)

« Songes-y bien, Enrico, l'on te trompe. Ne t'enfuis pas. Tu mourras si tu t'éloignes de la prison et si tu m'écoutes, non. »

ENRICO

Cette fois, je l'ai bien entendu : si je m'éloigne je mourrai et si je reste je vivrai, a dit la voix.

LE DÉMON

Enfin, décide-toi. Viens-tu ou demeures-tu ?

ENRICO

Dans mon intérêt, je reste.

LE DÉMON

Tu es une victime de la peur. Mais, puisqu'elle t'aveugle à ce point, reste, et l'événement montrera que tu prends le plus mauvais parti. (*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII

ENRICO

Le fantôme s'est dissipé et m'a laissé dans une anxiété profonde. N'est-ce pas la porte ? Non. Ce prodige me terrifie. Étais-je aveugle ou ai-je vu une porte dans cette muraille ? Mais je m'émerveille de la grande terreur que j'éprouve ! Alors, je ne puis m'évader ? Si, je le puis... comment ?... La mort me délivrera. La voix m'a épouvanté. La frayeur que j'ai ressentie est un présage funeste. Qu'importe, je suis ici pour y attendre les malheurs qui viendront me visiter.

SCÈNE IX

LE GOUVERNEUR, portant la sentence, ENRICO

LE GOUVERNEUR

J'entrerai seul. Les geôliers et les gardiens resteront dehors. (*Au prisonnier.*) Enrico.

ENRICO

Que me voulez-vous ?

LE GOUVERNEUR

C'est dans les moments critiques que le courage se laisse voir. L'heure est venue de montrer votre vaillance. Écoutez-moi.

ENRICO

Parlez.

LE GOUVERNEUR, *à part*

Aucun trait de son visage n'a bougé. (*Haut.*) Dans le procès engagé entre les parties : d'une part le procureur général, poursuivant au nom de Sa Majesté, et de l'autre, Enrico, accusé et convaincu d'assassinats, de pillage, de vols à main armée et de mille autres forfaits ; vu la nature perverse et incorrigible du coupable, vu les circonstances générales et particulières de la cause ;

Arrêtons et disons :

Nous devons condamner et condamnons le dit Enrico à être tiré de la prison où il est enfermé et, la hart au cou, précédé de crieurs qui proclameront ses crimes, à être conduit à la place publique où sera dressée une potence haute de trois cannes au-dessus du sol pour qu'il y soit pendu naturellement, et que personne n'ait la hardiesse de l'en détacher sans notre permission et commandement. Et ainsi avons prononcé et ordonné, jugeant en dernier ressort et sans appel ni recours.

ENRICO

Et je t'ai écouté !

LE GOUVERNEUR

Que dis-tu ?

ENRICO

Saches, ignorant, que tu es un adversaire trop faible pour mes bras invincibles ; sinon, je te ferais...

LE GOUVERNEUR

L'arrogance ne remédie à rien, Enrico. Ce qui t'importe, maintenant, c'est de faire la paix avec Dieu.

ENRICO

Il ne te suffit pas de me lire la sentence. Faut-il encore que tu viennes me prêcher? Vive Dieu, canailles infâmes, je veux en finir avec vous.

LE GOUVERNEUR

Le diable te garde.
(*Il sort.*)

SCÈNE X

ENRICO

Je suis condamné à mort et, dans deux heures, ma misérable existence aura pris fin. Voix qui as causé mon malheur, ne disais-tu pas que j'aurais la vie sauve, si je restais en prison ? Triste destinée ! J'ai bien raison de t'accuser, car je meurs pour avoir suivi tes conseils, alors que j'aurais pu me sauver.

SCÈNE XI

DEUXIÈME GEOLIER, ENRICO

DEUXIÈME GEÔLIER

Deux pères franciscains viennent te confesser. Ils attendent dehors.

ENRICO

Bien ! Par Dieu, quelle aimable pensée ! Dites aux frères de retourner vite à leur couvent s'ils ne veulent apprendre ce que savent ces fers.

DEUXIÈME GEÔLIER

Je t'avertis que tu vas mourir.

ENRICO

Je mourrai sans confession. Personne n'endurera pour moi les peines que je souffrirai.

DEUXIÈME GEÔLIER

Que ferait de pire un payen ?

ENRICO

Contentez-vous de ce que j'ai dit et ne m'exaspérez pas, ou vous porterez sur votre corps les traces de cette chaîne.

DEUXIÈME GEÔLIER

Il suffit, je me retire.
(*Il s'en va.*)

ENRICO

Vous faites bien.

SCÈNE XII

ENRICO

Quel compte rendrai-je au Seigneur d'une existence qui est arrivée à son terme ? Faut-il me confesser ? Oui, sans doute. Mais qui pourrait se souvenir de péchés aussi nombreux et aussi anciens que les miens ? Qui serait capable de recueillir dans sa mémoire toutes les offenses que j'ai faites au ciel ? Il vaut mieux ne pas tenter un pareil effort. Dieu est pitoyable et grand. Je loue sa miséricorde ; elle sera l'insigne instrument de mon salut.

SCÈNE XIII

PEDRISCO, ENRICO

PEDRISCO

Je te préviens que tu vas mourir et que ces deux pères sont fatigués d'attendre.

ENRICO

Est-ce moi par hasard qui leur ai dit d'attendre ?

PEDRISCO

Tu ne crois donc pas en Dieu ?

ENRICO

Je jure le Christ que je vais me fâcher si l'on m'ennuie plus longtemps et que je me vengerai sur toi et sur les pères.

PEDRISCO

Je pense plutôt que ce sont des anges qui viennent te secourir.

ENRICO

Ne continue pas, je suis à bout de patience, ou, par Dieu, d'un coup de pied je te jette hors de la prison.

PEDRISCO

Je te remercie de cette bonne pensée.

ENRICO

Sors et cesse de m'importuner.

PEDRISCO

Enrico, mon ami, tu vas droit en enfer comme un bon père capucin.

SCÈNE XIV

ENRICO

Voix que j'ai entendue pour mon malheur, voix dont les accents ont résonné entre ces murailles, apparte-

nais-tu à un ennemi qui voulait exercer ses vengeances ? N'as-tu pas prétendu qu'il importait à ma vie de ne pas m'éloigner de la prison ? Alors, réponds-moi, pourquoi va-t-on m'en tirer et me conduire au supplice ? Tu m'as trompé, mais je ne suis pas non plus sans reproches. Je fus lâche, car j'aurais pu sortir et n'offrir à personne l'occasion de se venger. Ombre triste et compatissante, toi dont les sages conseils m'eussent sauvé, reviens ; j'obéirai à ta voix redoutable, mon cœur retrouvera son audace et je m'élancerai hors des ténèbres épaisses où je suis plongé... J'entends un bruit de pas, on s'approche, c'est la mort.

SCÈNE XV

ANARETO, LE DEUXIÈME GEOLIER, ENRICO

LE DEUXIÈME GEÔLIER

Parlez-lui. Vos cheveux blancs émouvront peut-être ce dur diamant.

ANARETO

Enrico, mon fils bien-aimé, malgré l'affliction que je ressens à te voir chargé de chaînes, tu me donnerais une suprême satisfaction en confessant tes péchés. Bien heureux celui dont l'âme s'envole après avoir payé ses fautes et montré un ferme et sincère repentir. Les tourments que tu souffres ne sont que des peintures si on les compare à ceux de l'au-delà. Enrico, j'ai quitté mon lit, et, appuyé sur ce bâton qui soutient mes pas chancelants, je suis venu te demander une grâce.

ENRICO

Ah, mon père !

ANARETO

Bien que tu redoutes ma sévérité, Enrico, je ne sais s'il convient que tu me donnes ce nom ?

ENRICO

Est-ce là le langage d'un père ?

ANARETO

Un fils qui ne croit pas en Dieu n'a plus le droit de m'appeler son père.

ENRICO

Mon père, que dites-vous ?

ANARETO

Vous n'êtes plus mon fils, puisque nous ne suivons pas la même loi. Nous sommes étrangers l'un à l'autre.

ENRICO

Je ne vous comprends pas.

ANARETO

Enrico ! Enrico ! Je m'efforce d'amender vos folles pensées et de vous préparer à la mort. Les apprêts de votre supplice s'achèvent ; la justice suivra son cours aujourd'hui et vous refusez de vous confesser. Quel chrétien faites-vous, Dieu Puissant ! Vous seul recevrez le châtiment des fautes que vous seul aurez commises. Votre intention serait-elle de prendre vengeance de Dieu dont le pouvoir s'étend sur l'empire du ciel éternel. Songez-y, Enrico, il y a un enfer pour ceux qui lassent sa patience. Vouloir se venger de lui, c'est se battre contre un rocher ou contre une montagne, — quand le bras les frappe, le mal est pour le bras — c'est connaître la dangereuse inconséquence de l'homme qui crache vers le ciel dans le dessein de l'insulter, car il reçoit dans les yeux ce qu'il avait jeté. Je te le répète, le sort en est jeté, ce jour verra ton châtiment. Confesse à Dieu tes péchés, reçois-en le pardon et une nouvelle vie naîtra de la mort. Si tu veux être mon fils, tu te conformeras à mes désirs, sinon — je succombe, le fardeau est trop lourd — tu n'as plus à te parer de ce titre et moi je n'ai plus à te connaître.

ENRICO

Vous êtes bon, père chéri, et Dieu m'est le bon témoin que je souffre plus de votre chagrin, que je ne suis affligé du sort qui m'attend. Je me suis trompé, père, je le reconnais ; mais je ferai l'aveu public de mes crimes et, après m'être confessé, je baiserai les pieds des assistants afin de montrer ma foi. Il suffit que vous le demandiez, père de mes yeux.

ANARETO

Alors vous serez mon fils.

ENRICO

Je ne voudrais pas vous causer de soucis.

ANARETO

Allons purifier votre conscience.

ENRICO

O ! Que je souffre de vous laisser !

ANARETO

O ! Que je souffre de vous perdre !

ENRICO

O ! Mes yeux, clairs miroirs, plus clairs que l'étoile du berger, bientôt vous serez fermés à la lumière !

ANARETO

Allons, mon fils.

ENRICO

Je vais à la mort ; je ne résiste plus.

ANARETO

Je suis sans pensée et sans âme !

ENRICO

Attendez, père chéri.

ANARETO

Quelle infortune est la mienne

ENRICO

Seigneur miséricordieux, Seigneur éternel, qui dans votre alcazar foulez des montagnes de pures et blanches étoiles, écoutez ma prière. J'ai été l'homme le plus mauvais dont les yeux se furent jamais ouverts à la lumière de ce monde et je vous ai fait plus d'offenses que l'on ne compterait de grains de sable dans la mer. Mais, mon Seigneur, plus grande encore est votre pitié que ma scélératesse. Pour racheter le péché d'Adam vous vous êtes mis sur une croix ; puissent les mérites d'une seule goutte de ce sang royal être appliqués à ma rédemption. Vous, aurore des Cieux, vous Vierge très belle qui êtes entourée de paranymphes, vous qui fûtes toujours nommée le secours et le refuge de tous les pécheurs, je suis un de ces pécheurs, priez pour moi. Dites à sa Majesté Sacrée de se rappeler son premier séjour sur cette terre ; faites-la souvenir des épreuves qu'elle endura afin de sauver des innocents qui payaient pour les fautes du premier homme. Dites lui qu'en cet instant où la raison et le jugement commencent à m'éclairer, j'aimerais mieux souffrir plus de mille morts que de l'avoir offensé.

ANARETO

Les gardiens qui nous attendent dehors s'impatientent et me pressent d'en finir.

ENRICO

Seigneur Immense, faites-moi miséricorde. Je ne puis vous prier plus longtemps.

ANARETO

Qu'un père en vienne à voir ce martyre !

ENRICO, *à part.*

Maintenant j'ai compris l'énigme enfermée dans les paroles de la voix et du fantôme. La voix descendait du ciel et le fantôme venait de l'enfer.

ANARETO

Allons, mon fils.

ENRICO

En entendant prononcer ce nom, qui ne ferait pas de ses yeux les sources d'une mer ? Ne vous éloignez pas, mon père, tant que je n'aurai pas rendu le dernier soupir.

ANARETO

Sois sans inquiétude. Que Dieu te vienne en aide.

ENRICO

Il me secourra, car sa miséricorde est infinie. La vie m'abandonne déjà.

ANARETO

Aie du courage.

ENRICO

Je mets toute ma confiance en Dieu. Allons, père, où sont les bourreaux qui doivent m'ôter la vie que vous m'avez donné.

(*Ils sortent.*)

QUATRIÈME TABLEAU

La Forêt.

SCÈNE XVI

PAULO

J'arrive fatigué par une course rapide à travers cette forêt inextricable ; les gens que j'entretiens aux dépens de mes victimes sont restés en arrière. Je veux me reposer quelques instants au pied de ces saules verts et voir de calmer la douleur de me souvenir. Toi, fontaine, qui cours en murmurant entre les graviers, toi dont les chants fugitifs charment les plantes et les oiseaux, montre-toi bienfaisante en ces heures cruelles ; que ta voix sonore, que tes ondes fraîches mettent un

peu d'allégresse en mon âme. Et vous, gracieux passereaux, qui chantez comme vous aimez, vous dont les ramages naïfs s'échappent d'entre les joncs et les thyms, que vos trilles retentissantes et vos accents suaves chassent mes tristes pensées et me délivrent de mes graves soucis. Sur l'émeraude de ce tapis ourlé de cristal, puissé-je amuser des maux qui me promettent une triste fin !

(Il se jette sur le sol et tandis qu'il se prépare à dormir, arrive le petit pâtre qui a paru au second acte. Il défait la couronne de fleurs qu'il tressait à sa première venue.)

SCÈNE XVII

LE PETIT PATRE, PAULO

LE PATRE

Forêts épaisses, vertes allées qu'Amalthée orna dans l'espérance d'y cacher son nourrisson divin, sources qui courez rapides et mugissantes à travers les menus graviers et les sables fins, je viens une autre fois contempler vos frondaisons et fouler l'herbe des vallées où j'éprouvai tant de chagrin. Je suis le pâtre qui en un temps heureux conduisait sur vos bords de candides agnelles. Leurs blanches toisons entre les velours verts étaient aux yeux comme des pennons d'argent. Ma bonne garde me rendait un objet d'envie pour les pâtres de la forêt, et le maître qui vit dans une terre lointaine me tenait en grande estime, parce que je lui amenais ses brebis blanches comme de la neige quand il désirait les voir. Mais depuis le jour où l'une des plus belles s'enfuit du troupeau, je me noie dans les larmes. Toutes mes joies se sont converties en tristesses et mes plus vifs plaisirs, en souvenirs de mort. Du fond de la vallée, s'élevaient mes chansons et mes romances; hélas, en ce jour de deuil, je psalmodie de tristes mélopées, je chante de plaintives élégies!

J'avais commencé à tresser cette guirlande, mais la préférée de mon cœur ne me donne plus de joie, parce qu'ignorante ou trompée, elle s'est éloignée sans hésitation de celui qui la chérissait. Et comme elle me dédaigne, il est juste que je me venge et que j'effeuille aujourd'hui la guirlande qu'en d'autres temps je tressais pour elle.

PAULO

Pâtre, que j'ai déjà rencontré dans cette montagne avec un visage qui, sans être joyeux, ne portait pas les traces d'une pareille tristesse, je suis surpris de te revoir.

LE PATRE

O agnelle égarée, quelle joie tu fuis et au-devant de quels maux tu cours !

PAULO

N'est-ce pas la guirlande que tu tressais alors dans nos bois avec tant de diligence et de soin.

LE PATRE

C'est bien la même, seulement je la défais, car l'agnelle ignorante ne veut pas reprendre sa place dans le troupeau d'élection où on l'espère encore.

PAULO

Alors, si le hasard l'y amenait, mon cher pâtre, tu ne la chasserais pas ?

LE PATRE

Son éloignement me chagrine ; mais, dans sa grande clémence, mon maître dit que, retourneraient-elles noires, je devrais ouvrir les bras aux brebis dont la toison fut jadis blanche et les accueillir avec des caresses et des paroles d'amour sans leur témoigner ni rancune ni froideur.

PAULO

Puisque ton maître a parlé, tu es forcé d'obéir.

LE PATRE

Et j'obéirai. Mais la fugitive ne répond pas à mon appel, tant elle est aveuglée par le vice. Tout à l'heure, je suis monté sur les rochers qui dominent la forêt et j'ai prodigué en vain mes coups de sifflets et mes gestes. Je l'ai cherchée dans les halliers et dans les bois incultes — combien d'efforts elle me coûte — et je rapporte mes pieds ensanglantés et déchirés aux ronces et aux épines. Je ne puis faire davantage.

PAULO

Des larmes de tendresse baignent les jolies joues du petit pâtre. Puisque l'agnelle te méconnaît, oublie-la et cesse de pleurer.

LE PATRE

Je serai bien contraint de l'abandonner. Belles fleurs, tapissez de nouveau la terre; l'ingrate n'est plus digne de votre beauté. Nous verrons si là-bas, dans d'autres pâturages, on lui mettra une guirlande aussi éclatante et aussi belle que la mienne. Demeurez sous la garde de Dieu, montagnes, forêts et déserts aimés; je vais retrouver mon maître et lui porter la triste nouvelle. Quand il l'apprendra — en vérité, il le sait déjà — il souffrira d'avoir perdu la plus belle de ses agnelles, mais il restera indifférent aux offenses et pourtant elles sont innombrables. Craintif, honteux, je m'approcherai de lui et je ne pourrai me soustraire à ses reproches : « Pâtre, me dira-t-il, est-ce ainsi que vous gardez les agnelles que je vous confie ? » Hélas ! douleur amère ! Je répondrai... Je ne trouverai rien à répondre... Mes gémissements seront mon unique réponse.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII

PAULO

Il semble que ce petit pâtre ait conté l'histoire de ma vie. Je ne sais ce que j'éprouve en l'écoutant; d'obscures

énigmes sont sûrement enfermées dans ses paroles.... Quelle est cette lumière dont les rayons font pâlir le soleil ?

(*Une musique très douce se fait entendre et l'on voit deux anges emporter au ciel l'âme d'Enrico.*)

Une musique céleste emplit les airs et, si je ne me trompe, deux anges emportent une âme glorieuse au plus haut des cieux. Ame mille fois heureuse qui arrive aujourd'hui au terme fortuné de ses travaux !

(*L'apparition se dissipe et Paulo continue en disant.*)

Forêts et plantes agrestes que fanent les gelées, ne voyez-vous pas le ciel déchirer ses courtines célestes ? Maintenant que tu as traversé les nuages épais et les voiles transparents, âme glorieuse, tu t'élèves rayonnante pour jouir des cieux et recueillir la palme que t'offre une heureuse destinée. Triste, bien triste est le sort de celles qui ne méritent pas la récompense que tu as méritée !

SCÈNE XIX

GALVAN, PAULO

GALVAN

Vaillance, Paulo, saches qu'une compagnie en bel ordre et bien armée descend de la montagne et s'avance pour nous prendre. Si tu ne cherches pas la mort, la fuite seule peut nous protéger.

PAULO

Vient-elle par ici ?

GALVAN

Oui, certes. L'on entend déjà le tambour et l'on distingue son drapeau. Si tu attends, tu n'échapperas pas à la prison ou à la mort.

PAULO

Qui l'a guidée?

GALVAN

Nous avons commis tant de méfaits dans cette forêt retirée que les paysans des villages voisins paraissent s'être unis...

PAULO

Nous les tuerons.

GALVAN

Quoi! Tu aurais le courage de les attendre?

PAULO

Tu sais mal qui est Paulo.

GALVAN

Le péril est évident.

PAULO

Oui, mais apprends qu'un homme de cœur l'emporte sur quatre mille vilains.

GALVAN

La musique joue. Ne l'entends-tu pas?

PAULO

Fonds bravement sur l'ennemi et ne crains pas le danger. Avant de me faire ermite, j'ai su ce qu'était la guerre.

SCÈNE XX

UN JUGE, PAYSANS en armes, PAULO, GALVAN

LE JUGE

Vous payerez aujourd'hui le crime que vous avez commis dans ces montagnes.

PAULO

Mon cœur s'embrase de colère. Je vaux Enrico en vaillance et en férocité.

UN VILLAGEOIS

Allons, brigands, rendez-vous.

GALVAN

Plutôt la mort que... (*A part.*) je me dispose à prendre la fuite. Aussi bien puis-je faire des bravades à bon compte. (*Galvan fuit, poursuivi par les paysans. Paulo, l'épée à la main, fonce sur ses adversaires. La scène se vide.*)

PAULO, *dans la coulisse.*

Vous me poursuivez à coups de flèches et vous avez l'avantage du nombre. Vous venez plus de deux cents pour les vingt que vous cherchez.

LE JUGE, *dans la coulisse.*

Il s'en va en courant à travers la forêt.
(*Paulo, couvert de sang, roule sur la scène.*)

PAULO

Ni les pieds, ni les mains ne me seront plus d'aucun secours, les villageois m'ont frappé à mort. J'ai honte de ma lâcheté; je retournerai au combat et je les tuerai... Je ne puis. Malheur sur moi! Le ciel, que j'ai offensé, se venge en m'empêchant de me venger.

SCÈNE XXI

PEDRISCO, PAULO

PEDRISCO, *sans voir Paulo qui agonise.*

Comme les juges ne m'avaient pas compris dans les poursuites exercées contre Enrico, ils me jetèrent à la porte de la prison dès qu'ils eurent présidé à l'exécution publique du condamné. Me voici, je vais regagner la forêt, le plus tôt sera le mieux. Mais, que vois-je? La forêt, la montagne sont en pleine révolution. Là, deux villageois courent l'épée à la main; Fineo est blessé; Celio et Fabio s'enfuient, et ici — quelle terrible catastrophe! — Paulo, le vaillant Paulo gît inanimé sur le sol.

PAULO

Reviendrez-vous, villageois, reviendrez-vous ? Je brandirai encore l'épée, je ne suis pas mort, bien que la respiration me manque.

PEDRISCO

Je suis Pedrisco, mon cher Paulo.

PAULO

Pedrisco, viens dans mes bras.

PEDRISCO

Que t'est-il arrivé ?

PAULO

Hélas, ami, des villageois m'ont tué. Malgré que je sois mourant, je te prie de me donner des nouvelles d'Enrico. Je suis impatient de savoir ce qu'il est devenu.

PEDRISCO

Ils l'ont pendu sur la place Naples.

PAULO

Ainsi, le doute n'est plus possible. Il aura été condamné à l'enfer éternel.

PEDRISCO

Fais attention à tes paroles, Paulo. Il mourut en bon chrétien, confessé, administré et embrassant un christ sur qui ses yeux étaient cloués. Il demanda pardon de ses fautes, implora la miséricorde divine, versa de douces larmes et fit l'édification des assistants. En outre, à l'instant où Enrico exhalait le dernier soupir, une musique céleste résonna dans les airs purs et limpides et, miracle plus grand encore, il est patent et notoire que l'on vit clairement deux paranymphes ailés enlever au ciel l'âme de notre ami.

PAULO

Mais Enrico est l'homme le plus vicieux que la nature ait jamais créé !

PEDRISCO

Quel est l'objet de ton étonnement? Le Seigneur n'est-il pas infiniment miséricordieux?

PAULO

Pedrisco, l'erreur est manifeste. L'âme que l'on vit s'élever dans les airs n'était pas celle d'Enrico ; elle quittait le corps d'un saint.

PEDRISCO

Dieu puissant! ramenez-le.

PAULO

Je meurs...

PEDRISCO

Sois assuré qu'Enrico jouit en ce moment de la présence de Dieu. Demande pardon à Dieu.

PAULO

Comment l'accorderait-il à un homme tel que moi, à un pécheur qui l'a offensé tant de fois.

PEDRISCO

En doutes-tu? N'a-t-il pas pardonné à Enrico?

PAULO

Dieu est pitoyable...

PEDRISCO

C'est évident.

PAULO

... Mais non pas envers des criminels de notre sorte. Ouvre-moi les bras.

PEDRISCO

Tâche d'avoir la même fin qu'Enrico.

PAULO

Hélas! Dieu m'a dit : « N'espère pas te sauver à moins qu'Enrico ne se sauve... »

(*Il meurt.*)

PEDRISCO

Le malheureux a succombé aux blessures dont son corps est couvert. Les sorts furent échangés. Bien que vicieux et endurci dans le crime, Enrico s'est sauvé et Paulo s'en va droit aux enfers pour avoir manqué de confiance. Je vais couper des branches à ces saules et j'en couvrirai le corps de l'infortuné.

SCÈNE XXII

LE JUGE, LES PAYSANS, GALVAN prisonnier, PEDRISCO, PAULO mort et caché dans les branches.

LE JUGE

Si le capitaine nous a échappé, c'est faute de diligence.

UN VILLAGEOIS

Mais je l'ai vu tomber et rouler du haut de cette roche, le corps percé de mille flèches.

LE JUGE

Quel est cet homme ? Arrêtez-le.

PEDRISCO, *à part.*

Ah! malheureux Pedrisco, cette fois l'on va bien t'arranger.

UN SECOND VILLAGEOIS, *montrant Galvan.*

C'est le valet de Paulo et le complice de ses crimes.

GALVAN

Tu mens comme un villageois ; je ne fus jamais qu'au service d'Enrico.

PEDRISCO, *bas à Galvan.*

Galvanito, petit frère, par l'amour de Dieu, ne me fais pas reconnaître.

LE JUGE, *à Galvan.*

Si tu le sais, dis-moi où se cache le capitaine et je te rendrai la liberté. Parle.

PEDRISCO

Vous le chercheriez en vain ; il est mort.

LE JUGE

Comment mort ?

PEDRISCO

Je l'ai trouvé agonisant ici même, Seigneur, le corps percé de flèches et de dards.

LE JUGE

Où est-il?

PEDRISCO

Je l'ai mis sous ces branches. (*Il va pour écarter les branches et le corps de Paulo apparaît environné de flammes.*) Quel spectacle effrayant s'offre à ma vue !

PAULO

Si vous êtes à la recherche de Paulo, contemplez à loisir son corps environné de flammes et entouré de couleuvres. Je n'impute à personne les fautes dont je subis le châtiment. Seul je m'accuse, puisque je fus l'unique auteur de mes disgrâces. Un jour, je demandai à Dieu de me révéler le sort qui m'était réservé quand j'atteindrais le dernier jour de ma vie. Je l'offensai, c'est certain. Comme il sentit l'offense, il suscita contre moi l'ennemi des âmes et lui permit de me poursuivre et de me tromper. Le démon révêtit la forme d'un ange ; et je le pris pour un envoyé de Dieu. Si j'avais été ferme dans ma foi, j'aurais déjoué l'artifice ; mais je manquai de confiance dans l'immense pitié du Seigneur, et, aujourd'hui, quand je me suis présenté à son tribunal, il m'a dit : « Mon Père t'a condamné, descends au fond des abîmes obscurs où tu souffriras des tourments éternels en punition de

tes péchés. » Mille fois maudits soient ceux qui m'ont engendré! Et moi aussi que je sois maudit pour avoir manqué de confiance!

(*Il s'enfonce dans le sol et le feu sort de terre.*)

LE JUGE

Ce sont là des mystères où se révèle la puissance de Dieu.

GALVAN

Pauvre et infortuné Paulo!

PEDRISCO

Et bienheureux Enrico qui jouit de Dieu!

LE JUGE

Puisque cet avertissement salutaire vous a profité, je renonce à vous punir et je vous rends à tous deux la liberté.

PEDRISCO, *au juge.*

Vis une infinité d'années. (*A Galvan.*) Frère Galvan, maintenant que nous voici tirés de ce mauvais pas, que comptes-tu faire désormais?

GALVAN

Désormais... je compte me faire saint.

PEDRISCO

Plus je te regarde et moins je te vois accomplissant des miracles.

GALVAN

Je mets en Dieu mon espérance.

PEDRISCO

Ami, que celui dont la confiance en la pitié de Dieu viendrait à s'ébranler ait présent à la mémoire l'exemple de Paulo.

LE JUGE

Assez. Allons à Naples pour y conter ce mémorable événement.

PEDRISCO

Et comme il s'agit d'un cas extraordinaire et d'un fait invraisemblable, quoique certain, j'engage les curieux à consulter Belarmino, qui sans être un hagiographe le certifie véridique et s'en porte garant, et mieux encore, la vie des Pères, où ils en trouveront aisément une relation détaillée. Et là-dessus s'achève le Damné pour manque de confiance ou le Châtiment et la gloire échangés.

Le ciel vous donne mille années de vie.

8 septembre 1906.

MARCEL DIEULAFOY, *trad.*

CALDERÓN

Pedro Calderón de la Barca Hanao de la Barreda y Riaño (1600-1681) est sans conteste le plus grand parmi les illustres poètes tragiques de l'Espagne. On a essayé récemment de lui contester cette gloire et de lui égaler Lope de Vega. J'admets que certaines comédies, quelques drames, peut-être même les pièces religieuses de Lope de Vega et de Calderón ont des mérites égaux; je crois aussi que Lope de Vega a été un prédécesseur précieux et un éducateur excellent pour Calderón, mais entre ces deux poètes, il y a la distance qui sépare un homme de théâtre merveilleux d'un puissant esprit philosophique. Jamais Lope de Vega n'eût écrit *La Vida es Sueño (La Vie est un Songe)* ou *El Tetrarca de Jerusalem* qui resteront parmi les chefs-d'œuvre de l'art dramatique universel.

Du côté de son père, Calderón était d'origine santanderine, mais il avait aussi du sang flamand que lui avait donné sa mère, une descendante d'une puissante famille du Hainaut. Il fut élevé au collège des Jésuites de Madrid et il semble que plus tard il fut envoyé à l'Université de Salamanque pour y étudier le droit civil et le droit canon.

Aux concours littéraires institués en l'honneur de saint Isidore, patron de Madrid, il remporta très jeune — il avait à peine vingt ans — un troisième prix. Ce succès décida de sa vocation littéraire. Certes, comme tout noble espagnol, il embrassa la carrière des armes et l'on sait qu'il servit en Flandre, se battit contre les Catalans rebelles et

se montra en toute circonstance vaillant et dévoué. Si, dès son entrée au service, il abandonna la plume pour saisir l'épée, il reprit la plume dès que l'épée fût rentrée au fourreau. En 1641, il retourne à Madrid, écrit ses plus belles pièces, reçoit de la part de la cour et du public des témoignages journaliers de respect et d'adulation et atteint le faîte de la renommée. Cependant les scrupules de conscience dont j'ai relevé des traces dans ses dernières tragédies grandissaient au fond de son âme. Calderón avait connu toutes les satisfactions d'amour-propre, goûté à tous les plaisirs que la vie réserve à un officier loyal et à un auteur acclamé, mais le triomphe ne l'avait pas enivré. Il rêvait de joies plus durables, d'un idéal plus élevé et, en 1651, il entrait dans les ordres avec la volonté de renoncer au théâtre profane et même au théâtre sacré. Deux ans après, en 1653, il était nommé chapelain de la chapelle des *Reyes Nuevos*, à la cathédrale de Tolède, devenait chapelain honoraire de Philippe IV en 1663 et entrait enfin dans la congrégation de Saint-Pierre qui l'élisait pour son supérieur dès 1666.

Malgré son intention de ne plus écrire pour la scène, le poète qui sommeillait sous le surplis du lévite se réveilla dans ses dernières années et composa, sur les injonctions de Charles II, une pièce destinée à célébrer le mariage du monarque avec Marie-Louise de Bourbon (1680). La muse amie de sa jeunesse l'avait ressaisi: « Calderón mourut en chantant comme on dit que meurent les cygnes », écrivit Solis à son ami Alonso Carnero.

La Dévotion à la Croix

PERSONNAGES

EUSEBIO.
CURCIO, vieillard.
LISARDO, fils de Curcio.
OCTAVIO.
ALBERTO, prêtre.
CELIO, RICARDO, CHILINDRINA, } bandits.
GIL, villageois, gracioso.
BRAS, villageois.
TIRSO, TORIBIO, } villageois.
JULIA, dame, fille de Curcio.
ARMINDA, servante.
MENGA, villageoise, graciosa.
BANDITS.
VILLAGEOIS.
SOLDATS.

La scène se passe à Sienne et dans les environs.

PREMIÈRE JOURNÉE

PREMIER TABLEAU

Un bois voisin d'un chemin qui conduit à Sienne.

SCÈNE I

MENGA, GIL

MENGA, *dans la coulisse.*

Voyez où va la bourrique!

GIL, *de même.*

Hue, démon, hue, rosse!

MENGA

Là, voyez maintenant où elle marche. Haïe, coquine, par ici!

GIL

Que le diable t'emporte! Et personne ne viendra m'aider, alors qu'une pareille aventure peut arriver à mille chrétiens.

MENGA, *entrant en scène avec Gil.*

Tu as fait du beau travail, Gil!

GIL

Tu as fait du beau travail, Menga! C'est bien ta faute! Tu montais la bête et tu lui auras dit à l'oreille de se fourrer dans ce trou pour me valoir des reproches.

MENGA

C'est pour me voir tomber que tu le lui as dit. Voilà la vérité.

GIL

Comment allons-nous l'en sortir ?

MENGA

Je pense bien que tu ne vas pas la laisser au fond de ce cloaque ?

GIL

A moi seul, je ne suis pas assez fort pour la dégager.

MENGA

Je la tirerai par la queue ; tu la prendras par les oreilles.

GIL

Le mieux serait d'imiter l'exemple de ce coche qui, ces jours derniers, s'embourba dans une rue de la ville. Le coche — que Dieu lui vienne en aide — était traîné par deux rosses et semblait honteux de sa misère au milieu des autres carrosses. Maudit, sans doute par ses pères — triste destinée — il donnait non pas de porte en porte, mais de marchepied en marchepied, quand il s'enfonça dans la vase. Ni les supplications de son propriétaire, ni les coups de fouet du conducteur, ni la persuasion, ni la force ne parvenaient à vaincre l'obstination de l'attelage. En dépit de tous les efforts, mon coche restait où il restait. Constatant l'inefficacité des remèdes employés, le conducteur présenta aux chevaux un crible plein d'avoine, et alors ceux-ci, pour manger, tirèrent de si belle façon, qu'ils reniflèrent à pleins naseaux et dégagèrent le coche. Voilà ce que nous devrions faire.

MENGA

Tes contes ne valent pas deux liards !

GIL

Menga, moi, j'ai pitié d'un animal criant la faim, alors que tant d'autres sont rassasiés.

MENGA

Je vais voir sur le chemin s'il passe un habitant du village — quel qu'il soit, d'ailleurs — afin qu'il vienne t'aider. Tu es si maladroit et tu te donnes si peu de peine!

GIL

Menga, vas-tu me quereller de nouveau?

MENGA

Ah! bourrique de mon âme!
(*Elle sort.*)

SCÈNE II

GIL

Ah! bourrique de mes entrailles! Tu fus la bourrique la plus honnête de tout le village. Jamais personne ne te rencontra en mauvaise compagnie, jamais tu ne fus une coureuse de rue. Tu aurais mieux aimé rester devant ta crèche que flâner sur les chemins lorsqu'on te menait dehors. Était-elle coquette et légère? Je n'hésiterais pas à jurer que jamais un baudet ne l'a vue à la fenêtre. Sa langue elle-même ne mérite aucun blâme, car je puis affirmer que jamais non plus elle n'a dit, dans une mauvaise intention : « Ce râtelier est le mien. » Quand sa ration excède son appétit, elle donne le superflu à quelque bourrique pauvre. (*Bruit au dehors.*) Mais, quel est ce bruit? Là-bas, deux hommes descendent de cheval et s'avancent de mon côté après avoir attaché leur monture. Pâles et venus aux champs dès l'aurore! La chose est claire : ce sont des mangeurs de terre ou des gens qui ont des obstructions intestinales. Ne seraient-ce pas des voleurs? Qui sait? Advienne qu'advienne, je

me cache ici. Ils vont, ils courent, ils approchent, ils arrivent.

(*Il se cache.*)

SCÈNE III

EUSEBIO, LISARDO, GIL, caché.

LISARDO

N'allons pas plus avant. Cet emplacement couvert, éloigné du chemin, convient à mon dessein. Dégainez, Eusebio; c'est l'épée à la main que je cause avec les hommes de votre sorte.

EUSEBIO

Bien que je trouve dans votre provocation un motif suffisant pour tirer le fer, je serais curieux, Lisardo, de connaître la cause de votre colère. Dites-moi les griefs que vous avez contre moi?

LISARDO

Ils sont si nombreux que les paroles manquent à la langue; les raisons, à la raison et la patience et la résignation, à ma douleur. Je voudrais les taire, Eusebio; je voudrais même les oublier, car les répéter, c'est aviver l'offense. Connaissez-vous ces lettres?

EUSEBIO

Jetez-les à terre; je les relèverai.

LISARDO

Prenez... D'où viennent vos hésitations? Pourquoi vous troublez-vous?

EUSEBIO

Imprudent, mille fois imprudent est l'homme qui confie ses secrets à une feuille de papier! Telle une pierre lancée en l'air. L'on sait qui la jette et l'on ignore qui elle frappe.

LISARDO

Les avez-vous reconnues?

EUSEBIO

Elles sont toutes de mon écriture ; je ne saurais le nier.

LISARDO

Je suis Lisardo de Sienne, fils de Lisardo Curcio. Les prodigalités, bien inutiles, de mon père consumèrent en peu de temps la fortune qu'il avait héritée de ses parents. Nous savons tous quelle faute il commet celui qui laisse des enfants pauvres pour avoir gaspillé son bien. Toutefois, la misère, bien qu'elle avilisse la noblesse, ne dispense pas de remplir les devoirs imposés par la naissance. Or, Julia — les cieux savent combien il m'en coûte de la nommer — les méconnut ou, du moins, les ignora. Mais, enfin, Julia est ma sœur. Plût à Dieu qu'il me fût permis de la renier ! Sachez donc que pour les femmes de son rang, les lettres d'amour, les flatteries, les messages corrupteurs, les contacts avec des entremetteuses infâmes sont blessants et injurieux. Votre conduite n'est pas sans excuses, j'en conviens, et je confesse même que j'eus agi comme vous si une dame m'eût autorisé à lui parler d'amour ; seulement, vous étiez mon ami et, à ce titre, votre faute se confond avec celle de ma sœur et devient irrémissible. Si Julia vous plaisait, si vous souhaitiez la prendre pour femme, — il n'est pas admissible et je me refuse à croire que vous ayez eu sur elle d'autres desseins que des desseins honnêtes, ni même que vous ayez songé à l'épouser, car, vive Dieu, avant de la voir mariée avec vous, j'eus mieux aimé la voir morte de mes mains — enfin, si vous l'aviez choisie, vous eussiez dû vous ouvrir de vos intentions à mon père avant d'en rien laisser soupçonner à ma sœur. C'eût été convenable et juste. Mon père eût examiné votre demande et jugé s'il était bien à lui d'y donner suite ; à vrai dire, je ne crois pas qu'il l'eût accueillie. En pareil cas, un gentilhomme

pauvre, dont la fortune n'équivaut pas à la qualité, met sa fille dans un monastère et la consacre au Seigneur plutôt que ternir l'éclat du sang et de convenir de sa pauvreté, car la pauvreté est un vice. Le couvent a même une telle hâte de recevoir ma sœur Julia que, dès demain, elle sera nonne de gré ou de force. Et comme il serait malséant qu'une religieuse conservât les gages d'un fol amour et les souvenirs d'une sotte inclination, je les remets entre vos mains, mais avec la résolution aveugle de les reprendre et de les détruire en même temps que leur auteur. Défendez-vous ; l'un de nous deux doit rester sur le terrain, et, suivant le choix de la mort, vous cesserez votre poursuite amoureuse ou je cesserai d'en être témoin.

EUSEBIO

Abaissez votre épée, Lisardo, et puisque je me suis dominé au point d'écouter vos injures, veuillez prêter à ma réponse une égale attention. Le récit de mes aventures sera long, et je conviens que l'entendre c'est demander beaucoup à la patience d'un seul homme. Mais nous ne pouvons nous dispenser de nous battre et l'un de nous va mourir. Dans le cas où la fortune me serait contraire, apprenez des prodiges qui vous étonneront, des merveilles qui vous transporteront et qu'il serait regrettable d'ensevelir avec moi dans l'éternel silence du tombeau. J'ignore quel a été mon père ; je sais seulement que mon premier berceau fut le pied d'une croix, et ma première couche, une pierre. Ma naissance tint du prodige, au dire des bergers qui me trouvèrent sur le versant de la montagne. Durant trois jours, racontent-ils, l'on entendit mes vagissements, mais la crainte des bêtes féroces empêcha d'atteindre l'escarpement où je me trouvais, et cependant aucune d'elles ne me blessa. Qui douterait que je ne dus mon salut au respect inspiré par la croix? Un berger me découvrit par hasard en cherchant une bre-

bis perdue dans les escarpements de la montagne, et me porta au village d'Eusebio qui, retenu par diverses raisons, s'y trouvait en ce moment. Il lui fit le récit de ma naissance, et la clémence du ciel me valut un accueil secourable. Eusebio résolut, en effet, de me garder chez lui et m'éleva comme un fils. Je suis Eusebio de la Croix, et je porte ces noms en souvenir de mon père adoptif et en mémoire de l'emblème sacré qui fut mon premier guide et mon premier gardien. Par goût, je m'adonnai aux armes, et comme passe-temps je cultivai les lettres. Eusebio mourut et j'héritai de sa fortune. Si ma naissance fut prodigieuse, mon étoile ne le fut pas moins. Tantôt hostile elle me persécute, tantôt favorable elle me sauve des pires dangers. Dans ma première enfance, j'étais aux bras de ma nourrice, quand mon naturel sauvage et mes instincts barbares se révélèrent et que je témoignai d'une rare cruauté. De mes seules gencives, mais avec une force diabolique, je déchirai le sein qui me donnait le doux aliment, et la nourrice, folle de douleur et aveuglée par la colère, me précipita dans un puits sans que personne s'enquit de moi. L'on entendit rire, l'on descendit, et l'on prétend que je flottais sur l'eau et que j'appuyais sur les lèvres mes mains délicates dont j'avais formé une croix. Un jour que l'incendie dévorait notre demeure et que les flammes irritées condamnaient toutes les issues et rendaient la fuite impossible, je demeurai au milieu de la fournaise sans en souffrir, ni recevoir aucune atteinte. Doutant de la clémence du feu, je réfléchis plus tard à ce prodige et je remarquai que l'incendie avait éclaté le jour de la sainte Croix. Je comptais à peine trois lustres quand m'étant embarqué pour aller à Rome, le navire fut assailli par une horrible tempête. Désemparé, il heurta une roche profonde; sous le choc, les bordages éclatèrent en morceaux, les vagues pénètrent par la blessure béante, tout espoir

était perdu. J'embrassai un madrier et gagnai heureusement la côte. L'épave avait la forme d'une croix. Je cheminai à travers ces montagnes et ces forêts en compagnie d'un autre voyageur. Nous arrivâmes à une bifurcation que signalait une croix. Tandis que je m'arrêtai pour prier devant elle, mon compagnon gagnait du terrain; je hâtai le pas pour le rejoindre et je le trouvai mort. Des bandits aux mains sanglantes l'avaient tué. Une autre fois, au cours d'une rixe, je tombai à terre frappé d'une estocade, sans avoir eu le temps de me mettre en défense. Et alors que chacun croyait la blessure irrémédiable, on ne trouva qu'une marque laissée par la pointe impitoyable sur une croix que je portais au cou et qui s'était interposée pour me sauver la vie. Enfin, je chassais et j'avais escaladé les pentes abruptes de nos montagnes, quand le ciel se couvrit de sombres nuages. Par la voix du tonnerre il déclarait au monde une guerre effroyable; il lançait contre la terre des javelines d'eau, il tirait contre elle des balles de pierre. Tous mes camarades cherchèrent sous les vertes ramures un abri contre l'orage et trouvèrent des tentes agrestes dans les épais et sombres halliers ; mais la foudre, telle une comète à travers la tempête obscure, réduisit en cendres mes deux plus proches voisins. Aveuglé, troublé, confondu, j'essaie de me reconnaître et je me trouve à côté d'une croix, la même, j'imagine, qui avait assisté à ma naissance et dont je porte l'image fatidique imprimée sur la poitrine, car cet emblème sacré est l'indice que les cieux se serviront de moi pour montrer les effets publics d'une cause secrète. Qui je suis ? Je l'ignore, et pourtant je me sens capable de si nobles actions, j'éprouve une inclination si vive pour la gloire, je suis emporté par un souffle si puissant que je me suis cru digne de mériter Julia, parce que la noblesse héritée n'est pas supérieure à la noblesse acquise. Voilà ce que je sais de moi. Certes, je connais la raison de vos repro-

ches et je pourrais me disculper sans peine, mais vos paroles injurieuses ont fait naître en mon cœur une colère si violente et si aveugle que je ne veux ni me justifier, ni écouter vos plaintes. Et puisque vous me défendez de prétendre à la main de votre sœur, que la maison soit bien gardée ou le couvent bien clos, car je ne me désisterai pas de ma poursuite. Si vous ne me jugez pas digne de l'avoir pour femme, je l'aurai pour dame et amie. C'est ainsi que mon amour réduit au désespoir et ma patience mise à bout désirent châtier vos dédains et venger mon affront.

LISARDO

Eusebio, là où le fer doit parler, que la langue se taise. (*Ils tirent l'épée et se battent. Lisardo tombe sur le sol, tâche de se relever et tombe de nouveau.*) Je suis blessé.

EUSEBIO

N'êtes-vous pas mort plutôt ?

LISARDO

Non... J'ai encore assez de force dans le bras pour... Hélas ! Malheur sur moi ! La terre me manque sous les pieds.

EUSEBIO

Et la vie manque à ta voix.

LISARDO

Ne me laisse pas mourir sans confession.

EUSEBIO

Meurs, infâme !

LISARDO

Ne me frappe pas, je t'en supplie par cette croix où le Christ a expiré.

EUSEBIO

Ce mot te sauve de la mort. Relève-toi. Il t'a suffi

d'invoquer la croix pour amortir ma colère et amollir mon bras. Relève-toi.

LISARDO

Je ne le puis. Je ne fais aucun cas d'une vie qui se baigne dans le sang; et si l'âme hésite à sortir, c'est qu'entre tant d'issues, elle ne sait quelle porte choisir.

EUSEBIO

Courage et fie-t-en à mes bras. Il y a tout près d'ici un petit hermitage où habitent quelques moines pénitents. Si tu arrives vivant à la porte, tu pourras te confesser.

LISARDO

Par cette pitié que tu me témoignes, je te donne ma parole que si je mérite d'être admis en la divine présence de Dieu, je lui demanderai de ne pas te laisser mourir sans confession.

(*Eusebio l'emporte dans ses bras.*)

GIL

Son compte est réglé ! La charité est une belle vertu, mais il eût été excusable de ne pas l'exercer. Le tuer et l'emporter sur ses épaules ! Merci !

SCÈNE IV

BRAS, TIRSO, MENGA, TORIBIO, GIL

TORIBIO

C'est ici, dis-tu, qu'il est resté ?

MENGA

Oui, avec la bourrique.

TIRSO

Vois-le, là-bas.

MENGA

Gil, que regardais-tu ?

GIL

Ah ! Menga !

TIRSO

Que t'est-il arrivé ?

GIL

Ah ! Tirso !

TORIBIO

Qu'as-tu vu ? Réponds-nous.

GIL

Ah ! Toribio !

BRAS

Dis-nous ce que tu as, Gil, et pourquoi tu te lamentes.

GIL

Ah ! Bras, ah ! mes amis ! Ma bête le sait aussi bien que moi. Il l'a tué, il l'a chargé sur ses épaules et, sans doute, il l'emporte pour le saler.

MENGA

Qui l'a tué ?

GIL

Le sais-je seulement.

TIRSO

Qui a-t-on tué ?

GIL

Je l'ignore.

TORIBIO

Qui l'a chargé.

GIL

Est-ce que je m'en doute ?

BRAS

Qui a-t-on emporté ?

GIL

Qui l'on a voulu. Mais si vous êtes curieux de le savoir, venez tous avec moi.

TIRSO

Où nous conduis-tu ?

GIL

Qui pourrait le dire? Venez quand même, ils ont pris par ici et ne sont pas loin.

DEUXIÈME TABLEAU

Une salle dans la maison de Curcio, à Sienne.

SCÈNE V

JULIA, ARMINDA

JULIA

Arminda, laisse-moi pleurer ma liberté perdue; il est heureux que le terme de la vie soit aussi le terme de l'affliction. As-tu jamais vu une source donner naissance à un ruisseau paisible, as-tu jamais vu ses eaux se reposer mollement dans la vallée et, quand les belles fleurs le croient à bout de force, passer au-dessus d'elles et devenir torrentueux ? Il en est ainsi de mes peines et de mes chagrins. Ils se sont arrêtés dans mon cœur et font irruption par les yeux. Ah! laisse-moi gémir sur la cruauté d'un père!

ARMINDA

Remarque, Madame...

JULIA

Est-il un sort plus enviable que mourir de douleur? Il est glorieux pour une peine de triompher de la vie, car elle n'est pas grande la peine qui ne met pas fin à la vie.

ARMINDA

Quel nouveau sujet avez-vous de vous lamenter ?

LISARDO

Ah, ma chère Arminda, Lisardo a découvert dans mon secrétaire toutes les lettres d'Eusebio !

ARMINDA

Comment a-t-il su qu'elles y étaient ?

LISARDO

Mon étoile cruelle s'est alliée avec lui contre moi. Hélas, à le voir venir tout soucieux, je compris bien qu'il avait des soupçons, sans penser toutefois qu'il sût mon secret! Il s'approcha de moi le visage pâle, l'air inquiet et, d'une voix moitié douce, moitié irritée, il me dit qu'il avait joué, qu'il avait perdu et il me demanda de lui prêter un bijou afin de retourner au jeu. Je me précipitai pour le lui donner, mais il me prévint, prit la clef de mon baguier, ouvrit le premier tiroir d'un geste impatient et colère, y trouva les lettres, me regarda et le referma. Puis, sans prononcer une parole, hélas, il courut à la recherche de mon père et tous deux, je pense, pour délibérer sur ma mort, s'enfermèrent et s'entretinrent un grand moment. Ils sortirent enfin, et, au dire d'Octavio, se dirigèrent ensemble vers le couvent. Si mon père s'apprête à réaliser le projet que Lisardo et lui ont arrêté, j'ai bien raison de gémir. Mais s'il espère de la sorte me faire oublier Eusebio, il se trompe ; plutôt que de me voir religieuse, je me donnerai la mort.

SCÈNE VI

EUSEBIO, JULIA, ARMINDA

EUSEBIO, *à part.*

Fût-il jamais un offenseur assez audacieux, sinon assez désespéré, pour venir chercher un asile dans la maison de l'offensé? Avant que la belle Julia n'apprenne la mort de Lisardo, je voudrais m'entretenir

avec elle parce que s'il est un remède contre la tyrannie du destin, je le trouverai dans l'ignorance où elle est de ma rigueur. Que son amour la décide à me suivre et plus tard, quand elle connaîtra le sort de son frère, se voyant en mon pouvoir, elle acceptera le fait accompli. (*Haut.*) Belle Julia.

JULIA

Qui m'appelle ? Toi, ici ?

EUSEBIO

Ma cruelle étoile et ton amour m'ont conduit dans la maison de ton père, malgré le péril que je sais y courir.

JULIA

Comment as-tu osé entrer ? Ta témérité est sœur de la folie.

EUSEBIO

Ne craignant pas la mort...

JULIA

Quel est du moins ton dessein ?

EUSEBIO

Aujourd'hui, Julia, je désirerais t'obliger afin que ta reconnaissance donnât une vie nouvelle à mon amour et une nouvelle auréole à ma passion. J'ai su combien ma recherche irritait ton père, j'ai appris qu'il connaissait notre amour et qu'il prétendait t'imposer demain un établissement de son choix où viendront sombrer mon bonheur comme mes espérances. Si la préférence, si l'amour que tu m'as montrés sont sincères, s'il est vrai que tu m'aies aimé, s'il est certain que tu m'aies chéri, viens avec moi. Comme ton père ne tolère pas la résistance à ses ordres, abandonne ta demeure ; plus tard, je pense, s'offriront mille moyens de le calmer. Quand tu seras en mon pouvoir, il faudra bien qu'il fasse bon visage à la mauvaise fortune et qu'il tienne l'offense à bienfait. J'ai des

maisons de campagne pour te garder, des gens pour te défendre, des trésors pour les mettre à tes pieds et une âme pour t'adorer. Si tu désires me rendre la vie, si ton amour est profond, n'hésite pas, ou tu me verras succomber à la douleur.

JULIA

Écoute, Eusebio...

ARMINDA

Madame, voici Monseigneur.

JULIA

Malheur sur moi !

EUSEBIO

La fortune se montra-t-elle jamais plus rigoureuse envers personne ?

JULIA

Peut-il sortir ?

ARMINDA

Il n'en a plus le temps. Monseigneur frappe à la porte.

JULIA

Mortelle anxiété !

EUSEBIO

Terrible souffrance ! Que faire ?

JULIA

Cache-toi.

EUSEBIO

Où puis-je aller ?

JULIA

Dans cette chambre.

ARMINDA

Hâtez-vous, je l'entends venir.
(*Eusebio se cache.*)

SCÈNE VII

CURCIO, JULIA, ARMINDA, EUSEBIO, caché.

CURCIO

Ma fille, si après avoir obtenu l'heureuse situation que tu ambitionnais et où tu es certaine, désormais, de parvenir, tu ne reconnaissais pas mes peines et mes soins, si tu ne m'offrais pas ta vie et ton âme en témoignage de gratitude, c'est que tu serais indigne de la faveur que tu dois aux efforts de ma tendresse. Toutes les démarches sont terminées, tous les préparatifs achevés, et tu n'as plus qu'à te parer et à te faire très belle pour devenir l'épouse du Christ. Vois, quelle heureuse destinée ! Aujourd'hui tu l'emporteras sur toutes les femmes que l'on envie, car, à la face de l'univers, se célèbreront tes noces divines... Que dis-tu ?

JULIA, *à part.*

Que puis-je faire ?

EUSEBIO, *à part.*

Si elle cède, je me donne la mort sous ses yeux.

JULIA, *à part.*

Je ne sais que répondre. (*Haut.*) Seigneur, l'autorité d'un père n'a pas d'égale et tu as tout pouvoir sur ma vie, mais tu ne saurais entreprendre sur ma liberté. N'eût-il pas été sage, seigneur, de m'informer de tes intentions et de t'inquiéter aussi de mes goûts ?

CURCIO

Non. Quand j'ai parlé, il n'y a pour toi ni justice ni injustice et tu dois tenir ma volonté pour ton unique désir.

JULIA

Il appartient à l'enfant de choisir un état, c'est son unique droit ; et combien il serait fâcheux qu'un

injuste destin inclinât son libre arbitre. Laisse-moi tout le temps de penser et de réfléchir et ne t'étonne pas si je te demande quelque délai. On ne décide pas en un instant du sort de sa vie.

CURCIO

Mon examen et mes réflexions suffisent; je me suis engagé en ton nom.

JULIA

Si tu vis et si tu penses pour moi, prends le voile à ma place.

CURCIO

Tais-toi, infâme! Tais-toi, folle! De ces cheveux je ferai une corde pour te pendre ou de mes mains j'arracherai la langue téméraire qui blesse mes oreilles.

JULIA

Je te dispute ma liberté, seigneur, mais non la vie. Achève son triste cours et tu verras la fin de tes soucis. Il me serait difficile de te refuser la vie que tu m'as donnée, mais la liberté est un bien que je tiens du ciel et nul n'en disposera.

CURCIO

A t'écouter je me prends à croire que ta mère ne fut pas sans reproche et que mon honneur n'est pas sans tache. Mon âme le soupçonnait depuis longtemps. L'erreur où tu persistes offense un père dont le sang, l'honneur, le lustre et la noblesse défient le soleil lui-même en éclat et en beauté.

JULIA

Je ne comprends pas, aussi bien m'est-il impossible de répondre.

CURCIO

Arminda, laisse-nous seuls.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

CURCIO, JULIA, EUSEBIO, caché.

CURCIO

Quoique durant bien des années j'aie tenu secret un souci rongeur, la passion aveugle que je souffre force ma langue à te dire ce que mes yeux t'ont révélé. La Seigneurie de Sienne désireuse d'accroître la gloire de mon sang m'envoya en son nom rendre hommage au pape Urbain III. Ta mère, que Sienne tenait pour une sainte et que l'on peut donner comme exemple aux matrones romaines comme on l'offrait à celles de notre temps, — je ne sais comment ma langue l'outrage, mais hélas la satisfaction que l'on trouve dans l'offense trompe la douleur — ta mère ne m'accompagna pas, tandis que je demeurai huit mois à Rome avec l'ambassade. A cette époque, il était question de céder la Seigneurie au pontife ; que Dieu décide au mieux des intérêts en jeu, il importe peu ou point à mon récit. Je revins à Sienne et j'y trouvai... ici le souffle me manque, la langue devient muette, le cœur défaille... je trouvai — injustes soupçons ! — ta mère dans un état de grossesse si avancé que les neuf avertissements lui avaient été donnés et que le terme approchait de sa malheureuse délivrance. Ses lettres menteuses m'avaient déjà prévenu de cette infortune et m'avaient laissé comprendre qu'à l'époque de mon départ elle avait le pressentiment d'une prochaine maternité. Quant à moi, je l'eus de mon déshonneur d'une manière si claire qu'en réfléchissant à l'outrage redouté, je me persuadai que j'en avais été victime. Je n'affirme pas que telle fut la vérité, mais quand on a du sang d'hidalgo le soupçon suffit et l'on n'attend pas d'autres preuves pour croire à une disgrâce... Si son ignorance l'excuse, comment se peut-

il qu'un noble porte la peine de son infortune? O code tyrannique de l'honneur! O conventions barbares du monde! Les lois mentent, oui, elles mentent parce que celui qui ne parvient pas à connaître la cause ne doit pas s'en rapporter à des effets mystérieux. La loi condamna-t-elle jamais un innocent? L'opinion déshonora-t-elle jamais un homme sans reproche? Si elles le font, elles mentent encore. C'est une disgrâce et non pas un déshonneur. Il est étranger qu'en matière d'honneur l'on imprime le même stigmate aux Mercure et aux Argus, aux voleurs et à leurs victimes. Que réserve le monde, que réserve-t-il à celui qui sait son déshonneur et le cache, s'il note d'infamie un innocent? Partagé entre des opinions si contraires, déchiré par des incertitudes cruelles, je ne trouvai plus aucun charme à la table, aucun repos dans ma couche. Ma vie était si fade, mon existence si triste que le cœur me traitait comme un étranger et l'âme, comme un tyran. Certes, il m'arrivait parfois de prendre la défense de ta mère contre mes soupçons et de présenter en sa faveur des explications plausibles, mais la crainte du déshonneur agit sur moi avec une telle insistance que j'inclinai vers la violence. Elle était innocente, je le savais. Aussi bien n'était-ce pas de sa faute que je tirerais vengeance, c'était de mes propres pensées. Afin de dissimuler mes intentions, je feignis de préparer une partie de chasse parce qu'un jaloux ne se plaît qu'aux fictions. Je gagnai la forêt et tandis que mes compagnons étaient tout au plaisir de poursuivre le gibier ou échangeaient des propos d'amour — qu'ils les disent bien, ceux qui mentent; qu'elles y croient aisément, celles qui les entendent — j'entraînai Rosmira, ta mère, par une sente éloignée du chemin. Toute joyeuse, elle parvint à une clairière secrète de cette forêt dont le soleil ignorait l'entrée défendue contre ses rayons par des arbres, des feuilles et des ramures rustiquement, pour ne pas dire amoureusement en-

lacés. Elle avait à peine imprimé sur le sol la trace mortelle de son pied, que seuls tous deux...

SCÈNE IX

CURCIO, JULIA, ARMINDA, EUSEBIO, caché.

ARMINDA

Si le courage qui emplit ton noble cœur, si l'expérience que te valent des cheveux blancs, objets de nos respects, ne te font point défaut, seigneur, ou ne refusent pas leur assistance, le malheur qui approche sera l'épreuve de ta constance et de ta fermeté.

CURCIO

Quel motif t'amène, pourquoi interrompre ainsi notre entretien ?

ARMINDA

Seigneur...

CURCIO

Achève, le doute est la pire blessure.

JULIA

Parle, quelle raison t'arrête ?

ARMINDA

Ma voix se refuse à dire ma peine et ton malheur.

CURCIO

Ne crains pas de me les annoncer. Est-ce que je crains de les entendre ?

ARMINDA

Lisardo, mon seigneur...

CURCIO

Suprême disgrâce !

ARMINDA

Lisardo, baigné de sang, couvert de blessures, est apporté sur une civière par quatre bergers de la mon-

tagne. Dieu, prenez-nous en pitié ! Un fer homicide a servi les desseins de la mort. Mais il approche ; détourne les regards.

CURCIO

Cieux ! Fallait-il tant de douleurs pour accabler un infortuné ! Malheur, malheur sur moi !

SCÈNE X

GIL, MENGA, TIRSO, BRAS et TORIBIO qui portent le corps de LISARDO sur une civière, CURCIO, JULIA, ARMINDA, EUSEBIO, caché.

JULIA

Qui donc a osé assouvir sa colère et la rougir dans sa poitrine ? Quelles mains homicides, irritées de son innocence, se sont baignées dans mon sang ? Hélas !

ARMINDA

Songe, madame...

BRAS, *à Curcio.*

Ne le regarde pas.

CURCIO

Arrière !

TIRSO

Calme-toi, seigneur.

CURCIO

Amis, mon âme ne peut souffrir de contrainte. Laissez-moi voir ce froid cadavre, triste enveloppe de veines glacées, ruine du temps, œuvre du sort impitoyable, théâtre funeste de mes peines. Hélas, mon fils, quel tyran cruel a élevé un monument tragique sur le sable afin que de mes cheveux blancs je tisse ton linceul dans les plaintes et dans la douleur ? Ah ! mes amis, dites-moi le nom du meurtrier, qui a tué ce fils de l'existence de qui j'existais ?

MENGA

Gil vous le dira, parce qu'il était caché dans les arbres et a vu porter la blessure.

CURCIO

Ami, apprends-moi qui m'a ôté cette vie.

GIL

Je ne sais rien, si ce n'est que l'adversaire de votre fils s'appelait Eusebio.

CURCIO

Honte des hontes! Eusebio m'a ravi l'honneur et l'existence! (*A Julia.*) Excuse, maintenant, son amour ambitieux et cruel, vante la chasteté de ses désirs quand, à défaut de papier, il lui suffit de ton sang pour t'initier à ses desseins coupables!

JULIA

Seigneur...

CURCIO

Ne me réponds pas selon ta coutume, mais apprête-toi à entrer aujourd'hui au couvent et prépare ta beauté à recevoir la sépulture avec Lisardo. Ma douleur altière se propose de vous ensevelir l'un et l'autre en ce jour : lui mort au monde, vivant dans mon souvenir; toi vivante au monde, morte dans mon souvenir. Pendant que l'on dispose vos funérailles, cette porte demeurera fermée pour t'empêcher de fuir, et tu resteras en face de ton frère afin que sa mort t'apprenne à mourir.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI

JULIA, EUSEBIO, LISARDO, mort.

JULIA

Mille fois j'ai tâché de m'entretenir avec toi, tyrannique Eusebio, et mille fois mon âme a hésité, le souffle m'a manqué, la langue est restée muette. Je

ne sais... je ne sais comment te parler, car, en cet instant, je suis en proie à des colères compatissantes enveloppées dans des compassions cruelles. Je voudrais fermer les yeux devant ce sang innocent qui crie vengeance en s'épandant sur le sol comme une jonchée d'œillets, et je désirerais trouver ta justification dans les larmes que je te vois répandre, car les blessures et les yeux sont des bouches qui ne sauraient mentir. Partagée entre l'amour et la rigueur, je souhaiterais te châtier et te défendre en même temps, et dans l'aveugle confusion de mes graves pensées, la clémence combat et la douleur triomphe. Est-ce ainsi que tu prétendais m'obliger? Eusebio, penses-tu m'obtenir en te montrant cruel et en perdant toute mesure? Et quand, cédant à ton désir, j'appelais de mes vœux le jour de notre mariage, au lieu d'une union paisible et sainte, tu me fais célébrer de tristes funérailles! Et quand, pour te complaire, je désobéissais à mon père, tu me donnes un deuil funèbre au lieu de m'offrir des parures joyeuses! Et quand, au risque de ma vie, j'ai aplani le chemin de nos amours, au lieu de disposer la couche nuptiale, ô cieux! tu prépares mon tombeau! Et quand, oublieuse des représentations de l'honneur, je t'accorde ma main, tu me tends la tienne baignée de mon sang! Quelle joie éprouverai-je dans tes bras si, avant de donner la vie à notre amour, je dois trébucher sur la mort? Que dirait de moi le monde lorsqu'il saurait que je déteste l'injure et que j'ai toujours à mes côtés celui qui la commit? D'ailleurs, l'oubli voulût-il ensevelir l'offense que te sentir sur mon cœur suffirait pour en aviver le souvenir. Et alors, bien que je t'adore, les joies de l'amour se changeraient en fureurs et je demanderais vengeance. Comment veux-tu qu'une âme vive en proie à des sentiments si opposés, espérant la punition et désirant qu'elle n'arrive pas? Je te pardonne parce que je t'aime, mais ne compte ni me revoir, ni me

parler de la vie. Cette fenêtre s'ouvre sur le jardin, profites-en pour t'échapper; fuis le danger, et que mon père, s'il revient, ne te trouve pas ici. Pars, Eusebio, et tâche de m'oublier. Dès aujourd'hui, je suis perdue pour toi parce que tu as voulu me perdre. Pars et vis heureux. Sois le favori de la fortune, et que jamais elle ne te fasse payer en malheur la rançon de toutes les félicités que je te souhaite. Quant à moi, je me réfugierai dans la religion, et, de la cellule où je passerai ma courte vie, je ferai ma prison, si ce n'est mon tombeau, puisque mon père souhaite m'y enterrer. Là, je pleurerai les disgrâces d'un sort si inclément, d'une fortune si cruelle, d'une inclination si puissante, d'une planète si hostile, d'une étoile si rebelle, d'un amour si malheureux, d'une main si perfide qu'elles m'ont ôté la vie et ne m'ont pas donné la mort, afin que je ne cesse de vivre et que je ne cesse de mourir entre tant de tortures.

EUSEBIO

Tes mains, plus cruelles encore que tes paroles, sont-elles impatientes de se venger? Punis-moi; je suis à tes pieds. Mon crime me fait ton prisonnier; ton amour est une sûre geôle; mes fautes sont mes chaînes et les fers que l'âme redoute; ma pensée est mon bourreau. Et si tes yeux sont mes juges, l'arrêt qu'ils rendront sera par force un arrêt de mort. Mais alors la renommée proclamera : « Cet homme meurt pour avoir aimé. » Car mon seul crime est de t'aimer. Je ne tenterai pas de me justifier à tes yeux; il n'est pas d'excuses à une aussi grande faute. Je ne te demande qu'une faveur : prends ta vengeance et frappe-moi. Saisis cette dague, plonge la dans un cœur qui t'a offensé, arrache une âme qui t'adore, verse un sang qui t'appartient. Et si tu ne veux pas me tuer, afin de laisser à ton père la satisfaction de se venger, j'irai l'avertir que je suis dans ta chambre...

JULIA

Arrête! Et puisque je ne te parlerai plus de l'éternité, tu ne repousseras pas ma dernière prière, tu accéderas à ma demande.

EUSEBIO

J'y consens.

JULIA

Pars donc et veille sur tes jours. Tu as de la fortune, tu as des gens pour te défendre.

EUSEBIO

Il vaut mieux que je meure. Tant que je vivrai, le voudrais-je que je ne pourrais cesser de t'adorer, et il n'est pas de couvent où tu seras en sûreté.

JULIA

Garde-toi, je saurai me défendre.

EUSEBIO

Puis-je espérer te revoir ?

JULIA

Non.

EUSEBIO

Le mal est sans remède?

JULIA

N'espère pas en trouver.

EUSEBIO

Tu me hais donc déjà ?

JULIA

Je tâcherai de te haïr.

EUSEBIO

Tu m'oublieras ?

JULIA

Je ne sais pas.

EUSEBIO

Quoi, je ne te reverrai plus ?

JULIA

De l'éternité.

EUSEBIO

Hélas! En d'autres temps, l'amour nous unissait...

JULIA

Hélas! Aujourd'hui ce sang nous divise... On ouvre la porte. Éloigne-toi, Eusebio.

EUSEBIO

Je t'obéis... Je pars... Ne plus jamais te revoir!

JULIA

Jamais, tu ne me reverras!

(*On entend du bruit, chacun sort de son côté, et quelques serviteurs viennent enlever le corps.*)

SECONDE JOURNÉE

PREMIER TABLEAU

Une forêt.

SCÈNE I

RICARDO, CELIO, EUSEBIO en costume de bandit, avec des arquebuses. — On entend un coup de feu derrière la scène.

RICARDO

Le plomb homicide a traversé sa poitrine.

CELIO

Et il y a laissé l'empreinte sanglante que la tragédie imprime avec son sang sur une tendre fleur.

EUSEBIO

Mets une croix dessus, et que Dieu pardonne aux pécheurs !

RICARDO

Les brigands n'arrachent jamais de leur cœur toutes les racines que la dévotion y a mises.

(*Ricardo et Celio sortent.*)

EUSEBIO

Puisque ma cruelle destinée a fait de moi un capitaine de bandits, mes crimes égaleront mes peines et seront innombrables. La patrie me poursuit comme si j'avais tué Lisardo par trahison, et son acharnement et mon dépit m'obligent à me montrer barbare

et à défendre une vie qui en a immolé tant d'autres. On s'est emparé de mes biens, on a confisqué mes domaines, et l'on use envers moi d'une telle rigueur que l'on me refuse jusqu'au pain. Aussi bien, que nul voyageur ne se hasarde sur l'orée de ces forêts s'il ne veut y laisser la fortune et la vie.

SCÈNE II

RICARDO, BANDITS, ALBERTO, prisonnier, EUSEBIO

RICARDO

En allant examiner la blessure, j'ai été témoin du fait le plus extraordinaire qui se puisse concevoir. Je vais d'ailleurs te le conter.

EUSEBIO

Je devine une mésaventure.

RICARDO

Je trouvai le plomb aplati contre ce livre qui garantissait le cœur. La balle n'avait pas pénétré, et le voyageur était simplement évanoui. Le voici sain et sauf devant toi.

EUSEBIO

Je suis rempli d'étonnement et de respect. Qui es-tu, vieillard vénérable? Les cieux, en accomplissant un miracle en ta faveur, t'ont rendu un objet d'admiration.

ALBERTO

Capitaine, je suis le plus heureux de tous les hommes qui vivent sur cette terre. Indigne, j'ai mérité de recevoir les ordres et, durant quarante-trois ans, j'ai professé la théologie sacrée à Bologne. Pour reconnaître le zèle que j'ai apporté dans l'enseignement et pour me récompenser de mes travaux, Sa Sainteté m'a donné l'évêché de Trente. Après avoir accepté la

charge de tant d'âmes, j'ai reconnu avec terreur que je savais à peine diriger la mienne. Alors, j'ai laissé les lauriers, j'ai laissé les palmes, et, fuyant les illusions trompeuses, je suis venu chercher de sûrs désabusements dans cette solitude où les vérités vivent toutes nues. Je me rendais à Rome, capitaine, afin de demander au Pape la permission de fonder un ordre de saints ermites, mais ton audace et ta fureur tranchent le fil de ma destinée et de ma vie.

EUSEBIO

Dis-moi quel est ce livre?

ALBERTO

Il est le produit de longues années d'étude et de travail.

EUSEBIO

Quel en est le sujet?

ALBERTO

Il traite de l'origine véritable du bois céleste et divin où, courageux et impassible, le Christ en mourant triompha de la mort. En un mot, ce livre se nomme : « Les Miracles de la Croix. »

EUSEBIO

Comme ce plomb inclément et enflammé fit bien de se montrer plus plastique et plus obéissant que la cire! Plût à Dieu que le feu de l'arquebuse me consumât la main avant qu'une balle tyrannique n'atteignît cet ouvrage! Reprends tes vêtements, ton argent, et reçois la vie. Je ne retiens que le livre. (*Aux bandits.*) Accompagnez-le et veillez sur lui. Je lui rends la liberté.

ALBERTO

Je prierai le Seigneur de t'éclairer et de te montrer l'erreur dans laquelle tu vis.

EUSEBIO

Si tu veux mon bien, demande à Dieu de ne pas permettre que je meure sans confession.

ALBERTO

Je te promets d'être son ministre dans une aussi pieuse circonstance, et je te donne ma parole — tant mon cœur est pénétré de reconnaissance — qu'à ton appel et n'importe où je me trouve, je quitterai mon désert pour aller recevoir ta confession. Je suis prêtre et mon nom est Alberto.

EUSEBIO

Tu m'en donnes ta parole ?

ALBERTO

Voici ma main en témoignage de mon engagement.

EUSEBIO

Je te baise de nouveau les pieds.
(*Alberto sort accompagné de Ricardo et des bandits.*)

SCÈNE III

CHILINDRINA, EUSEBIO

CHILINDRINA

J'ai traversé toute la forêt pour venir te parler.

EUSEBIO

Qu'y a-t-il, ami?

CHILINDRINA

Je t'apporte deux nouvelles assez mauvaises.

EUSEBIO

Tu m'inquiètes autant que tu m'effraies. De quoi s'agit-il?

CHILINDRINA

La première, je voudrais la taire... la première, c'est que le père de Lisardo a reçu...

EUSEBIO

Achève; l'impatience me gagne.

CHILINDRINA

... La mission de te prendre ou de te tuer.

EUSEBIO

Je crains plus encore d'apprendre l'autre nouvelle et, dans mon extrême confusion, il me semble que toute mon âme chemine vers le cœur, indice certain d'une disgrâce prochaine. Qu'est-il arrivé?

CHILINDRINA

Julia...

EUSEBIO

Mes pressentiments ne m'avaient pas trompé. Si le nom de Julia sort le premier de ta bouche, ce n'est pas sans raison; tu veux me préparer à une catastrophe. Julia, as-tu dit? N'est-ce pas suffisant pour me rendre soucieux? Maudite soit l'étoile cruelle qui m'obligea de l'aimer. Enfin... Julia... continue.

CHILINDRINA

Est dans un couvent séculier.

EUSEBIO

Ma patience est à bout! Le ciel exercerait-il sur moi d'aussi cruelles vengeances, me châtierait-il si durement parce que j'ai caressé des désirs évanouis, des espérances mortes? J'en viens à être jaloux des cieux eux-mêmes que Julia me préfère! Mais l'homicide étant le seul but de ma vie et le vol, son unique soutien, j'en suis arrivé à un tel degré d'audace que je ne saurais être pire que je ne suis. Maintenant que mon projet est arrêté, précipitons-en l'exécution. Appelle Celio et Ricardo. (*A part.*) Je meurs de trop l'aimer.

CHILINDRINA

Je vais les chercher.
(*Il sort.*)

EUSEBIO

Cours et dis-leur que je les attends ici. Je donnerai l'assaut au couvent où elle est enfermée. Si terrible soit-il, aucun châtiment ne m'effraye. Pour me voir maître et seigneur de la beauté de Julia, l'amour tyrannique m'oblige à lutter contre la force, à rompre la clôture d'un monastère, à violer un asile sacré! Mon désespoir est sans borne et l'amour ne me poussât-il pas à de pareilles extrémités, que je m'y livrerais pour le seul plaisir de commettre tant de forfaits réunis.

SCÈNE IV

GIL, MENGA, EUSEBIO

MENGA

Qu'adviendra-t-il si nous le rencontrons? Je suis née sous une si pauvre étoile!

GIL

Menga, ne suis-je pas là, moi? Tu n'as rien à craindre de ce féroce capitaine d'andouilles...

MENGA

D'andouilles?

GIL

D'andouilles, d'andoulliers, de bandoulliers, qu'importe... ni à redouter sa rencontre. N'ai-je pas une fronde et un bâton?

MENGA

Je crains ses façons brutales. Souviens-toi de Sylvia et des violences qu'elle subit de sa part. Elle entra fille dans la forêt, et quand elle en sortit, elle était dame. L'aventure donne à réfléchir.

GIL

S'il pouvait être brutal avec moi. Car enfin j'entre garçon dans la forêt... si je pouvais en sortir seigneur et maître. (*Ils aperçoivent Eusebio.*)

MENGA, *à Eusebio.*

Ah! Seigneur! Vous êtes perdu... Eusebio rôde par ici.

GIL

Ne prenez pas de ce côté, seigneur.

EUSEBIO, *à part.*

Ils ne m'ont pas reconnu. Laissons-les dans l'erreur.

GIL

Voulez-vous donc que ce bandit vous tue?

EUSEBIO, *à part.*

Ce sont des villageois. (*Haut.*) Comment pourrais-je reconnaître ce service?

GIL

Contentez-vous de fuir ce coquin.

MENGA

S'il vous trouve, seigneur, n'ayez-vous rien dit ni rien fait qui lui déplaise, il vous tuera sur l'heure; puis il mettra une croix sur votre poitrine et, sachez-le bien, il pensera vous avoir fait une faveur signalée.

SCÈNE V

GIL, MENGA, EUSEBIO, RICARDO, CELIO

RICARDO

Où l'as-tu laissé?

CELIO

Ici.

GIL, *à Eusebio.*

C'est un voleur, ne l'attendez pas.

RICARDO

Eusebio, que veux-tu?

GIL

Eusebio?... Il l'a nommé Eusebio?

MENGA

Oui.

EUSEBIO

Oui, je suis Eusebio; quel grief avez-vous contre moi? Personne ne répond?

MENGA

Gil, tu as la fronde et le bâton?

GIL

J'ai... Que le diable t'emporte!

CELIO

Dans les paisibles allées où la montagne vient mourir et dont la mer garde les abords, j'ai vu une troupe de paysans en armes qui marche contre toi. Je pense qu'ils approchent. Curcio réalise ainsi la vengeance qu'il se promet d'exercer contre toi. A quel parti comptes-tu t'arrêter? Le mieux serait de réunir tes gens et de partir.

EUSEBIO

C'est mon avis. Fuyons. Nous ne serons pas oisifs cette nuit. Suivez-moi tous deux, vous à qui je sais pouvoir remettre la garde de ma réputation et de mon honneur.

RICARDO

Tu le peux sans crainte, car, si l'occasion s'en présente, je jure Dieu de mourir à tes côtés.

EUSEBIO

Villageois, je vous accorde la vie, si vous me promettez de porter un message à mon ennemi. Allez dire à Curcio qu'à la tête de ma vaillante troupe, je me borne à défendre ma vie et que je ne le cherche point. Vous ajouterez qu'il n'a aucune raison de me poursuivre ainsi, car, pour donner la mort à Lisardo, je n'ai recouru ni à la ruse ni à la trahison. Je le tuai dans un corps à corps, dans un combat loyal, n'ayant sur lui,

que je sache, aucun avantage et, avant qu'il n'expirât, je le portai dans mes bras en un lieu où il put se confesser, action méritoire dont on devrait me tenir compte. Mais s'il veut se venger, je saurai me défendre. Et maintenant (*Aux bandits*) comme il importe que ces paysans ne voient pas de quel côté nous allons, attachez-les à des arbres et bandez-leur les yeux afin qu'ils ne donnent aucun renseignement.

RICARDO

J'ai précisément une corde.

CELIO

Apporte-la vite.

GIL

Me voici comme saint Sébastien.

MENGA

Comme saint Sébastien, j'y consens. (*Aux bandits.*) Attachez-moi tant qu'il vous plaira, seigneurs, mais ne me tuez pas.

GIL

Ne m'attachez pas, seigneurs, et que je sois perdu d'honneur si je m'échappe. Jure aussi comme moi, Menga.

CELIO

Le voilà attaché.

EUSEBIO

Tout marche au gré de mes désirs. La nuit étend sur nous son voile noir et promet d'être obscure. Julia, le ciel te gardât-il, je jouirai de ta beauté. (*Ils s'en vont.*)

SCÈNE VI

GIL, MENGA

GIL

Qui pourrait nous voir maintenant, Menga, et ne pas dire — bien qu'il nous en coûte cher — que c'est ici

le village de Peralvillo, entends le village de la justice sommaire?

MENGA

Viens de ce côté, Gil, je ne puis bouger.

GIL

Menga, viens me détacher et ensuite je m'empresserai de te rendre le même service.

MENGA

Viens d'abord, toi, car tu commences à m'importuner.

GIL

Est-ce dire qu'il ne viendra personne? A défaut d'un muletier chantant la romance des trois canards, je jurerais qu'aujourd'hui il passera sur ce chemin un voyageur demandant l'aumône, un étudiant mangeant sa pitance, une sacristine marmottant ses prières, car ce sont là des gens que l'on est certain de toujours rencontrer. N'importe, je me suis jeté dans un fameux guêpier.

SCÈNE VII

CURCIO, OCTAVIO, BRAS, TIRSO, SOLDATS, GIL et MENGA

UNE VOIX, *au dehors.*

Je crois entendre des voix de ce côté; arrivez vite.

GIL

Seigneur, le ciel vous envoie pour me tirer du mauvais pas où je suis tombé il y a un instant.

MENGA

Seigneur, si par hasard vous cherchiez une corde dans la forêt, je pourrais vous la procurer.

GIL

Celle-ci est plus grosse et *milleure.*

MENGA

En ma qualité de femme, j'espère un remède à mes angoisses.

GIL

La galanterie n'est pas de saison. Détachez-moi le premier.

TIRSO

La voix part d'ici.

GIL

Tu brûles.

TIRSO

Gil, que signifie cette aventure?

GIL

Le diable est fin. Tirso, détache-moi d'abord, puis je satisferai ta curiosité.

CURCIO

Que s'est-il passé ?

GIL

Seigneur, vous arrivez à point nommé pour châtier un traître.

CURCIO

Qui donc vous a mis dans cet état ?

GIL

Qui ? Eusebio... Il m'a dit, en effet, de... Mais, sais-je seulement ce qu'il a dit? (*Pleurant.*) En tout cas, il nous a laissés ici ficelés et garrottés.

TIRSO

Ne pleures donc pas. Aujourd'hui, Eusebio, s'est montré généreux à ton égard.

BRAS

Il ne t'a fait aucun mal puisqu'il t'a laissé Menga.

GIL

Ah! Tirso, je ne me plains pas de sa rigueur; ce n'est pas sa dureté qui m'arrache des larmes.

TIRSO

Alors pourquoi te lamenter ?

GIL

Pourquoi ? Parce qu'il m'a laissé Menga. Il avait enlevé celle d'Anton et, au bout de six jours qu'elle avait disparu, elle reparut sans crier gare. L'on nous convia tous à un bal superbe pour fêter son retour et Anton en fut pour plus de cent réaux.

BRAS

Bartholo n'a-il pas épousé Catalina et ne l'a-t-elle pas rendu père avant la fin du sixième mois ? Et il allait tout joyeux disant partout : « Le croiriez-vous ! Le travail qu'une autre femme aurait accompli en neuf mois, la mienne en a mis cinq pour le terminer. »

TIRSO

Avec lui, l'honneur de personne n'est en sûreté.

CURCIO

En serais-je réduit à entendre conter les hauts faits de ce tyran ? Qui vit jamais un pareil désastre ?

MENGA

Comment comptez-vous en purger le pays. Il n'est pas jusques aux femmes, si vous le voulez, qui ne soient disposées à prendre les armes contre lui et à vous seconder.

GIL

Une seule chose est certaine, c'est que lui et sa bande se réunissent en ce lieu. Dans cette longue procession de croix que tu regardes, seigneur, autant il y a de croix, autant d'hommes il a tué.

OCTAVIO

Nous sommes ici à l'endroit le plus retiré et le plus secret de la forêt.

CURCIO, *à part.*

Et ce fut ici, ô ciel, que je vis se produire ce merveilleux témoignage de l'innocence et de la chasteté de celle que, téméraire et incrédule, je m'obstinais à offenser en dépit d'un miracle si évident.

OCTAVIO

Seigneur, quels nouveaux fantômes engendre votre imagination ?

CURCIO

Ce sont, Octavio, de cuisants souvenirs dont mon âme est torturée. Et comme la langue se refuse à publier ma faute et mes regrets, ils sortent par les yeux. Fais retirer les personnes qui m'entourent. Seul à seul avec moi, je veux aujourd'hui confier mes remords aux cieux.

OCTAVIO

Allons, soldats, éloignez-vous.

BRAS

Que dis-tu ?

TIRSO

Que prétendez-vous ?

GIL

Épouillez-vous. Ne l'entendez-vous pas? Nous allons chercher nos puces et expulser nos poux.

(*Tous sortent, excepté Curcio.*)

SCÈNE VIII

CURCIO

A qui n'est-il pas arrivé, succombant sous le poids des chagrins, de rechercher le repos dans la solitude afin de n'avoir aucun témoin de sa douleur? Moi, que

tant de pensées affligeantes assaillent, moi, dont les soupirs et les larmes font concurrence aux vents et à la mer, je veux, sans autre compagnon que moi-même dans ces muettes solitudes, je veux endormir ma souffrance en me souvenant des temps plus heureux. Ni les sources, ni les oiseaux n'écouteront mes plaintes car les sources murmurent et les oiseaux gazouillent; les saules rustiques seront mes seuls confidents, écoutant sans comprendre, ils ne parleront pas. Cette forêt fut le théâtre de la tragédie la plus extraordinaire que l'antiquité ait jamais enregistrée dans les annales de la jalousie et le témoin du prodige le plus étrange où se soient manifestées l'innocence et la vérité. Mais comment ne pas soupçonner l'innocence et ne pas se méfier de la vérité quand elles revêtent l'apparence du mensonge? La jalousie meurtrière de l'amour ne pardonne à personne. Ni l'humilité de la condition, ni la sévérité de la vie, ni la gravité des mœurs ne trouvent grâce devant elle. Ici donc, dans ce lieu même où retentit ma voix, Rosmira et moi... Faut-il s'étonner qu'à ce souvenir mon âme frissonne, faut-il s'étonner que la voix me manque, que chaque fleur me trouble, que chaque feuille m'épouvante, que chaque pierre m'émeuve, que chaque tronc d'arbre m'effraie, que chaque rocher m'oppresse, que chaque montagne me soit une menace! Tous ne furent-ils pas témoins de mon exploit infâme? Je tirai enfin mon épée, mais elle, sans manifester d'émotion ni de crainte parce que l'innocence affronte calme et courageuse les périlleux orages de l'amour : « Cher époux, me dit-elle, modère-toi. Si tu désires ma mort, je ne te demande pas de m'épargner, comment te disputerais-je une vie qui est tienne, je voudrais seulement savoir pourquoi tu me tues et je souhaiterais que tu me laisses t'embrasser. » Je lui répondis : « Comme la vipère, tu portes dans ton sein celui qui doit te donner la mort. Je ne veux d'autre preuve de ton crime que la délivrance honteuse que tu attends. Mais tu ne

la verras pas, car je vais te tuer et je serai ton bourreau et celui d'un ange ». « Si par hasard, reprit-elle alors, si par hasard, cher époux, tu en arrivais un jour à me croire coupable de quelque faiblesse, tu seras en droit de me tuer. Mais, poursuivit-elle, je prends à témoin cette croix que j'embrasse — cette même croix qui se dressait alors devant elle — que je ne saurais ni t'outrager ni t'offenser. Dans ma détresse, son assistance me suffira. » En proie au repentir, j'aurais bien voulu me jeter à ses pieds, tant son visage rayonnait d'innocence. Qui songe à commettre une trahison doit longtemps y réfléchir, car, fît-il effort pour s'en corriger, une fois que ses mauvais desseins sont connus, il est contraint d'en poursuivre l'exécution afin d'établir que tous ses actes sont motivés. Tel fut mon cas. Certes, la justification de Rosmira me parut suffisante, mais je ne pouvais m'arrêter sur la pente du crime. Aussi bien, je levai mon bras irrité et je portai mille coups sur diverses parties du corps. Ils n'atteignirent que l'air. Je la laissai pour morte au pied de la croix, je m'enfuis et je revins chez moi où je la trouvai plus belle que l'aurore à son réveil quand elle nous présente dans ses bras le soleil enfant. Les siens tenaient Julia, divine image de la beauté et de la grâce. Quelle gloire pouvait égaler la mienne? Le soir, au pied de cette même croix, elle avait souffert les douleurs de l'enfantement et comme il entrait dans les desseins de Dieu d'employer l'emblême divin de la Rédemption pour signaler au monde ce grand miracle, la fille fortunée à qui elle avait donné le jour portait sur la poitrine une croix tracée, eût-on dit, avec du sang et du feu. Mais, hélas, la pensée qu'une innocente créature était restée dans la montagne gâtait toutes nos joies. Au milieu de ses angoisses, elle avait senti, en effet, qu'elle mettait au monde deux jumeaux. Moi, alors...

SCÈNE IX

OCTAVIO, CURCIO

OCTAVIO

Une troupe de brigands traverse la vallée. Avant que l'obscurité ne soit complète, il serait bon, seigneur, que tu descendes les chercher. La triste nuit venue, ils auront sur nous un grand avantage, car ils connaissent la forêt et nous risquons de nous perdre.

CURCIO

En ce cas, réunis tous nos gens et prends les devants. Je ne goûterai aucune joie tant que je n'aurai pas assouvi ma vengeance.

DEUXIÈME TABLEAU

Vue extérieure d'un couvent.

SCÈNE X

EUSEBIO, RICARDO, CELIO, portant une échelle.

RICARDO, *à Celio.*

Approche en silence et appuie l'échelle contre la muraille.

EUSEBIO

Je serai un Icare sans ailes, un Phaéton sans flamme. Je prétends escalader le soleil et, si la lumière vient à mon aide, j'atteindrai plus haut que le firmament. L'amour rend nos désirs tyranniques. Dès que j'aurai franchi le dernier barreau de l'échelle, retirez-la et attendez un signal. Il importe peu à celui qui s'élance hardiment de monter aujourd'hui et de descendre demain réduit en cendre. Car la douleur de descendre ne diminue en rien la gloire d'être monté.

RICARDO

Qu'attends-tu ?

CELIO

Quel obstacle ralentit l'élan de ton orgueil ?

EUSEBIO

Ne voyez-vous pas cette flamme menaçante ?

RICARDO

Seigneur, ce sont-là des fantômes engendrés par la peur.

EUSEBIO

Moi, peur ?

CELIO

Monte.

EUSEBIO

Me voici. Bien que je sois aveuglé par l'éclat de leurs rayons, je traverserai les flammes et j'entrerai. Tout le feu de l'enfer ne m'arrêterait pas.

(*Il monte et entre.*)

CELIO

Il est entré.

RICARDO

C'était quelque reproche de sa conscience terrifiée qui aura pris corps dans son esprit, quelque illusion, une création de la pensée.

CELIO

Ote l'échelle.

RICARDO

Nous devons l'attendre ici jusqu'au jour.

CELIO

Il fallait de l'audace pour escalader un couvent de femmes. Quant à moi, j'aurais mieux aimé faire le siège de ma villageoise, que tenter un pareil assaut. Plus tard, l'occasion se présentera de la réduire à merci.

(*Ils sortent.*)

TROISIÈME TABLEAU

La cellule de Julia.

SCÈNE XI

EUSEBIO, JULIA, au lit.

EUSEBIO

J'ai parcouru tout le couvent sans rencontrer personne. Je n'ai laissé nulle pièce sans la visiter, j'ai pénétré dans mille cellules de religieuses dont les portes étaient ouvertes et, guidé par ma mauvaise étoile, je n'ai vu Julia dans aucune. Où me conduisez-vous, espérances toujours déçues ? Quelle horreur ! Quel silence de mort ! Quelle obscurité sinistre !.. Il y a ici de la lumière... elle éclaire une cellule, peut-être celle de Julia ? Je n'en puis douter ! *(Il tire un rideau et voit Julia endormie.)* Ma vaillance me secourt-elle si peu que j'hésite maintenant à lui parler ? Qu'est-ce que j'attends ? Mon ardeur est irrésolue et si j'encourage ma terreur, je terrifie mon courage. La simplicité du vêtement rehausse encore sa beauté, car le véritable attrait de la femme est encore sa pudeur. Cette beauté merveilleuse, objet d'un amour coupable, produit sur moi un effet inexplicable. Tantôt le charme voluptueux qu'elle émane excite le désir, tantôt l'honnêteté profonde qu'elle révèle impose le respect. Julia ! Julia !

JULIA

Qui a prononcé mon nom ? Mais, cieux, qui ai-je vu ? Es-tu l'incarnation du désir ? Es-tu l'incarnation de mes pensées ?

EUSEBIO

Ma vue t'effraie à ce point ?

JULIA

Qui ne voudrait te fuir ?

EUSEBIO

Julia, modère-toi.

JULIA

Que veux-tu, apparition trompeuse, modelée sur mes idées et qui n'existe que pour les yeux ? Viens-tu réveiller mes peines? Es-tu la voix de mon imagination, l'enfant de mes caprices, le reflet de mes illusions? Serais-tu un fantôme errant dans la nuit froide?

EUSEBIO

Ecoute-moi, Julia. Je suis Eusebio. Je vis et je suis à tes pieds. Si j'étais un être immatériel, si j'étais la pensée, je me fus toujours, je me fus partout attaché à tes pas.

JULIA

Ta voix dissipe mon erreur, je suis désabusée, mais je sens que ma pudeur offensée aimerait mieux se trouver en face d'un fantôme à ta ressemblance que devant Eusebio vivant et agissant. Pourquoi violer cette retraite où je meurs dans les larmes, où je vis dans la douleur? Que souhaites-tu? Je suis toute tremblante! Que cherches-tu? Je me sens défaillir! Que projettes-tu? Je suis glacée de crainte! Que prétends-tu? Je ne sais si je dois te croire? Comment es-tu venu jusqu'ici ?

EUSEBIO

L'amour ne connaît pas de frein; ma souffrance et tes rigueurs ont, aujourd'hui, triomphé de ma volonté. Jusqu'au moment où je t'ai vue entrer en religion, l'espoir a tempéré la douleur, mais quand j'ai su que ta beauté était perdue sans retour, j'ai foulé aux pieds le respect dû à un asile sacré et les lois de la clôture. La faute mérite-t-elle le pardon, existe-t-elle seulement? En tout cas, elle nous est commune et je sens en moi deux tyrans qui l'excusent : la violence et le désir. D'ailleurs, ma prétention ne saurait déplaire au ciel.

Avant de prendre le voile, tu m'avais engagé ta foi et je ne sache pas qu'une même personne puisse être épouse et religieuse.

JULIA

Je ne nie pas le lien d'amour qui unit deux volontés dans le bonheur et je conviens de l'attrait invincible auquel je succombai. Je confesse aussi que je t'appelai mon époux bien-aimé. Tout est vrai; mais ici, en prononçant mes vœux, j'ai promis au Christ d'être sienne et je lui ai donné ma main et ma parole. Désormais, je lui appartiens. Que me veux-tu? Va-t'en, poursuis ton effroyable carrière, retourne dans ces lieux maudits où tu assassines les hommes et déshonores les femmes. Va-t'en, Eusebio, et n'espère aucun fruit de ton fol amour. Pour qu'il te fasse horreur, il suffira de te souvenir que je suis consacrée au Seigneur.

EUSEBIO

Plus ta défense est opiniâtre et plus grand est mon désir. J'ai escaladé les murailles du couvent, je t'ai vue; l'amour ne vit plus seul en moi, une passion plus secrète s'y est associée. Cède à mon désir ou je dirai que tu m'as appelé toi-même, que tu m'as tenu longtemps enfermé dans ta cellule et, puisque le malheur m'a réduit au désespoir, je crierai : sachez tous...

JULIA

Tais-toi! Songe, Eusebio... Le malheur est sur moi, j'entends des pas de ce côté!... On traverse le chœur. Cieux! Je ne sais quel parti prendre! Entre dans cette cellule et restes-y caché. Une peur piétine sur l'autre.

EUSEBIO

Que mon amour est fort!

JULIA

Que mon étoile est cruelle!
(*Ils sortent.*)

QUATRIÈME TABLEAU

Vue extérieure du couvent.

SCÈNE XII

RICARDO, CELIO

RICARDO

Trois heures déjà! Il tarde bien.

CELIO

Celui qui jouit de son bonheur dans la nuit obscure, Ricardo, n'appelle pas de ses vœux le clair soleil. Eusebio, je gage, doit penser que Phœbus ne s'est jamais levé aussi tôt qu'aujourd'hui et qu'il a trop pressé l'allure de ses chevaux.

RICARDO

L'aurore apparaît toujours trop tard au gré des ambitieux et se montre trop tôt au sentiment des satisfaits.

CELIO

Sois persuadé qu'il ne tourne pas ses regards vers le soleil levant.

RICARDO

Il n'est pas moins vrai que nous patientons depuis deux longues heures.

CELIO

Je ne crois pas non plus qu'Eusebio parle des heures en ces termes.

RICARDO

C'est juste. Ses heures sont des heures de plaisir et les nôtres des heures d'attente.

CELIO

Sais-tu, Ricardo, la pensée qui m'est venue? Julia ne l'aurait-elle pas fait appeler ?

RICARDO

Sans y être appelé, qui eût osé escalader les murs d'un couvent ?

CELIO

N'as-tu pas entendu quelque bruit de ce côté, Ricardo ?

RICARDO

Oui.

CELIO

Replaçons l'échelle.

SCÈNE XIII

JULIA, EUSEBIO, à une fenêtre, RICARDO, CELIO

EUSEBIO

Femme, laisse-moi !

JULIA

Alors que vaincue par tes désirs, troublée par tes soupirs, désarmée par tes prières, reconnaissante de tes larmes, j'allais deux fois offenser Dieu, comme Dieu et comme époux, tu t'échappes de mes bras, tu me dédaignes sans me laisser l'espérance, tu me méprises sans me donner un gage d'amour !... Où vas-tu ?

EUSEBIO

Femme, que prétends-tu ? Laisse-moi !... J'ai fui d'entre tes bras parce que j'y ai vu je ne sais quelle divinité. Tes yeux jettent des flammes ; tes soupirs sont de feu ; ta bouche est un volcan ; chacun de tes cheveux, un éclair fulgurant ; chacune de tes paroles, ma mort ; chacune de tes caresses, un enfer. La croix que tu portes sur la poitrine me cause d'insurmontables terreurs. Elle a été pour moi un signe miraculeux. Veuille le ciel, malgré la grandeur infinie de mes offenses, que je ne perde jamais le respect de la croix. Si je la rends témoin des péchés que

je commets, comment oserais-je plus tard l'appeler à mon aide ? Reste dans ton couvent, Julia, loin de te mépriser, je t'adore plus que je ne t'ai jamais adorée.

JULIA

Ecoute, encore ! Ecoute-moi, Eusebio.

EUSEBIO

Voici l'échelle.

JULIA

Ne t'en va pas ou emmène-moi.

EUSEBIO

Si je le pouvais (*Il descend*), je ne te quitterais pas sans avoir joui de la suprême félicité que j'appelais de tous mes vœux... Que Dieu me protège ! Je tombe ! (*Il tombe.*)

RICARDO

Qu'est-ce donc ?

EUSEBIO

N'êtes-vous pas éblouis par l'éclat fulgurant des feux qui embrasent les airs ? Ne voyez-vous pas le ciel s'abaisser tout sanglant sur moi ? Où serais-je en sûreté si le ciel se montre irrité contre moi ? Divine Croix, je vous promets et je fais le vœu solennel de me mettre à genoux sur le sol et de réciter un *Ave Maria* partout où je vous verrai.

(*Il se relève et ils sortent tous trois en oubliant l'échelle.*)

SCÈNE XIV

JULIA, à la fenêtre.

Je demeure interdite et confuse. Ingrat, tu m'as appris la durée de ta constance, tu m'as donné la mesure de ton amour et j'ai compris, hélas, l'immense étendue du mien. Jusqu'au moment où j'ai capitulé devant ton désir, tu t'es obstiné à me poursuivre ; tour-

à tour amoureux et tyrannique, tu as usé de la prière, tu as employé la menace. Mais dès que tu as vu tomber les derniers obstacles et que tu as été le maître de mes douleurs, tu t'es enfui sans avoir cueilli les fruits de ta victoire. Avant toi, fut-il jamais un victorieux qui ait reculé devant son triomphe? Je me meurs, cieux compatissants! Pourquoi la nature a-t-elle composé des poisons quand elle avait le mépris pour nous tuer? C'est Eusebio qui m'ôte la vie puisque, avide de nouveaux tourments, je le cherche et qu'il me méprise. Vit-on jamais l'amour produire des effets aussi équivoques? Lorsque Eusebio me suppliait et versait mille larmes, je le repoussai; mais, à cette heure, il suffit qu'il s'éloigne pour que je supplie à mon tour. Femmes, nous sommes toutes ainsi. Nous nous refusons à qui nous recherche, dussions-nous aller contre nos propres désirs. Mais qu'il se garde de nous bien aimer, celui qui prétend à nos faveurs; car il suffit de nous chérir pour que nous méprisions et de nous mépriser pour que nous chérissions. Je ne souffre pas de son dédain; je ne souffre que de son abandon. C'est ici qu'il est tombé. Je me jetterai à sa suite. Qu'ai-je vu? N'est-ce pas une échelle? Oui. Quelle pensée terrible! Ne livrons pas carrière à l'imagination, ne nous précipitons pas dans une pareille aventure. Je pense que si j'en venais à consentir au crime, j'en viendrais aussi à le commettre. Eusebio n'a-t-il pas escaladé pour moi les murailles du couvent? Ne me suis-je pas enorgueillie de le voir affronter tant de périls pour moi? Alors, pourquoi hésiter? Quelle crainte me paralyse? Serais-je lâche? Je l'imiterai; comme il est entré, je sortirai. Et si nous éprouvons les mêmes sentiments, il s'enorgueillira lui aussi de me voir affronter tant de périls pour lui. La faute est entière depuis que je me sens faiblir devant la tentation. D'ailleurs, si le péché est grand, pourquoi le plaisir serait-il moindre? Puis, la main de Dieu se fût-elle retirée de sur moi parce que

j'ai grandement péché, que le pardon ne me serait pas refusé. Alors qu'est-ce que j'attends? (*Elle descend par l'échelle.*) J'ai perdu le respect dû au monde, à l'honneur et à Dieu, et les yeux bandés je cède à un fatal aveuglement. Je suis un de ces démons que Dieu précipita du ciel et je n'espère plus y remonter, car mon cœur est fermé au repentir. Me voici hors du couvent; le silence et l'obscurité de la nuit m'enveloppent d'horreur et de crainte. Je chemine fascinée au point de trébucher dans les ténèbres du péché avant même de le commettre. Où aller? Que faire? Que résoudre? Dans la muette confusion de tant d'horreurs, je redoute que mon sang ne se vicie et que mes cheveux ne se dressent sur la tête. Mon imagination troublée peuple l'air de fantômes et la voix de l'écho prononce contre moi des sentences terribles. Le même péché dont l'orgueil m'enfiévrait naguère, me rend lâche maintenant. Je puis à peine mouvoir les pieds, la terreur leur a mis des fers. Il me semble porter sur les épaules un fardeau écrasant et tout mon corps est couvert de glace. Je ne veux pas aller plus loin, je veux retourner au couvent pour y obtenir la rémission de ma faute, car j'ai confiance dans la clémence divine et je crois qu'il n'y a pas au ciel autant d'étoiles, dans la mer autant de grains de sable et dans le vent autant d'atomes qui, fussent-ils réunis et additionnés, ne soient encore négligeables devant les péchés que Dieu consent à pardonner. J'entends un bruit de pas. Je m'éloigne. Dès que le silence régnera autour de moi, je remonterai sans être vue. (*Elle se retire.*)

SCÈNE XV

RICARDO, CELIO, JULIA, cachée.

RICARDO

La terreur d'Eusebio nous a fait oublier l'échelle. Je viens la chercher avant que le jour ne se lève, afin

qu'on ne la voie pas contre cette muraille. (*Ils enlèvent l'échelle et se retirent.*)

JULIA, *s'approchant de l'endroit où était l'échelle.*

Ils sont partis ; maintenant je puis remonter sans crainte. Que se passe-t-il? N'est-ce pas la muraille où était appuyée l'échelle? je crois plutôt qu'elle se trouvait de l'autre côté. Je ne l'aperçois pas non plus. Seigneur! Comment ferai-je pour rentrer au couvent? Maintenant, je comprends mon infortune. Cieux! vous me fermez ainsi votre porte. Quand, l'âme inclinée au repentir, je me disposais à remonter, je me heurte à l'impossible. Puisque votre clémence me repousse, mes crimes de femme au désespoir feront l'étonnement du ciel, l'épouvante du monde, l'admiration des siècles, l'effroi du péché et la terreur de l'enfer lui-même.

TROISIÈME JOURNEE

PREMIER TABLEAU

Une forêt.

SCÈNE I

GIL, avec un grand nombre de croix et une plus grande sur la poitrine.

Je viens couper du bois dans cette forêt. Menga me l'a commandé. Mais pour me mettre à l'abri de tout danger, j'ai fait aujourd'hui une fameuse invention. On dit Eusebio dévot à la croix; aussi bien suis-je sorti armé de pied en cap. Aussitôt dit, aussitôt fait. C'est lui, pardine! Ma frayeur est telle que je ne sais où me mettre en sûreté. Je rends l'âme. Cette fois, il ne m'a pas vu. Je voudrais me cacher de ce côté, tandis qu'il passe. Dissimulons-nous derrière ce buisson : il me protégera. Aïe! Ouf! Ce n'est rien! Mais je crie tant est piquante la plus petite de ces épines. Plaise au Christ de me venir en aide! Il est plus douloureux d'être piqué que de perdre sur un troc, que de souffrir le mépris d'une madame Fierabras qui se donne à tout le monde, ou que d'être jaloux d'un sot.

SCÈNE II

EUSEBIO, GIL, caché.

Je ne sais où aller. Que la vie est longue pour les infortunés, et que la mort est lente à venir quand on est las de vivre. Julia, je me suis vu dans tes bras —

instant de suprême félicité — et j'ai cru que l'amour allait nous unir par de nouveaux nœuds. Mais j'ai fui tes caresses, j'ai repoussé le bonheur qui s'offrait. Ne m'accuse pas. La raison de mon dédain est terrible et secrète. Encore maître de ma volonté, j'ai obéi à une manifestation de la puissance divine; j'ai respecté sur ta poitrine la croix que j'ai sur la mienne. Et comme tous deux, ô Julia, nous sommes nés avec le même signe, il y a là un mystère que Dieu seul pénètre et connaît.

GIL, *à part.*

Ça pique trop; je n'y tiens plus.

EUSEBIO

Il y a quelqu'un au milieu de ces broussailles. Qui va là?

GIL, *à part.*

Nous allons perdre le bénéfice de toutes nos combinaisons.

EUSEBIO, *à part.*

Un homme est attaché à un arbre et il porte une croix suspendue au cou. Il faut m'agenouiller et m'acquitter de mon vœu.

GIL

A qui s'adresse ta prière, Eusebio, ou de quoi s'agit-il? Si tu m'adores, pourquoi m'attaches-tu? Si tu m'attaches, pourquoi m'adores-tu?

EUSEBIO

Qui es-tu?

GIL

Tu ne reconnais pas Gil? Depuis que tu me laissas attaché ici, avec le message dont tu m'avais chargé, j'ai eu beau m'égosiller, hélas, peines cruelles, personne n'est venu me délier!

EUSEBIO

Mais cet endroit n'est pas celui où je te laissai?

GIL

C'est la pure vérité, seigneur. Quand je vis que personne ne venait, j'allai — toujours attaché — d'arbre en arbre et j'arrivai à celui-ci. Voilà l'explication de cette extraordinaire aventure.

EUSEBIO, *à part.*

Il est simple d'esprit et il m'éclairera sur les dangers que je cours. (*Haut.*) J'ai de l'affection pour toi, Gil, depuis la première fois que nous avons causé, et je veux que nous soyons amis.

GIL

Vous avez raison ; et puisque nous sommes de si grands amis, je désirerais aller non plus par là, mais par ici. De la sorte, nous serions tous bandits. L'on dit que le métier est bon et que l'on mène joyeuse vie, au lieu de s'échiner douze mois par an.

EUSEBIO

Alors, reste avec moi.

SCÈNE III

RICARDO, JULIA, vêtue en homme et le visage couvert, EUSEBIO, GIL

RICARDO

Au bas du chemin qui traverse la montagne, nous venons de faire une prise qui, je l'espère, te fera plaisir.

EUSEBIO

C'est bien, nous allons nous en occuper. Sachez, maintenant, que je viens d'enrôler un nouveau soldat.

RICARDO

Qui?

GIL

Moi... Gil... Tu ne me vois donc pas?

EUSEBIO

Ce paysan, bien qu'un peu simple, connaît à merveille la montagne et la plaine et nous servira de guide. En outre, il ira, sans être soupçonné, au camp de l'ennemi, et il sera notre espion. Donne-lui un vêtement et une arquebuse.

RICARDO

Je les porte.

GIL, *à part.*

Prenez pitié de moi! Me voici *embrigandé.*

EUSEBIO

Quel est ce gentilhomme qui se couvre le visage?

RICARDO

Il a été impossible de lui arracher aucun renseignement. Seul, le capitaine saura sa patrie et son nom.

EUSEBIO

Te voilà devant lui ; tu peux te découvrir.

JULIA

Vous êtes bien le capitaine ?

EUSEBIO

Oui.

JULIA, *à part.*

Ah, Dieu!

EUSEBIO

De ton côté, dis-moi qui tu es et dans quel dessein tu es venu.

JULIA

Je parlerai quand nous serons seuls.

EUSEBIO, *aux voleurs.*

Éloignez-vous un peu.
(*Ils se retirent.*)

SCÈNE IV

JULIA, EUSEBIO

EUSEBIO

Maintenant, tu es seul avec moi. Les arbres et les fleurs seront les uniques témoins et les témoins muets de notre entretien. Ote le voile qui couvre ton visage. Qui es-tu? Où vas-tu? Que veux-tu? Parle.

JULIA

Pour t'apprendre à la fois qui je suis et la raison de ma présence ici (*Elle dégaîne*), tire ton épée, et la mienne te dira dans son langage que je suis le châtiment.

EUSEBIO

Ton audace me force de me défendre, bien que tes menaces et ton défi m'aient moins effrayé que tes actes.

JULIA

En garde, lâche; tu vas mourir de ma main, et avec la vie je te délivrerai de la confusion où tu parais plongé.

EUSEBIO

Je me bats moins pour te blesser que pour me défendre. Je tiens à ton existence, car si le combat se termine à mon avantage, j'ignorerai toujours pourquoi je t'ai tué, et si je suis vaincu, je ne saurai pas non plus pourquoi je succombe. Découvre-toi donc, je te serais reconnaissant de me montrer ton visage.

JULIA

Tu as raison. Quand l'honneur crie vengeance, l'offensé ne se satisfait pas seulement avec la punition de l'offenseur : il veut encore lui en jeter le motif à la face. (*Elle se découvre.*) Me connais-tu? Qu'est-ce qui t'effraie? Pourquoi me regarder ainsi?

EUSEBIO

Accablé sous le poids de la vérité et du doute, en proie aux erreurs du délire, je suis épouvanté de ce que m'apprennent les yeux, attéré de ce que je devine.

JULIA

Maintenant, tu m'as vue.

EUSEBIO

Oui, et après t'avoir regardée, mon émotion s'est accrue à tel point que, si naguère j'ai désiré connaître ton visage, désabusé, je donnerais pour ne pas l'avoir vu tout ce que j'aurais donné auparavant pour le voir. Est-ce bien toi, Julia, dans cette forêt? Est-ce bien toi, une nonne, sous ce vêtement profane, deux fois malséant pour toi? Comment, seule, est-tu venue jusqu'ici? Quel secret dessein poursuis-tu?

JULIA

Considère en moi l'effet de tes mépris et de mon désabusement. Et pour que tu n'ignores pas qu'une femme courant à la suite de ses passions est la flèche décochée, la balle brûlante, la foudre rapide, apprends que je me suis complue dans les péchés dont je me suis rendue coupable jusqu'à ce jour et que j'éprouverai la même joie à en commettre de nouveaux. Dès que je fus hors du couvent, je me jetai dans la forêt; mais un berger m'ayant prévenue que je faisais fausse route, je fus saisie d'une sotte frayeur et le tuai pour me rassurer. L'instrument de sa mort fut le couteau qu'il portait à la ceinture. Avec ce même couteau, ministre des Parques, j'ai frappé un voyageur qui, secourable à mon extrême fatigue, avait courtoisement offert de me prendre en croupe et qui, à la vue d'un village, avait voulu y entrer. Je profitai d'un endroit désert pour reconnaître son bienfait en le tuant.

Durant les trois jours et les trois nuits que je passai dans cette solitude, les herbes sauvages furent mon unique nourriture, et je n'eus d'autre lit que ses froids rochers. J'arrivai plus tard à une pauvre cabane dont le toit de chaume me parut plus propre qu'un palais doré à rendre la paix à mes sens. Une femme de la montagne m'y donna une généreuse hospitalité, rivalisant de soins et d'attentions avec son mari, un pâtre d'une bonté parfaite. Rendue de faim et de fatigue, je repris des forces à leur table pauvre mais bonne, en goûtant à leurs mets simples mais sains. Quand je les quittai, comme ils auraient pu dire à qui me chercherait : « Nous l'avons vue », je songeai à prévenir toute indiscrétion, et je commençai par me débarrasser du berger obligeant qui m'avait accompagné dans la forêt pour m'enseigner le chemin. Puis, je revins sur mes pas et je fis subir le même sort à sa femme. Reconnaissant que dans mon vêtement religieux je portais mon délateur, je résolus d'en changer. Enfin, à travers des incidents et des péripéties sans nombre, sous l'habit et avec les armes d'un chasseur dont le sommeil devint non pas l'image, mais la reproduction fidèle et vivante de la mort, je suis arrivée jusqu'ici victorieuse des périls, méprisant les obstacles, dédaigneuse des plans et des projets arrêtés.

EUSEBIO

Je t'écoute avec une telle surprise et je te considère avec un tel effroi que tu es l'enchantement de mes oreilles et le basilic de mes yeux. Julia, je ne te méprise pas, mais je redoute les dangers dont le ciel me menace. Aussi bien, je me retire. Toi, reviens au couvent. Je te fuis tant est grande la crainte où je vis de cette croix... Que signifie ce fracas?

SCÈNE V

RICARDO, BANDITS, EUSEBIO, JULIA

RICARDO

Seigneur, préparons-nous à nous défendre. Curcio et ses gens se sont écartés du chemin et se sont jetés dans la forêt où ils te cherchent. De tous les villages voisins sont sortis des vieillards, des femmes, des enfants qui ont grossi la troupe de Curcio. Ils marchent contre toi, disent-ils, pour venger dans ton sang celui d'un fils immolé de tes mains, et jurent de t'emmener mort ou vivant à Sienne pour te faire expier tant de meurtres et prendre satisfaction de tant d'outrages.

EUSEBIO

Julia, nous parlerons plus tard. Couvre ton visage et viens avec moi. Il ne faut pas que tu tombes au pouvoir de ton père ; je ne veux pas que mon ennemi triomphe de ta prise.

Soldats, le jour est venu de montrer du courage et de l'ardeur ! Aucun de vous ne faiblira s'il songe que les gens de Curcio sont résolus à nous donner la mort ou à nous prendre, ce qui se vaut. Défendons-nous ou, déshonorés et misérables, nous irons pourrir dans les prisons publiques. Connaissant le sort qui lui est réservé, qui n'affronterait pas les plus grands périls pour sauver et la vie et l'honneur? Ne laissons pas croire à ces grossiers paysans que nous les craignons; marchons à leur rencontre. La fortune s'est toujours rangée au parti des audacieux.

RICARDO

Il est inutille d'aller chercher les gens de Curcio; ils s'avancent vers nous.

EUSEBIO

Préparez-vous et qu'il n'y ait pas de lâche. Vive le ciel, si je vois l'un de vous tourner le dos ou battre en

rètraite, j'ensanglanterai dans son cœur le fil de cette épée avant de la tourner contre les ennemis.

SCÈNE VI

CURCIO et SES GENS dans la coulisse, RICARDO, EUSEBIO, JULIA, BANDITS

CURCIO, *au dehors.*

J'ai vu le traître Eusebio dans une clairière de la forêt. C'est en vain que pour se défendre, il élève une muraille de rochers.

DES VOIX, *au dehors.*

Nous les apercevons d'ici à travers les arbres.

JULIA

A eux!

EUSEBIO

Arrêtez, vilains, ou, vive Dieu, votre sang va couler par torrents et teindra la campagne!

RICARDO

Ces lâches sont innombrables.

CURCIO, *au dehors.*

Où te caches-tu, Eusebio?

EUSEBIO

Je ne me cache pas, me voici.

(*Ils sortent tous et l'on entend des coups d'arquebuse derrière la scène*).

DEUXIÈME TABLEAU

Un autre côté de la forêt avec une croix dans un pli de terrain.

SCÈNE VII

JULIA

A peine je foulais l'herbe de la forêt où j'avais découvert un refuge que j'ai entendu des cris d'horreur, que j'ai vu la campagne livrée aux fureurs de Mars. Les échos de la poudre blessent les oreilles et le tranchant des épées éblouit les yeux. Mais que se passe-t-il? L'ennemi a déjà vaincu et dispersé la troupe d'Eusebio. Je vais m'efforcer de la rallier, de lui rendre courage et de là ramener au combat. Si j'y parviens, je serai l'étonnement du monde, le couteau de la Parque, la redoutable faux de la mort, l'épouvante vengeresse des âges futurs et la merveille de ce siècle.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

GIL, en costume de brigand, ensuite MENGA, BRAS, TIRSO, VILLAGEOIS

GIL

Pour sauver ma précieuse existence, je me suis fait bandit. Mais à peine entré dans la carrière, ma nouvelle situation m'expose aux plus grands périls. Quand j'étais laboureur, moi et mes confrères étions toujours du côté des vaincus et aujourd'hui que j'appartiens à la pègre, ce sont les voleurs qui ont le dessous. Sans être avaricieux, je porte la déveine sur moi et le malheur m'est fidèle au point que si j'avais été juif, mille fois la pensée m'en est venue, j'aurais entraîné tous les juifs dans ma déconfiture.

(*Menga, Bras, Tirso et d'autres villageois entrent ensemble.*)

MENGA

A eux, à eux, les voilà qui fuient.

BRAS

Il ne faut pas laisser âme qui vive.

MENGA

Il y en a un qui s'est caché de ce côté.

BRAS

Meure ce bandit!

GIL

Attention, c'est moi.

MENGA

L'habit nous a déjà dit que tu étais un bandit.

GIL

L'habit vous a menti comme un fourbe fieffé.

MENGA

Cogne dessus.

BRAS

Frappe-le, te dis-je.

GIL

Assez cogné, assez frappé. Remarquez...

TIRSO

Nous n'avons rien à remarquer; vous êtes un bandit.

GIL

Regardez-moi. Je suis Gil, j'en atteste le Christ.

MENGA

Eh! Que ne parlais-tu plus tôt, Gil?

TIRSO

Pourquoi donc ne l'as-tu pas dit, Gil?

GIL

Comment plus tôt? Mais depuis le début, je m'égosille à crier que je suis moi.

MENGA

Que fais-tu ici?

GIL

Ne le vois-tu pas? J'offense Dieu dans son cinquième commandement, et à moi seul je tue plus de personnes qu'un médecin associé à un été.

MENGA

Quel est ce costume?

GIL

C'est celui d'un diable que j'ai tué et dont j'ai mis le vêtement.

MENGA

Mais dis-moi donc, si tu l'as tué, comment se fait-il que l'habit ne soit pas teint de sang?

GIL

C'est trop simple. Il est mort de peur, voilà l'affaire.

MENGA

Viens avec nous, nous sommes victorieux et donnons la chasse aux bandits qui fuient épouvantés devant nous. Chacun son tour.

GIL

Dépouillons cet habit, dussé-je grelotter de froid. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX

EUSEBIO, CURCIO, combattant.

CURCIO

Nous voici seuls tous deux. Grâce soit rendue au ciel qui permet à ma main de te punir aujourd'hui et n'a pas remis à un étranger le soin de venger mes injures, ni offert à une autre épée que la mienne l'occasion de te tuer.

EUSEBIO

Le ciel, en cette occasion et en permettant que je te rencontre, a tempéré l'excès de sa colère; car si tu viens vers moi offensé et violent, tu t'en retourneras offensé et châtié. Pourtant, je ne sais quel respect tu m'inspires; mais je redoute moins ton épée que je ne crains de te déplaire. Et bien que ton bras valeureux te fasse redoutable, seuls me glacent et m'intimident les cheveux blancs qui parent ton front.

CURCIO

Eusebio, je le confesse, tu as calmé en grande partie la colère que je ressens à te voir depuis que tu m'as offensé. Néanmoins je ne voudrais pas que, mal renseigné, tu attribues à mes cheveux blancs la crainte que mon courage doit te faire éprouver. Défends-toi, car une étoile ou un horoscope favorables ne sont pas assez puissants pour fermer la route à ma vengeance. Relève ton épée.

EUSEBIO

Moi, peur? Tu as sottement pris mon respect pour de la crainte. Mais à vrai dire, la victoire que je souhaite, c'est de tomber à tes pieds et d'implorer mon pardon. Je mets devant toi cette épée, l'effroi de tous ceux qui l'affrontent.

CURCIO

Garde-toi de penser que cet avantage m'encourage à te tuer. Voici mon épée. (*A part.*) J'évite ainsi l'occasion de lui donner la mort. (*Haut.*) Luttons corps à corps.

(*Ils se prennent à bras le corps et luttent l'un contre l'autre.*)

EUSEBIO

Je comprends mal l'effet que tu produis sur moi. En dépit de la vengeance et du ressentiment, mon cœur bondit de la poitrine pour s'élever jusqu'aux yeux et s'y montrer en larmes. Dans le trouble profond où je

suis, je voudrais me tuer pour t'offrir ta vengeance. Seigneur, prends ma vie, elle est à tes pieds.

CURCIO

L'épée d'un gentilhomme, fût-il offensé, ne se souille pas dans le sang d'un homme qui se rend. Il perdrait la fleur de sa gloire celui qui effacerait sa victoire avec le sang.

VOIX, *au dehors.*

Ils sont par ici.

CURCIO

Mes gens victorieux viennent me chercher pendant que les tiens cèdent à la peur et fuient en désordre. Je prétends te sauver la vie. Cache-toi, car j'essayerais en vain de te défendre contre les passions vindicatives de ces paysans. Tu es le seul qu'il me serait impossible de protéger contre leurs coups.

EUSEBIO

Curcio, j'ai pu trembler devant toi. Mais le miracle qu'ont accompli tes cheveux blancs ne se renouvellera pas. Je ne fuis jamais. Que ma main reprenne cette épée et, si je manque de courage devant toi, tu verras que j'en ai de reste en face de tes gens.

SCÈNE X

OCTAVIO, GIL, BRAS, EUSEBIO, CURCIO, PAYSANS

OCTAVIO

Du plus profond de la vallée, à la plus haute cime de cette montagne, pas un bandit n'est resté vivant. Eusebio seul s'est échappé. Il a pris la fuite...

EUSEBIO

Tu mens. Eusebio ne fut jamais lâche.

TOUS

C'est Eusebio; qu'il meure.

EUSEBIO

Approchez, vilains!

CURCIO

Arrête, Octavio, attends!

OCTAVIO

Est-ce bien toi, seigneur, qui nous décourage, toi qui devrais nous exciter contre lui?

BRAS

Quoi, tu protégerais un homme qui a plongé son épée dans ton sang et terni pour jamais ton blason?

GIL

Un bandit, un audacieux coquin qui a mis toute la contrée à feu et à sang, qui dans nos villages n'a laissé ni un melon, ni une fille sans y avoir goûté et qui a donné la mort à tant de monde? C'est toi qui le défends?

OCTAVE

Que dis-tu, seigneur, que prétends-tu?

CURCIO

Attendez, écoutez! Triste événement! Combien il vaudrait mieux l'emmener prisonnier à Sienne. Rends-toi, Eusebio. Je te promets, sur mon honneur de gentilhomme, je jure de te protéger et bien que je sois partie contre toi, je serai ton avocat.

EUSEBIO

Si je devais me rendre, je me rendrais à Curcio, que je respecte, et à Curcio seul, mais je ne me remettrais jamais entre les mains des juges parce que je paraîtrais obéir à la peur.

OCTAVIO

Meurs, Eusebio!

CURCIO

Respectez...

OCTAVIO

C'en est trop! Le défendrais-tu contre nous, trahirais-tu la patrie?

CURCIO

Moi, traître? Puisqu'on m'insulte de la sorte, pardonne, Eusebio, si je veux être le premier à te donner la triste mort.

EUSEBIO

Éloigne-toi, seigneur, ta présence me trouble. Tant que tu seras devant moi, tes gens auront un bouclier.
(*Ils sortent tous en se battant contre lui.*)

CURCIO

Ils le serrent de près. Ah! Eusebio! si je pouvais te sauver la vie, comme je donnerais la mienne en échange! Percé de mille coups, il se retire; tel un rocher, il roule plutôt qu'il ne court vers la vallée. Maintenant, la forêt le cache. Je vole à son secours. Dans ce sang glacé qui m'appelle d'une voix timide, n'y aurait-il pas de mon sang? Quel autre sang que le mien m'appellerait, quel autre sang se ferait entendre?
(*Il sort.*)

SCÈNE XI

EUSEBIO, qui roule le long des flancs de la montagne.

La vie m'échappe. La montagne, qui s'est faite l'alliée de mes ennemis, m'a précipité de sa plus haute cime, et je vois que je n'aurai pas un peu de terre où m'arrêter pour mourir. Mais si, conscient de mes fautes, je me tourmente, ce n'est pas de perdre la vie, c'est de savoir comment en une vie on peut expier tant de

fautes ! La troupe vengeresse recommence sa poursuite... Je ne puis lui échapper vivant..., il me faut tuer et mourir. Il vaudrait mieux diriger mes pas vers un sanctuaire où je demanderais pardon à Dieu de mes fautes (*se tournant vers une croix à demi perdue dans la feuillée*), mais cette croix me paralyse et m'empêche d'aller plus loin. Je m'arrêterai donc et si les émissaires de la mort rapide m'atteignent, la croix me procurera la vie éternelle. Arbre sacré que le ciel élut pour donner le fruit véritable, pour devenir l'antidote de la première bouchée, fleur du nouveau paradis, arc-en-ciel dont l'apparition sur la mer très profonde annonça la paix au monde, plante radieuse, vigne fertile, harpe du nouveau David, table du second Moïse, je suis un pécheur qui revendique son droit d'implorer tes faveurs, le Christ ayant souffert sur toi pour le salut de mes pareils. Tu me dois ta protection car, eussé-je été seul au monde, Dieu n'en eût pas moins accepté la mort; c'est donc pour moi, ô Croix bénie, que tu ouvres tes bras sanglants puisque Dieu n'y eût pas connu les affres de l'agonie si je n'eus pas été pécheur. Dans la dévotion naturelle que je professe pour vous, Croix sainte, je vous ai toujours demandé de ne pas permettre que je meure sans confession. Je ne serai pas le premier larron qui, cloué sur votre bois, ait imploré le Dieu de miséricorde et, comme nous sommes déjà deux, je ne saurais le nier, vous me devez le pardon que l'on obtient sur vous. Lisardo, l'offense que j'avais reçue me donnait le droit de te tuer et pourtant je t'emportai dans mes bras et, grâce à ma pitié, tu pus te confesser dans les courts instants que t'accorda la mort avant de dénouer les derniers liens de la vie. Je me souviens encore de ce vieillard disparu, sans doute, aujourd'hui de ce monde. Je me confie à votre charité. Songe que je meurs, Lisardo ! Songe que je meurs, Alberto !

SCÈNE XII

CURCIO, EUSEBIO

CURCIO

Il doit être de ce côté.

EUSEBIO

Si vous venez pour me tuer, vous n'aurez guère de peine à m'ôter une vie prête à m'abandonner.

CURCIO

Quel bronze n'attendrirait pas tant de sang répandu! Eusebio, rends ton épée.

EUSEBIO

Qui me la demande?

CURCIO

Curcio.

EUSEBIO

La voici. (*Il la lui donne.*) Et moi aussi, à tes pieds, je te demande pardon de cette ancienne offense. Je ne puis parler davantage parce qu'une blessure m'ôte le souffle de la vie et que l'horreur et l'épouvante oppressent mon âme.

CURCIO

Je demeure interdit. Y aurait-il un remède humain capable de te soulager?

EUSEBIO

Pour l'âme, je tiens que les meilleurs secours viennent du ciel.

CURCIO

Où est ta blessure.

EUSEBIO

A la poitrine.

CURCIO

Laisse-moi y porter la main et voir si la respiration persiste. (*Il examine la blessure et découvre la croix.*) Ah, malheur, malheur sur moi ! Quelle est cette belle et divine empreinte ? A sa vue, je me sens défaillir.

EUSEBIO

Ce sont les armes que me donna la croix au pied de laquelle je naquis. Je ne sais rien autre de ma naissance. Mon père que je n'ai pas connu, m'a refusé jusqu'au berceau. Il avait deviné, sans doute, combien je serais mauvais. J'ai vu le jour ici même.

CURCIO

Aujourd'hui, ma douleur égale ma satisfaction, et la joie le dispute aux regrets, effets d'une destinée à la fois cruelle et douce. Ah, mon fils, j'éprouve à te voir autant de bonheur que de peine. Tu es mon fils, Eusebio, si j'en crois tous ces signes et je me désole de ne te retrouver que pour pleurer ta mort. Tes explications confirment les pressentiments de mon âme. Ta mère te laissa près de cette croix, dans l'endroit même où je te vois et c'est ici que je commis le péché dont le ciel me châtie, et c'est ici que je trouve la preuve de mon erreur. Quel témoignage meilleur en puis-je désirer, que cette croix toute pareille à celle que porte Julia ? Ce n'est pas sans un dessein mystérieux que le ciel imprima sur vos deux poitrines ce signe à qui vous devez l'un et l'autre d'être un prodige sur la terre.

EUSEBIO

Je ne puis plus parler, mon père ! Adieu ! Déjà un voile funèbre couvre mon corps. La mort, à la course rapide, me refuse la voix pour te répondre, la vie pour te connaître, l'âme pour t'obéir. Le coup fatal approche, j'entre dans les transes implacables. Alberto !

CURCIO

Qu'il me faille pleurer mort, celui que j'abhorrai vivant !

EUSEBIO

Viens, Alberto !

CURCIO

Heure à jamais cruelle ! Guerre injuste !

EUSEBIO

Alberto ! Alberto !
(*Il meurt.*)

CURCIO

Sous un coup plus violent de la mort, il a rendu le dernier soupir. Que mes cheveux blancs payent tant de douleur !
(*Il s'arrache les cheveux.*)

SCÈNE XIII

BRAS, CURCIO, le corps d'EUSEBIO et ensuite OCTAVIO

BRAS

Toutes tes plaintes sont vaines. Fais appel à ton courage que ne lassa jamais la fortune inconstante.

CURCIO

Jamais, non plus, elle ne montra plus de rigueur. Le désespoir m'arrache des larmes qui embraseront cette montagne, car de mes yeux coulent des larmes de feu. O étoile sinistre ! O sort funeste ! O douleur amère !
(*Entre Octavio.*)

OCTAVIO

Aujourd'hui, Curcio, la fortune t'accable de tous les maux que peut souffrir un malheureux.

CURCIO

Quelle nouvelle apportes-tu ?

OCTAVIO

Julia n'est plus au couvent.

CURCIO

La pensée aidée de la réflexion pourraient-elles jamais inventer une catastrophe comparable à celle dont je suis victime et qui dépasse en horreur tous les maux imaginables ? Ce cadavre glacé, ce cadavre qui gît sous tes yeux, Octavio, est celui de mon fils. Juge si, dans cette tourmente cruelle, un seul des coups qui m'atteignent ne suffit pas à donner la mort. Cieux, accordez-moi la constance ou ôtez-moi une vie désormais vouée à de si grands malheurs !

SCÈNE XIV

GIL, TIRSO, PAYSANS, CURCIO, OCTAVIO, le corps d'EUSEBIO

GIL

Seigneur !

CURCIO

Quelque nouvelle infortune ?

GIL

Les bandits qui fuyaient en déroute ont repris courage et se portent de nouveau contre toi. Ils s'avancent sous la conduite d'un homme, ou plutôt d'un diable qui leur cache à eux-mêmes son visage et son nom.

CURCIO

Aujourd'hui les plaies dont je souffre sont si profondes que les plus grands maux me sont des caresses. Emportez le corps de mon infortuné Eusebio en attendant que ma tristesse prépare un tombeau à ses cendres.

TIRSO

Comment peux-tu songer à lui donner une sépulture en terre sainte ? Il est mort excommunié.

BRAS

Ceux qui meurent dans cet état méritent le désert pour toute sépulture.

CURCIO

O vengeance vile et abjecte ! Etes-vous si offusqués par le péché que vous poursuiviez le coupable jusqu'au delà du trépas ?

(*Il sort en pleurant.*)

BRAS

L'auteur de tant de crimes aura pour tombeau le corps des bêtes féroces et des oiseaux de proie.

UN AUTRE

Précipitons-le du haut de cet escarpement, mais d'abord déchirons-le en morceaux.

TIRSO

Pour le moment, donnons-lui plutôt une sépulture rustique, ensevelissons-le sous des branches. (*Ils placent le corps d'Eusebio au milieu des branches.*)

Déjà la nuit descend enveloppée dans son lugubre suaire. Gil, tu demeureras ici à la garde du corps, parce que seul tu as une voix assez forte pour nous prévenir si quelques fuyards revenaient de ce côté.

GIL

En ont-ils un joli flegme ! Ils ont enterré Eusebio là et ils me laissent seul ici ! Seigneur Eusebio, pas de méchant tour, n'est-ce pas ? Souvenez-vous qu'il fut un temps où j'étais votre ami. Mais, que vois-je ? Ou mon désir me trompe, ou mille personnes viennent de ce côté.

SCÈNE XV

ALBERTO, GIL, le corps d'EUSEBIO

ALBERTO

J'arrive de Rome et, dans l'indécision de la nuit silencieuse, je me suis de nouveau perdu en traver-

sant cette forêt. Cet endroit est bien celui où Eusebio m'accorda la vie. J'ai peur de ses soldats. Le danger que je cours est extrême.

EUSEBIO

Alberto !

ALBERTO

D'où s'élève ce léger souffle, d'où vient la voix craintive qui a frôlé mes oreilles, qui a prononcé mon nom.

EUSEBIO

Alberto !

ALBERTO

C'est bien mon nom qu'elle a répété et il m'a paru qu'elle sortait de ce fourré.

GIL

Dieu saint ! C'est Eusebio. Pour le coup, ma peur est la plus grande de toutes les peurs.

EUSEBIO

Alberto !

ALBERTO

La voix est moins éloignée que je ne l'aurais cru. O voix que le vent rapide emporte et qui a dit mon nom, qui es-tu ?

EUSEBIO

Je suis Eusebio. Viens, Alberto, viens de ce côté, j'y suis enseveli. Soulève ces branches. Ne crains rien.

ALBERTO

Pourquoi aurais-je peur ?

GIL

Moi, la frayeur m'étouffe.
(*Alberto découvre le corps d'Eusebio.*)

ALBERTO

Te voici délivré des branches qui te couvraient. Au nom de Dieu, que me veux-tu ?

EUSEBIO

C'est bien en son nom que je t'ai appelé. Je te supplie de m'entendre en confession avant que je n'expire. Il y a un moment que j'aurais dû mourir. Mais si le coup terrible asséné par la mort féroce a libéré l'âme et rendu le corps inhabile à la ressaisir, elle ne les a pas encore séparés. (*Il se lève.*) Viens avec moi, Alberto, en un endroit où je puisse te confesser mes péchés plus nombreux que les grains de sable de la mer, que les atomes du soleil. Tel est le pouvoir que la dévotion à la croix a sur le ciel.

ALBERTO

Je te cède toutes les pénitences que j'ai accomplies jusqu'à ce jour afin qu'elles servent au rachat de tes fautes.

(*Eusebio et Alberto sortent.*)

GIL

Par Dieu, il s'en va ! Et sur ses pieds encore ! Pour le mieux regarder, le soleil découvre ses rayons. Je cours raconter ce prodige à tout le monde.

SCÈNE XVI

JULIA, QUELQUES BANDITS, ensuite CURCIO, des PAYSANS, GIL

JULIA

Maintenant que la victoire les retient sans défiance dans les bras du sommeil, profitons de l'occasion qu'ils nous donnent, elle ne sera jamais plus favorable.

UN BANDIT

Si tu veux les surprendre au passage, il vaut mieux te diriger de ce côté, ils viennent par ici.

(*Entrent Curcio et des paysans.*)

CURCIO

Je suis sans doute immortel pour que la douleur ne me tue pas au milieu des maux qui me tuent.

GIL

Il y a du monde tout autour de moi. Sachez tous par ma voix l'aventure la plus merveilleuse que le monde ait jamais vue. Eusebio s'est relevé de l'endroit où il était enterré et il a de suite appelé un prêtre à grands cris. Mais qu'ai-je besoin de vous raconter ce que vous pouvez tous voir ? Regardez avec quelle dévotion il s'est agenouillé.

CURCIO

C'est mon fils ! Dieu divin, quel est ce miracle ?

JULIA

Qui vit jamais un plus grand prodige ?

CURCIO

Comme le saint vieillard faisait le geste de l'absolution, Eusebio est de nouveau tombé mort à ses pieds.

SCÈNE XVII

ALBERTO, LES MÊMES

ALBERTO

Au milieu de toutes ces grandeurs que le monde apprenne la plus étonnante de ses merveilles et en croie mon témoignage. Après avoir tué Eusebio, le ciel a permis que l'âme restât enfermée dans son enveloppe mortelle et y demeurât tant qu'il n'aurait pas confessé ses péchés. Tel est la faveur dont la dévotion à la croix jouit auprès de Dieu.

CURCIO

Ah, fils de mon âme ! Il ne fut pas infortuné, non il ne le fut pas celui qui, dans sa mort tragique, a mérité

cette gloire suprême. Julia, que ne reconnais-tu ainsi tes fautes!

JULIA

Dieu me protège! Quel est le mystère qui vient de m'être révélé, quel est ce prodige? Je prétendais me faire aimer d'Eusebio, et Eusebio serait mon frère? Alors que mon père, que le monde, que tous ceux, amis et ennemis, dont je suis environnée apprennent mes fautes détestables. Moi-même, épouvantée de tant d'horreurs je les proclamerai à haute voix. Sachez donc que je suis Julia, la fille infâme de Curcio et la pire des femmes perverses. Mais, si mes crimes furent publics, ma pénitence le sera aussi dès ce jour. J'implorerai du monde l'humble pardon des mauvais exemples que je lui ai donnés et, de Dieu, la rémission des péchés que j'ai commis au cours d'une vie scélérate.

CURCIO

O terreur du crime lui-même, je t'étranglerai de mes propres mains afin que ta vie et ta mort soient atroces.

JULIA

Protégez-moi, Croix divine, je fais vœu de retourner au monastère et d'y expier mes égarements.

(*Au moment où Curcio veut la frapper, elle embrasse la croix qui était sur la tombe d'Eusebio et elle s'envole.*)

ALBERTO

Sublime miracle.

CURCIO

Et par ce dénouement digne d'admiration, son auteur achève heureusement la Dévotion à la Croix.

4 octobre 1906.

MARCEL DIEULAFOY, *trad.*

TABLE DES MATIÈRES

Comédies de Saints. — Drames divins. 1
Notice sur Cervantes, auteur dramatique 59
Le Truand Béatifié.. 61
Notice sur Tirso de Molina.. 159
Le Damné pour manque de confiance 161
Notice sur Calderón. 271
La Dévotion à la Croix.. 273

Paris. — J. Mersch, imp., 4 bis, Av. de Châtillon.